Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

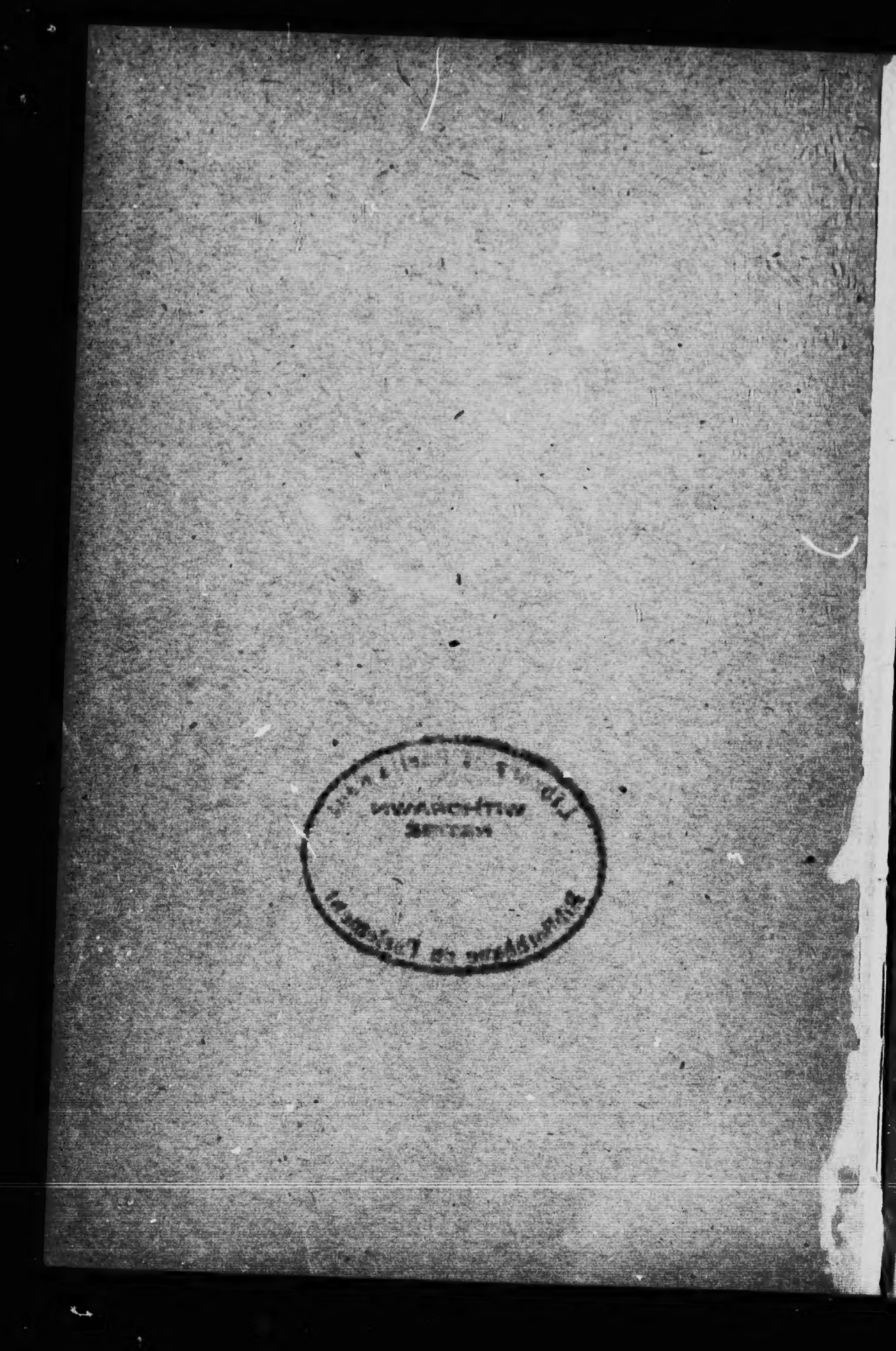
- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [x] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [x] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [x] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

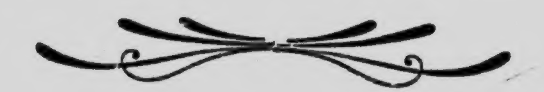
This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						



J. M. J. A.

LES MIRACULÉS
DE LA
BONNE SAINTE ANNE



RECUEIL

DE GUÉRISONS MIRACULEUSES OPÉRÉES
PAR L'INTERCESSION DE LA

BONNE SAINTE ANNE DE BEAUPRÉ

DEPUIS L'ORIGINE DU PÈLERINAGE.

COMPILÉ PAR
UN PÈRE REDEMPTORISTE.



P. LAROSE, IMPRIMEUR.
QUEBEC
1907



LA BONNE SAINTE ANNE DE BEAUPRÉ.

APPROBATIONS

APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR L. N. BÉGIN, ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.

Archevêché de Québec,
le 19 octobre, 1907.

Mon Révérend Père,

Je ne puis que louer hautement le zèle qui vous inspire de publier, à la gloire de sainte Anne, ces pages qui rappellent à notre souvenir les nombreux bienfaits de notre grande Thaumaturge.

Ce " Recueil " de faveurs célestes que vous présentez aux fidèles, augmentera, je n'en doute pas, leur confiance déjà si grande en sainte Anne, tout en ranimant leur ferveur et leur désir de puiser, eux aussi, à la source inépuisable des maternelles bontés de notre sainte Patronne du Canada.

Il est vrai que ce volume ne contient que le récit de faveurs déjà publiées dans les Annales du sanctuaire de Beaupré ; mais il n'est pas moins certain que beaucoup de ces faveurs sont déjà tombées dans l'oubli et ignorées de la plupart des fidèles. Leur publication dans un recueil séparé va les graver à jamais dans notre souvenir.

Vous nous racontez des guérisons d'un caractère tout-à-fait miraculeux et qui déconcertent la critique la plus minutieuse. Les autres faveurs, quoique d'un caractère miraculeux moins nettement défini, témoignent cependant d'une intervention divine bien manifeste. Les précautions que vous avez prises pour ne nous offrir que des faits absolument authentiques, ne peuvent que garantir le mérite de votre œuvre.

Je permets donc et approuve avec plaisir la publication de cet ouvrage ; car il est de nature à faire connaitre et aimer davantage celle que nous appelons, avec reconnaissance et à juste titre, la " Bonne Sainte Anne ".

Je fais en même temps des vœux pour la diffusion rapide de ce " Recueil " qui est tout à la gloire de la sainte Patronne de notre pays.

Je vous bénis de tout cœur, mon Révérend Père, et vous prie de me croire,

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

† L. N. Arch. de Québec

APPROBATION DU PROVINCIAL DES RÉDEMPTORISTES.

En vertu des pouvoirs qui nous ont été communiqués par notre Révérendissime Père Général, et vu le rapport favorable de deux théologiens de Notre Congrégation, chargés d'examiner l'ouvrage intitulé : " *Les miraculés de la Bonne Sainte Anne*," par un Père Rédemptoriste, nous en permettons l'impression.

Cam. Van de Steene, C. ss. R.
Sup. Prov.

Bruxelles, le 6 octobre, 1907.

DECLARATION

Désirant nous conformer absolument et entièrement au décret d'Urbain VIII, nous déclarons ne vouloir attacher qu'une foi purement humaine aux faits extraordinaires et surnaturels relatés dans ce Recueil de guérisons miraculeuses. De même en employant des termes d'éloge ou de vénération à l'adresse de pieux personnages, nous n'entendons aucunement prévenir le jugement de la sainte Eglise, dont nous voulons rester l'enfant humblement soumis et à la vie et à la mort.

PRÉFACE

La dévotion envers sainte Anne a toujours été pour l'Eglise du Canada, une source intarissable de grâces et de faveurs signalées. Les annales de notre pays en font foi. L'Evangile jetait à peine ses premiers rayons sur la Nouvelle-France et déjà les miracles opérés par l'intercession de la bonne sainte Anne, faisaient d'une humble chapelle de la côte Beaupré un centre d'attraction religieuse et un lieu de pèlerinage cher aux premiers habitants du pays.

Mgr de Laval, premier évêque de Québec, qui se fit lui-même l'humble pèlerin de sainte Anne, témoigne de la dévotion que ses ouailles portaient dès lors à cette grande Sainte. " Nous le confessons, écrit-il en 1667, rien ne nous a aidé plus efficacement à soutenir le poids de la charge pastorale dans cette Eglise naissante, que la dévotion spéciale que portent à sainte Anne tous les habitants de ce pays : dévotion qui, nous l'assurons avec certitude, les distingue de tous les autres peuples."

Vers la même époque, la vénérable Marie de l'Incarnation écrivait : " A sept lieux de Québec, il y a un bourg appelé Petit-Cap où se trouve une église dédiée à sainte Anne, et dans laquelle Notre-Seigneur fait de grande merveilles en faveur de cette sainte mère de la très sainte Vierge. On y voit marcher les paralytiques, les aveugles recevoir la vue, et les malades de quelque maladie que ce soit recouvrer la santé."

Il y a maintenant deux siècles et demi que ces paroles ont été écrites. Toujours, depuis lors, le sanctuaire de Beaupré a été le rendez-vous des misères humaines, et le théâtre le plus éclatant des opérations divines ; toujours nos populations croyantes se sont portées

en foule vers ce lieu béni et privilégié, et toujours la sainte mère de la Vierge Immaculée y a fait briller aux yeux des hommes sa puissance et sa bonté.

Innombrables sont les pèlerins, qui, deux siècles et demi durant, se sont donnés rendez-vous dans ce sanctuaire aux prodiges. Là, que de malheureux sont venus s'agenouiller aux pieds de la Consolatrice des affligés ! Là, que de prières sont montées vers la Sainte à miracles ! Là, que de guérisons miraculeuses se sont opérées et que de pécheurs se sont convertis !

Mais hélas ! rien n'échappe à l'action du temps, pas même les faveurs célestes. La plupart des merveilles opérées par la bonne sainte Anne dans son sanctuaire de Beaupré, depuis deux siècles et demi, sont aujourd'hui inconnues et oubliées.

Il est vrai que les " Annales de la Bonne-Ste-Anne de Beaupré, en ont, dans ces trente dernières années, sauvé des centaines et des milliers du naufrage de l'oubli ; mais il est bien petit aujourd'hui le nombre de ceux qui ont lu les Annales publiées il y a trente ans ; encore plus petit le nombre de ceux qui, ayant soin de conserver les différents numéros de cette publication mensuelle, peuvent plus tard les relire et rappeler à leur mémoire reconnaissante le souvenir des bienfaits et des merveilles du passé.

Nous croyons donc faire œuvre utile et agréable aux nombreux serviteurs de la bonne sainte Anne, en leur offrant ce Recueil des guérisons les plus remarquables opérées dans le sanctuaire de la Bonne-Sainte-Anne de Beaupré. Etant presque exclusivement composées d'articles ou relations publiés dans les Annales, depuis leur fondation, ces pages feront revivre le passé et apparaîtront aux yeux de tous comme autant de témoins irrécusables de la puissance et de la bonté de sainte Anne, de

sa tendre compassion pour les infirmes et les malheureux, de son amour de prédilection pour le Canada et le peuple canadien.

Un grand nombre de ces relations sont dues à la plume du rédacteur même des Annales ; ce sont d'ordinaire les mieux faites et les plus intéressantes. Quant aux autres, elles ont été écrites soit par un témoin oculaire ou bien informé de la guérison dont on fait le récit, soit par la personne même qui a été l'heureux objet des bontés de sainte Anne. Plusieurs de ces dernières sont rédigées dans un style qui ne manque ni de souplesse ni d'élégance ; mais un certain nombre sont dépourvues de toute forme littéraire, et parfois même de correction grammaticale. Tout en nous permettant de retoucher la phrase, nous avons cependant fait en sorte de modifier le moins possible ces pieux et édifiants récits, pour ne pas leur ôter le cachet de candeur et de vérité qui les caractérise et fait leur principal mérite.

Il va sans dire que nous n'avons nullement voulu faire un ouvrage d'érudition ou de controverse. Notre but n'a été ni de prouver la possibilité du miracle, ni de démontrer le caractère miraculeux des guérisons opérées dans le sanctuaire de Beaupré. A quoi bon du reste ? Grâce à Dieu, ils sont rares parmi nos chrétiennes populations, ces esprits forts qui, de parti pris, rejettent le surnaturel et le merveilleux des événements, et ne veulent rien croire de ce qui dépasse la portée de leur faible intelligence.

Mais ce qu'on peut rencontrer plus facilement, ce sont des Thomas incrédules dont la foi hésite au sujet de l'authenticité des miracles attribués à la bonne sainte Anne, et qui aiment autant voir dans ces faits merveilleux l'effet d'une cause naturelle que celui d'une intervention surnaturelle et divine. Que ceux-là se donnent la

peine d'aller passer quelques jours ou même quelques heures à Ste-Anne de Beaupré, et ils verront bientôt leurs doutes se dissiper. Quand on a vu et touché le miracle, il faut bien y croire et l'admettre. Les protestants eux-mêmes, témoins de ce qui se passe à Beaupré, croient, sont forcés de croire à l'efficacité miraculeuse des prières adressées à l'auguste mère de la Vierge Immaculée. " Je sais, écrivait l'un deux, à la suite d'une visite au sanctuaire des prodiges, je sais que les miracles attribués à sainte Anne sont authentiques, et qu'il s'est fait des miracles autrefois, il s'en fait encore aujourd'hui." (1)

Qu'il s'opère réellement des guérisons miraculeuses dans le sanctuaire de Beaupré, c'est un fait qu'on ne peut raisonnablement révoquer en doute. On a beau être prudent jusqu'à l'excès, sceptique même, il faut bien se rendre quand l'évidence elle-même se charge de nous convaincre. A moins de renier la raison et le bon sens, il parait impossible de mettre en doute le miracle quand on se trouve en présence d'un fait possédant tous les caractères d'un fait miraculeux, savoir : une maladie regardée comme *incurable* et cependant guérie d'une manière *soudaine* et *permanente.* Douter alors de l'intervention divine, équivaudrait à douter de l'existence de Dieu ou du pouvoir qu'il a de suspendre ses propres lois et d'intervenir dans les événements de ce monde.

Il ne suit nullement de là qu'il faille admettre comme authentiques tous les miracles attribués à la bonne sainte Anne. Certaines guérisons regardées comme miraculeuses, ne le sont peut-être pas en réalité. L'erreur et l'illusion sont en cela possible comme en tout le reste.

(1) Une dame américaine était atteinte d'une maladie incurable Déjà quatre médecins avaient travaillé inutilement à la soulager. Elle en consulte un cinquième qui, à son grand étonnement, lui donne le conseil suivant ; " Cessez, Madame, tous vos remèdes, et adressez-vous au docteur Ste Anne de Beaupré ; on dit qu'il est de votre religion et lui seul est capable de vous guérir "—Un autre médecin protestant a demandé l'adresse de ce même docteur, afin de lui soumettre des cas difficiles.

Nous ne garantissons donc pas l'authenticité de chacun des faits relatés dans le présent Recueil.

Toutefois afin de faire la part de l'erreur et de l'illusion aussi petite que possible, nous n'avons donné place dans ces pages qu'aux guérisons les mieux attestées et où l'intervention divine semble le plus manifeste. Plusieurs faits fort merveilleux mais d'une authenticité douteuse et contestable ont été mis de côté. Les relations accompagnées de l'attestation du prêtre ou du certificat d'un médecin, nous ayant paru l plus dignes de foi, nous leur avons d'ordinaire donné la préférence. Au reste, désirant nous conformer, d'esprit et de cœur, au décret d'Urbain VIII, nous soumettons entièrement au jugement de la sainte Eglise l'appréciation de ces faits.

Sainte Anne manifeste sa puissance et prodigue ses bienfaits partout où elle est invoquée avec confiance. Quelques-unes des guérisons miraculeuses dont nous donnons la relation, ont été opérées en dehors de son sanctuaire de Beaupré, soit au domicile même de la personne objet de ses faveurs, soit dans l'un ou l'autre des nombreux sanctuaires élevés au Canada en son honneur. Nous n'avons pas cru devoir les exclure de notre Recueil, surtout lorsqu'elles nous ont paru suffisamment attestées.

Puisse ce livre pénétrer au foyer de toutes les familles catholiques, pour y faire connaître davantage le nom de sainte Anne et rendre son culte de plus en plus populaire ! Puisse-t-il répandre au loin la renommée toujours croissante de la puissance et de la bonté de notre glorieuse Patronne ! Puisse-t-il surtout alimenter le feu sacré de la foi en son intercession, et en maintenir la flamme toujours vive dans le cœur de ses enfants du Canada !

STE-ANNE DE BEAUPRÉ,

6 octobre, 1907. FÊTE DU TRÈS-SAINT ROSAIRE,

I

LES PREMIERS MIRACULÉS

1662 à 1667

Relation de Mr l'abbé Thomas Morel, premier curé résident de Sainte-Anne de Beaupré.

CETTE relation tout-à-fait digne de foi, puisqu'elle porte l'approbation de Mgr de Laval, s'ouvre par les réflexions préliminaires qui suivent :

Comme Dieu a, de tout temps, choisi quelques églises spécialement entre les autres, où, par l'intercession de la Ste Vierge, des anges et des saints, il ouvre largement le sein de ses miséricordes, et fait quantité de miracles qu'il n'opère pas ordinairement ailleurs, il semble aussi qu'il a voulu choisir, de nos jours, l'église de Ste-Anne du Petit-Cap, (1) pour en faire un asile favorable et un refuge assuré aux chrétiens de ce Nouveau-Monde, et qu'il a mis entre les mains de sainte Anne un trésor de grâces et de bénédictions qu'elle distribue libéralement à ceux qui l'invoquent dévotement en ce lieu. C'est assurément pour cette même fin qu'il a imprimé dans les cœurs une dévotion singulière et une confiance extraordinaire en cette grande Sainte. Aussi les fidèles y recourent dans tous leurs besoins et en reçoivent des secours très signalés et très extraordinaires, comme nous le voyons par les miracles qui s'y sont opérés depuis six ans. Ce n'est pas mon dessein de les rapporter tous ici,

(1) Nom que portait autrefois le village de la Bonne-Sainte-Anne. Ce n'est que vers 1840, qu'on a commencé à dire *Ste-Anne du Nord*, ou simplement la *Bonne-Sainte-Anne*. Aujourd'hui le nom de *Ste-Anne de Beaupré* a prévalu.

mais seulement quelques-uns des plus considérables, pour satisfaire à la piété des personnes qui m'en ont fait la demande. Je le fais d'autant plus volontiers qu'ayant été témoin oculaire, ou très bien informé de ces choses, je les dirai avec plus de certitude.

I.—En l'année 1662, *Marie-Esther Ramage*, agée de quarante-cinq ans, femme d'Elie Godin, de la paroisse de Ste-Anne du Petit-Cap, était atteinte, depuis dix-huit mois, d'une infirmité qui la tenait toute courbée et ne pouvant aucunement se redresser. Elle était obligée de se trainer péniblement à l'aide d'un bâton, sans espérance de pouvoir jamais recouvrer la santé par les remèdes humains.

Elle se souvint de ce que son mari lui avait dit, qu'en sa présence, Louis Guimond (1) de la même paroisse, avait été soudainement guéri d'une grande douleur de reins, en mettant par dévotion trois pierres dans les fondements de l'église de Ste-Anne, que l'on commençait à bâtir. Alors elle se mit à invoquer la Sainte, la priant de faire pour elle ce qu'elle avait fait en faveur de cet homme. Au même instant, laissant tomber son bâton, elle se trouva sur ses pieds parfaitement droite, et marchant avec autant de facilité qu'elle n'avait jamais fait. Tout étonnée d'un changement si subit, elle commence à rendre grâce à sainte Anne du bienfait qu'elle vient d'en recevoir, et depuis, elle a toujours été en parfaite santé. Ce miracle a beaucoup servi à confirmer dans la foi toute cette famille qui avait longtemps vécu dans la religion prétendue réformée.

II.—En la même année, le 26 juillet, fête de la glorieuse sainte Anne, *Nicolas Drouin*, âgé de quarante ans,

(1) Ce Louis Guimond est donc le tout premier miraculé de la Bonne-Sainte-Anne. Il mourut quelques années plus tard, victime de la férocité des Iroquois, qui lui firent subir un martyre des plus cruels.

fils de Robert Drouin, de la paroisse du Château-Richer, fut guéri de l'épilepsie. Ce mal le mettait souvent en danger de périr par le feu ou par l'eau ; car il tombait comme mort au lieu où il s'en trouvait surpris. Il fit un vœu à sainte Anne et commença une neuvaine en son honneur, suivant le conseil que je lui en donnai, à la demande de ses parents. A la suite de cette neuvaine, il recouvra la santé et se trouva parfaitement guéri de son infirmité. Il continue de venir tous les ans, avec ses parents rendre ses actions de grâces à sainte Anne, le jour de sa fête, dans son église du Petit-Cap.

III.—En l'année 1664, *Marguerite Bire*, femme de Mathurin Roy, de Québec, s'était cassé la jambe. Comme l'os était fracturé en quatre endroits, il fut impossible de le remettre en place, et la pauvre femme se vit réduite à la plus triste infirmité. Elle demeura huit mois dans cet état, sans pouvoir marcher et sans aucun espoir de guérison, de l'avis même du médecin. C'est ce qui l'obligea de recourir à Dieu par l'intercession de sainte Anne. A cet effet, elle commença une neuvaine, fit une confession générale, fit aussi le vœu de visiter tous les ans une église ou une chapelle dédiée à Ste Anne, puis elle se fit porter, le jour de sa fête, en son église du Petit-Cap. Durant la sainte messe, au moment de l'élévation, elle se sentit grandement soulagée. Au moment de la sainte communion, elle quitta ses béquilles et se rendit à la sainte Table seule et sans appui. Comme quelqu'un voulait la soutenir, elle dit : " Laissez-moi faire : j'irai bien " toute seule : la bonne sainte Anne (1) m'a fortifiée et " opère un miracle en ma faveur." Depuis ce temps-là, elle ne s'est plus servi de ses béquilles, et a pu librement

(1) C'est donc dès l'origine que les fidèles donnèrent à la Thaumaturge de Beaupré le qualificatif si glorieux de *bonne sainte Anne*.

vaquer aux occupations de son ménage. Fidèle à son vœu, elle visite tous les ans l'église de Ste-Anne.

IV.—*Elie Godin*, âgé de cinquante ans, de la paroisse de Sainte-Anne, était malade d'une hydropisie à laquelle les remèdes ne pouvaient apporter aucun soulagement. Désirant se préparer à la mort, il me fit appeler pour lui donner le St Viatique. Je lui parlai de la Ste Vierge et de Ste Anne, et l'exhortai à avoir recours à leur puissante intercession. Après l'avoir confessé, je m'en allai à l'église dire la messe à son intention. Lorsque je retournai chez lui pour la communion, il me dit d'un visage serein : " Monsieur le Curé, pendant que " vous étiez à l'église, comme je disais mon chapelet, je " me suis doucement endormi et, durant mon sommeil, j'ai vu deux vénérables Dames s'approcher de moi. L'une " d'elles m'a fait voir un chemin fort long et fort étroit " qui paraissait conduire au ciel. A cette vue, je me suis " trouvé tout rempli de consolation et soulagé de mon " mal. Je suis guéri ; permettez-moi de me lever." En effet, après avoir reçu la sainte communion, il se lève, s'en va à l'église rendre grâces à Dieu, et avant d'avoir achevé sa neuvaine, il fut en état de travailler comme avant sa maladie.

V.—*Jean Adam*, âgé de 23 ans, venu du diocèse de Sens (France), s'était établi aux environs de Québec. Le 24 mars de l'année 1665, il ressentit tout-à-coup une si vive douleur dans les deux yeux, qu'il lui sembla, disait-il, qu'on les lui perçait avec une alène. Au bout de quelques jours, il se trouva tout-à-fait aveugle, et demeura en cet état jusqu'au mois de juin. Alors il fit vœu de dire neuf fois son Rosaire en l'honneur de sainte Anne, et d'aller visiter son église du Petit-Cap. Il fit encore un pareil vœu à Notre-Dame de Lorette, en Italie, après quoi il fut conduit à Sainte-Anne. Après la messe,

tandis que le prêtre lisait sur lui l'Evangile de sainte Anne, l'aveugle entrevit le prêtre par trois fois, mais d'une manière passagère et momentanée, assez clairement toutefois pour qu'il pût distinguer la couleur des ornements qu'il n'avait jamais vus. Eclairé par une inspiration du ciel, il déclara qu'il recouvrerait la vue au bout de trois jours. C'est ce qui arriva. En effet, le troisième jour, qui se trouvait le dernier de sa neuvaine, assistant à une messe que l'on disait pour lui, à la chapelle des révérends Pères Jésuites de Québec, il ressentit de nouveau comme un grand coup d'alène dans les deux yeux ; puis il sortit de ses yeux quelques gouttes d'eau. Il aperçut alors la sainte hostie que le prêtre tenait en ses mains. Il était guéri. Depuis ce temps il a toujours joui d'une vue excellente.

VI.—Un soldat du régiment de Carignan, âgé de 22 ans, du nom de *Jean Pradère*, natif de Toulouse, entra à l'Hôtel-Dieu de Québec, le 29 juin 1667. Il était frappé de deux maladies mortelles. Depuis six mois, il avait entièrement perdu l'usage d'une jambe, paralysée à tel point qu'elle était insensible aux incisions qu'à diverses reprises le médecin lui avait faites. De plus, un abcès s'était formé dans l'estomac, et causait au malade un hoquet présageant une mort aussi prompte qu'assurée.

Une nuit, il tomba dans un état d'esprit étrange, indéfinissable. Il lui semblait entendre une voix lui dire qu'il se rendrait agréable à Dieu et qu'il recouvrerait la santé, s'il faisait vœu de se consacrer pour le reste de sa vie au service de l'Hôpital. Transporté de joie, le pauvre malade y consent, et, sortant de l'état où il se trouvait, il proclame que bientôt il sera guéri.

Cependant les symptômes les plus alarmants se déclarent; la mort paraît imminente. On administre l'Extrême-Onction au malade. Mais, contre toute prévision, un

mieux soudain se manifeste, et bientôt l'estomac ne porte aucune trace de maladie. Toutefois le malade restait toujours cloué sur son lit ; la paralysie la plus complète l'empêchait de se servir de sa jambe, et le médecin déclara qu'à moins d'un nouveau miracle, il lui serait impossible de marcher.

Loin de diminuer sa confiance, cette déclaration lui fit prendre la résolution de se faire transporter à Sainte-Anne de Beaupré, pour y faire une neuvaine, assuré d'y obtenir son entière guérison. Il commence donc ses pieux exercices, mais de continuels découragements, une sécheresse désolante s'emparent de son esprit dès le premier jour. Il en fut ainsi jusqu'au cinquième, fête des glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul.

Prosterné au pied de l'autel de sainte Anne, le pieux soldat épanchait ses chagrins et ses douleurs, implorant le secours de sa protectrice. Tout à coup il est saisi des plus violentes souffrances à la jambe ; il ressent tous les coups, toutes les incisions opérées sur ce membre depuis le commencement de sa maladie ; puis, vaincu par la douleur, il tombe dans un profond sommeil qui le remplit à l'instant de la plus douce consolation. Les douleurs ont cessé. Il se réveille, et aperçoit sa jambe trempée d'une sueur bienfaisante, exhalant la plus suave odeur ; l'instant d'après cette sueur disparaît et le malade se trouve aussi parfaitement guéri que s'il n'avait jamais eu de mal. Après avoir rendu grâce à Dieu et à sainte Anne de la faveur qu'il vient de recevoir par son intercession, il quitte ses béquilles et marche avec une parfaite assurance, non sans provoquer l'admiration de ceux qui connaissaient son mal et jugeaient qu'il était aussi difficile de le guérir que de ressusciter un mort. Mais l'un et l'autre sont faciles à Dieu à qui rien n'est impossible.

Outre ces merveilles que je viens de rapporter, il en

est beaucoup d'autres dont j'ai été témoin. Je me contenterai de dire qu'un grand nombre de personnes, à la suite de prières ou promesses à sainte Anne, ont été secourues miraculeusement. Les uns ont échappé, soit sur terre soit sur mer, à des dangers qui mettaient leur vie dans un extrême péril. Les autres ont été guéries de diverses maladies, contre lesquelles les remèdes étaient impuissants. Des mères de famille ont reçu une assistance toute particulière dans des circonstances aussi pénibles que dangereuses. Des enfants affligés de fâcheuses infirmités ont été guéris par les prières de leurs parents. En un mot, chacun trouve en ce lieu soulagement à ses infirmités, pourvu qu'il s'y recommande à sainte Anne avec dévotion et confiance.

Néanmoins plus importantes que toutes les guérisons sont les grâces que Dieu accorde chaque jour, par l'intercession de sainte Anne, à maints pécheurs pour leur conversion à une vie meilleure. Ayant exercé le ministère pastoral dans cette église durant six années, j'en ai connu un grand nombre qui ont reçu ce bonheur. Toutefois ces faveurs se passent entre Dieu et l'âme, et ne sauraient être connues que dans l'éternité."

De si heureux commencements nous font espérer que Dieu, par l'intercession de sainte Anne, comblera, en ce saint lieu, de mille bénédictions tout ce nouveau pays. Plaise à sa bonté que nos péchés n'en arrêtent pas le cours !

THOMAS MOREL, Prêtre.

APPROBATION DE MGR DE LAVAL

"Comme nous n'ignorons pas qu'il est honorable de révéler les œuvres de Dieu, nous faisons savoir à tous et à chacun de ceux que cela concerne, que tout ce qu'il y a de contenu dans le présent cahier écrit en français par Mr

Thomas Morel, faisant les fonctions curiales dans l'église de Sainte-Anne, près Québec, sur la côte appelée vulgairement de Beaupré, lequel nous ayant été par lui présenté, et ayant été suffisamment et dûment examiné par nous, est entièrement conforme à la vérité ; que par suite il peut être présenté partout aux fidèles, afin d'exciter leur dévotion envers la très sainte aïeule Jésus-Christ, et la mère de l'auguste Mère de Dieu. C'est pourquoi de notre autorité épiscopale et ordinaire, nous l'approuvons et confirmons par les présentes lettres ; confessant de plus que rien ne nous a aidé plus efficacement à soutenir le poids de la charge pastorale de cette Église naissante, que la dévotion spéciale que portent à sainte Anne tous les habitants de ce pays, dévotion qui, nous l'assurons avec certitude, les distingue de tous les autres peuples.

Donné à Québec, dans notre séminaire épiscopal, le vingt-cinquième jour de juin de l'année mil six cent quatre-vingt, sous notre sceau et le seing de notre secrétaire.

FRANÇOIS, premier évêque de Québec.

Par ordre de l'illustrissime et révérendissime
évêque de Québec.

FRANCHEVILLE.

II
GUERISON DU SIEUR MARSOLLET
DE QUÉBEC.
(vers 1615)

Certificat de son médecin, Florent Bonnemère

JE, soussigné, certifie avoir traité le *Sieur Marsollet*, habitant de Québec, attaqué d'une paralysie de la moitié du corps, lui empêchant le mouvement tant du bras que de la jambe droite ainsi que de la langue, en sorte qu'il ne pouvait proférer aucune parole, si ce n'est en bégayant et avec une grande difficulté. Il a été soumis à tous les remèdes

et traitements dont on a coutume de se servir dans de telles maladies, sans qu'il en ait reçu le moindre soulagement. Voyant l'inutilité des remèdes humains, il a imploré le secours divin, et dit avoir été entièrement guéri dans la chapelle de Sainte-Anne du Petit-Cap. Il est en effet revenu de ce lieu parfaitement rétabli, comme j'ai vu et reconnu.

En foi de quoi, j'ai signé :

FLORENT BONNEMÈRE,
Exerçant la médecine à Québec.

III
GUÉRISON DU JEUNE CHARLES LANDERON, DE QUÉBEC.
(1684)

Récit de l'abbé Thomas Morel, chanoine de la Cathédrale de Québec.

EN l'année 1684, *Charles Landeron*, fils du Sieur Etienne Landeron, de Québec, étant devenu presque aveugle, se vit dans la nécessité d'interrompre ses études, qu'il faisait au collège des RR. PP. Jésuites. Il retourna chez ses parents où il tomba malade et fut obligé de se mettre entre les mains des chirurgiens. Le voyant en danger de perdre tout-à-fait la vue qui diminuait de jour en jour, sans que les remèdes pussent lui procurer le moindre soulagement, il résolut de recourir à sainte Anne, et ses parents le menèrent à son église du Petit-Cap, dans l'espérance que Dieu lui rendrait la vue. Ils me le laissèrent entre les mains pour en prendre soin. Je lui fis faire une neuvaine que j'accompagnai de neuf messes. Cet enfant y fit paraître tant de dévotion, de piété et de confiance, que tout le monde en était

édifié. Non content de cette première neuvaine, durant laquelle il commença à se mieux porter, il en commença une deuxième qu'il me pria de faire avec lui. Il fit aussi la promesse de venir tous les ans à l'église de Ste-Anne, le jour de sa fête, pour lui rendre ses humbles actions de grâces, s'il plaisait à Dieu, par son intercession, de lui rendre la vue. Si vif était son désir d'être guéri et si grande sa confiance en sainte Anne, qu'il ne voulait pas quitter son sanctuaire et s'en retourner à Québec avant qu'elle ne l'eut exaucé. Ce qui arriva en effet, tellement cette grande Sainte eût pour agréables les prières et la confiance qu'avait en elle cet enfant. D'abord quelque chose d'extraordinaire parut se passer en lui : à un moment donné, sa vue devint aussi claire et aussi limpide qu'elle n'avait jamais été, et pendant quelques instants il put voir tout ce qui l'entourait. Mais cette faveur ne fut que passagère et comme l'annonce de ce qui devait arriver. En effet, à partir de ce moment-là sa vue se fortifia de jour en jour ; bientôt il fut capable de lire et d'écrire à sa mère de sa propre main ; il pouvait même voir et distinguer, au delà du fleuve, les maisons de l'ile d'Orléans, qui se trouvent à une distance d'environ deux lieux. Enfin il quitta Ste-Anne parfaitement guéri. Il a repris ses études et se porte mieux que jamais.

Ce qu'il a attesté en ma présence, ayant été moi-même témoin oculaire de ce miracle.

THOS MOREL,
Prêtre-missionnaire,
Chanoine de l'église cathédrale
de Québec, 1687.

IV

GUÉRISON DE GENEVIÈVE RIGAULT,

DE LA CÔTE BEAUPRÉ.

(15 septembre 1698)

Relation de l'abbé L. Soumande, alors curé de Ste-Anne de Beaupré.

HONORABLE personne *Geneviève Rigault*, femme du Sieur Têtu, capitaine de milice de la côte de Beaupré, était depuis plus de vingt ans, affligée d'une maladie des plus pénibles et propre à son sexe. Pendant ces trois dernières années surtout, elle n'avait pas eu une seule journée de relâche dans ses souffrances.

Comme il lui répugnait de s'adresser au médecin, elle voulut elle-même s'administrer des remèdes ; mais elle en prit de tout contraires à son mal ; ce qui lui causa une autre maladie mortelle. Son mari la voyant toute exténuée par la souffrance et pour ainsi dire à l'extrémité, lui persuada d'avoir enfin recours aux médecins ; mais il était trop tard. Les médecins consultés furent unanimes à déclarer le cas incurable. Voyant que les remèdes humains ne pouvaient la guérir, et se sentant descendre vers la tombe, la malade tourne ses pensées du côté du ciel. Animée d'une grande confiance envers la glorieuse sainte Anne, elle se fit transporter, quoique avec grande peine, à son église du Petit-Cap, où elle commença une neuvaine avec la plus grande ferveur. Ste Anne ne tarda pas à recompenser sa foi et sa confiance : le sixieme jour de sa neuvaine, elle se sentit tout-à-fait guérie. Elle n'osait cependant en rien dire à personne. On eût dit qu'elle doutait de la réalité de sa guérison, tellement elle en était surprise elle-même. Pas-

sant, ce jour-là même, devant la maison du Sieur Lessard où elle se trouvait, je m'informai de l'état de sa santé. Elle me répondit en souriant : " Si j'osais l'avouer, " je dirais que je suis entièrement guérie, car je ne sens " plus aucun mal." Elle continua cependant sa neuvaine, à la fin de laquelle elle retourna chez elle, franchissant la distance qui sépare sa demeure de l'église, environ deux lieux, sans la moindre fatigue. Depuis ce temps, elle ne s'est aucunement ressentie de ses infirmités d'autrefois, et se porte mieux que jamais.

En foi de quoi, j'ai soussigné ce présent certificat, avec elle et d'autres témoins oculaires de la merveille arrivée en la dite église de Ste-Anne du Petit-Cap, le quinzième jour de septembre, mil six cent quatre-vingt dix huit, alors que j'exerçais les fonctions curiales.

(Signé) Lessard,
" Geneviève Rigot,
" L. Soumande, Ptre, Chanoine.

V

GUÉRISON DE JEAN SALOIS,

DE ST-LAURENT, ILE D'ORLÉANS,

(8 mars 1700)

Relation de l'abbé François Michel Leveyer, alors curé de Ste-Anne de Beaupré.

JE, soussigné, François Michel Leveyer, prêtre, faisant les fonctions curiales dans la paroisse de Ste-Anne du Petit-Cap, en la côte de Beaupré, certifie les faits suivants :

Le 28 octobre, 1699, *Jean Salois*, fils de Claude Salois et d'Anne Mabille, de la paroisse de St-Laurent, île d'Orléans, fut blessé d'un coup de hache que lui donna, par mégarde, François Olivier, son beau-frère, en coupant tous deux un même arbre. La hache ayant porté dans le genou, coupa entièrement le gros tendon que plusieurs muscles, qui y répondent, firent retirer. Les chirurgiens pansèrent la plaie et la firent refermer, mais ne purent recoudre ce tendon qui s'était ainsi retiré. Cett[illegible] nme restait ainsi estropié pour le reste de ses jours. En effet la jointure du genou n'étant ni retenue ni arrêtée par ce gros tendon, les os de la cuisse et de la jambe se séparaient l'un de l'autre, chaque fois qu'il voulait lever la jambe sur laquelle du reste il ne pouvait aucunement s'appuyer. Il marchait à l'aide de béquilles. Depuis que la plaie s'était fermée, le genou enflait le jour et désenflait la nuit, et le pauvre infirme endurait d'atroces souffrances et le jour et la nuit.

Au moment de l'accident, il s'était recommandé à sainte Anne, promettant de faire célébrer dix messes en son honneur, dans se chapelle du Petit-Cap. Dès que la chose lui fut possible, il se fit conduire à Ste-Anne, où il est arrivé le 1er mars de l'année suivante, 1700. Il prit domicile chez le Sieur Lessard, dont la demeure est voisine de l'église. Dès la première nuit, il se trouva délivré de toutes ses douleurs qui auparavant étaient si vives qu'elles l'empêchaient de dormir, et même lui arrachaient souvent des cris et des gémissements durant une partie des nuits. Il commença sa neuvaine le premier jour du carême, second jour de mars ; ce jour là, il se confessa et communia dans la dite église de Sainte-Anne. Ce fervent chrétien passait presque toutes les journées entières dans le lieu saint, priant avec non moins de confiance que de persévérance, et cela jusqu'au second lundi du carême,

huitième jour de mars, qui était le septième de sa neuvaine.

Ce jour-là, notre infirme voulant faire l'essai de sa jambe, remarqua à sa grande surprise et consolation, qu'il pouvait marcher sans béquilles ni bâton. On m'envoya chercher, et il me fut facile de constater qu'il était en effet guéri.

Dieu qui voulait sans doute augmenter la confiance des fidèles en la protection de sainte Anne, permit que Monsieur le Chevalier de Champigny, Intendant du Canada, Madame de Champigny et Monsieur Sarrazin, médecin de Québec, vinssent en pèlerinage, le lendemain, neuvième jour du mois, pour être autant de témoins irrécusables du miracle opéré en faveur de cet homme par l'intercession de sainte Anne. En effet, Monsieur Sarrazin, aussi habile chirurgien que médecin, après avoir examiné le genou du blessé, et après l'avoir interrogé sur les circonstances de l'accident et sur l'état où il se trouvait depuis lors, déclara en présence de l'Intendante, de Monsieur son fils, du Sieur Lessard et de son épouse, et de quelques autres personnes, que la guérison n'avait pu se faire naturellement. De quoi il m'a promis une attestation authentique.

De tels faits m'engagèrent à inviter les paroissiens à assister, le lendemain, à la messe que nous chantâmes en action de grâces d'une guérison si miraculeuse. Le jeune homme, après avoir reçu la sainte communion, monta lui-même, en présence des assistants, dans une échelle, pour pendre ses béquilles aux murailles de l'église, en reconnaissance et souvenir du bienfait qu'il a reçu.

En foi de quoi j'ai signé ce présent certificat avec d'autres témoins soussignés, savoir : Guillaume Morel,

François Caron et Dupont, les autres témoins ne sachant pas signer.

(Signé) GUILLAUME MOREL,
" FRANÇOIS CARON,
" DUPONT,
" FRANÇOIS MICHEL LEVEYER, Ptre.

VI
GUÉRISON DE MARIE JOSEPHTE ARCAND,
DE DESCHAMBAULT, P. Q.
(15 août 1768)

Relation de l'abbé P. R. Hubert, curé de Ste-Anne de Beaupré. Attestation du curé et du seigneur de la localité.

LA guérison dont je veux faire ici le récit a été opérée sous mes yeux, en présence de personnes dignes de foi, dans une église que Dieu a rendue plusieurs fois remarquable par nombre de prodiges, par l'intercession d'une Sainte qui, dans toute l'Eglise, fait la consolation des affligés. Cette merveille m'a paru une de ces choses qu'on ne peut oublier sans ingratitude, ni laisser ignorer sans indifférence ou mépris des bontés de Dieu. Le terme de guérison dont je fais le titre de ce que je vais rapporter, pourrait peut-être faire croire que je voudrais ici juger d'une chose qui n'est nullement de ma compétence. Ce n'est pas cependant mon dessein. Je ne veux uniquement que citer ce dont j'ai été témoin, ou dont j'ai eu mains des preuves certaines, et cela ..r éviter les justes reproches de ces personnes qui goûtent tou-

jours avec plaisir le récit des merveilles du Tout-Puissant, quand la vérité les appuie, et que les preuves n'en sont pas suspectes.

Quelques-uns des curés, mes prédécesseurs, s'étant fait un devoir de mettre sous les yeux des fidèles une partie des merveilles que Dieu a opérées dans cette église, par l'intercession de sainte Anne, et plusieurs personnes de mérite en ayant reçu favorablement le recueil, j'ai cru que ce devait être pour moi un motif de n'en pas négliger la continuation, lorsque les miséricordes du Seigneur fourniraient matière à ce dessein.

Dans ce que je vais rapporter, deux choses m'ont paru également certaines, la maladie considérable d'une personne, et la guérison de cette même personne. La maladie ayant été longue, dangereuse, et même jugée de nature à ne pouvoir être traitée avec espérance de guérison, a eu autant de témoins que la paroisse de Deschambault a d'habitants, qui tous ont cru, sur le jugement des médecins et des personnes connaissantes, que le mal était incurable. Mr Ménage, curé de Deschambault, Mr de la Gorgendière, seigneur du lieu, m'ont fait l'honneur de m'écrire et de me faire connaître la nature de la maladie, la manière dont elle a été traitée, et ce qu'on a pensé de la maladie. Ce qu'ils m'ont déclaré s'accorde parfaitement avec la déposition que m'en a faite la malade elle-même, et ne laisse assurément aucun lieu de douter de la maladie. Et pour en faire connaître l'origine et le progrès, je vais transcrire ces deux lettres. Le nom seul de ceux qui les ont écrites est un garant fidèle de la vérité.

---

1. *Lettre de Mr de la Gorgendière, transcrite par nous curé de Sainte-Anne.*

MONSIEUR,

Un de mes habitants, nommé Alexis Letourneau, m dit dernièrement que vous seriez flatté d'être parfaitemer instruit sur la maladie de *Marie-Josephte Arcand*, femm d'Honoré Lavoye, qui s'est trouvée guérie par l'intercessio de sainte Anne, l'été dernier.

Je fais serment que ce que je vais vous exposer es véritable.

Marie-Josephte Arcand est une femme de probité d'exemple, pieuse, s'il y en a dans la paroisse, incapable de mentir dans une chose pareille. Dans le mois de novembre 1767, elle fut attaquée d'une douleur dans les deux jambes et dans les deux cuisses, si violente, qu'elle devint tout-à-fait impotente. Les jambes lui enflèrent extraordinairement. Au commencement de décembre, je fus la voir ; je la trouvai couchée par terre, ne pouvant rester dans son lit. Une de ses jambes avait désenflé, et elle était dans des douleurs affreuses. Je vins à Québec où je parlai à Mr Dubary qui me promit de se transporter à Deschambault, si on l'envoyait chercher.

Lorsque je fus de retour, vers la fin de janvier, je me rendis chez elle ; elle venait de recevoir le saint Viatique. Je lui fis consentir à envoyer chercher Mr Dubary ; ce qu'elle fit. Il la trouva mourante. Sa cuisse et sa jambe avaient une aulne moins deux doigts de grosseur. C'était digne de pitié de voir les douleurs qu'elle endurait. Le docteur lui fit une incision, et ordonna, si cela se fermait, d'en faire d'autres ; ce que l'on a fait pendant trois semaines. Je pense qu'il lui a sorti plus de sept pots d'eau de ces incisions.

Pendant ce temps-là, Mr Ménage lui a donné le bon Dieu deux fois, tout le monde comptant tous les jours pour le dernier de sa vie. Elle fut dans cet état-là jusqu'au mois de mai dernier, où il semble qu'elle allait mieux, sa jambe étant diminuée, mais tous les nerfs retirés, ne pouvant pas poser la jambe, ni même la remuer. Elle se fit porter à l'église où elle reçut son Sauveur. J'ai été la voir plusieurs fois à son lit, voulant lui donner quelques espérances que je n'avais pas, la voyant dans un état affreux. Elle me disait que ses douleurs commençaient à augmenter, qu'elle ne pouvait plus y résister.

On lui avait fait des béquilles, mais elle ne pouvait s'en servir que dans la maison pour se délasser. Il faut remarquer que l'autre jambe commençait à être attaquée, lorsqu'elle prit la résolution d'aller à Sainte-Anne. Vous savez, Monsieur, ce qui s'est passé à son arrivée. On a chanté le *Te Deum* dans cette église ; ce qui marque que personne n'a douté que la guérison ne fût miraculeuse. Au bout de huit jours, elle vint à pieds me remercier. Je pleurai de joie et je remerciai tous les jours sainte Anne.

Depuis lors, elle se porte bien, et tout en elle nous fait croire que Dieu a opéré un miracle en sa faveur.

(Signé) DE LA GORGENDIÈRE.

---

2. *Lettre de Mr Ménage, curé de Deschambault ; mois de septembre, 1768.*

MONSIEUR,

J'ai reçu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, me demandant de vous donner des informations sur la maladie de Marie-Josephte Arcand, femme d'Honoré Lavoye, habitant de ma paroisse En voici des plus justes.

M. Dubary, médecin, est venu la voir chez elle et lui a donné des remèdes. De retour à Québec, il s'est informé des habitants de notre côte si elle était morte, et a dit que ce serait bien inutile de lui envoyer des remèdes. Tous tant que nous sommes, paroissiens et autres, qui connaissions sa maladie, avons toujours pensé que cette maladie la ferait mourir et qu'il n'y avait rien qui pût la guérir. Mr de la Gorgendière partageait ce sentiment ; il a signé avec plusieurs autres qui ont déposé pour la vérité. Voilà ce que nous en pouvons dire de plus certain.

(Signé)	DE LA GORGENDIÈRE,	MÉNAGE, curé,
"	CHARLES BOUDROT,	JEAN PERREAULT,
"	AUGUSTIN DELILE,	PAUL PERREAULT.

De pareils témoignages ne laissent, je pense, aucun lieu de douter de la maladie. Les preuves en sont évi-

dentes, et je crois que ce serait en vain qu'on désirer quelque chose de plus positif.

Si la maladie est certaine, la guérison ne l'est moins. Elle a été subite, parfaite et durable. Elle a faite dans un temps, dans un lieu, dans des circonstanc qui démontrent que Dieu, touché des gémissements la personne malade, a bien voulu en sa faveur fai éclater son pouvoir et la force de son bras tout puissan Voici de quelle manière s'est opéré, sous mes yeux, le m racle de la guérison de la même Marie-Josephte Arcan Je n'avancerai rien que ce que je crois vrai, pour l'avo vu moi-même.

Le 14 août 1768, cette femme malade depuis long temps, arriva en cette église pour accomplir le vœ qu'elle avait fait durant sa maladie, de venir en pèleri nage à Sainte-Anne, si Dieu voulait bien lui donne quelque adoucissement à ses maux. Elle fut amenée de Deschambault en ce lieu par son mari qui lui-même l'entra dans l'église et la posa sur un banc. Elle ne pouvait pour lors s'aider aucunement de ses jambes ; elle ne pouvait ni se lever du lieu où on la plaçait, ni marcher, pas même en se servant des béquilles qu'on lui avait faites et qu'elle avait apportées avec elle. Après avoir prié quelque temps dans l'église, elle me demanda à se confesser, ce que je fis aussitôt. Je lui demandai si elle ne pouvait pas se mettre à genoux ; elle me répondit qu'il lui était impossible de le faire. Après s'être confessée et avoir prié une demi-heure, son mari la reporta dans sa voiture et la conduisit dans une maison voisine pour y passer la nuit.

Le lendemain matin, son mari la ramena à l'église comme la veille, afin qu'elle put entendre la sainte messe que je dis pour elle, à laquelle elle assista avec une grande dévotion, et pendant laquelle elle ne cessa

de verser des larmes. Le temps de la sainte communion étant arrivé, elle se sentit soulagée ; il lui semblait que les forces lui revenaient. Pour pouvoir approcher de la sainte table, elle prit ses béquilles, et avec beaucoup de difficulté, elle s'y rendit. Ce qu'elle trouva extraordinaire et lui fit croire que Dieu avait bien voulu la soulager. Après la sainte communion elle retourna à son siège comme elle était venue, toujours avec beaucoup de difficulté, sans cependant avoir besoin qu'on l'aidât à se soutenir. Après la sainte messe, elle me pria de lui faire voir les reliques de sainte Anne qu'elle baisa avec respect.

La coutume est, dans cette église, lorsqu'il vient en pèlerinage quelque personne malade, de lire l'Evangile de la messe de sainte Anne sur la personne. Je le fis, après qu'elle eut baisé la relique, et me retirai dans la sacristie pour y faire mon action de grâces. Cette femme resta pendant ce temps à genoux à la sainte table, ce qui ne lui causa point de douleurs comme elle avait senti jusqu'alors, lorsqu'elle voulait fléchir les genoux, ce que même elle ne pouvait faire. Après avoir été environ l'espace d'une demi-heure à genoux toujours en prières, elle voulut se relever et prit pour cela ses béquilles ; mais elle n'en eut pas besoin, elle se sentit fortifiée, elle se leva debout et commença à marcher aussi bien qu'elle n'eût jamais fait, et d'un pas fort assuré.

Je ne puis exprimer ici quels étaient les sentiments de cette femme et quelle fut sa surprise. Comme hors d'elle-même, elle ne savait comment manifester sa joie et sa reconnaissance.

Après avoir remercié sa médiatrice plus par ses larmes et ses soupirs que par ses prières, elle vint au presbytère où elle se rendit de son pied, sans ses béquilles, sans appui et sans aide. Quelques moments après.

elle revint à l'église où je l'accompagnai pour joi
mes actions de grâces aux siennes. Les personnes
l'avaient vue le matin à la sainte messe, et la veille
vinrent à l'église. Chacun s'empressa de remercie
Tout-Puissant, les uns par leurs soupirs et leurs lar
les autres par leurs prières. Tous furent étonnés
qu'ils virent cette femme si infirme il n'y avait
quelques moments, marcher avec facilité ; ce qui a co
nué jusqu'à ce jour où elle n'a plus ressenti aucune d
leur dans les jambes.

Je, soussigné, certifie avoir rapporté les circonstan
de la guérison de cette femme, telles qu'elles se s
passées sous mes yeux en l'église de Sainte-Anne.

P. R. HUBERT, curé.

Elle est revenue en pèlerinage, le 7 juillet 1769
continue toujours de se bien porter.

P. R. HUBERT, curé.

VII
STE ANNE SAUVE UN VOYAGEUR
D'UNE MORT INÉVITABLE.
(vers 1780)

**La relation qui suit est due à la plume d'un prêt
qui, dans la suite, occupa un poste fort élevé
dans la hiérarchie. Il tient les détails de
ce fait merveilleux de la bouche
même de l'heureux protégé
de Ste Anne.**

EN 1847 étant tout jeune prêtre, nous avons été témoi
d'un spectacle qui nous a si profondément ému qu
nous ne l'oublirons jamais, tant que nous conserveron

la faculté de nous ressouvenir. Par une belle soirée du mois de juillet, nous fûmes appelé, en toute hâte, auprès d'un vieillard de quatre-vingts ans. Ce vieillard que nous connaissions déjà intimement, nous avait sincèrement édifié par sa profonde piété, par sa conduite exemplaire, et par la pratique de toutes les vertus. Aussi, fûmes-nous fort étonné de voir ce vénérable octogénaire se désoler comme un enfant, et sous l'empire des plus terribles frayeurs, à l'approche de la mort. En nous apercevant, il s'écria d'une voix consternée et tremblante : Vite, mon père, venez à mon secours ; depuis plusieurs heures le malin esprit s'efforce de jeter le désespoir dans mon âme ; et je crains de succomber, tant il présente à mon imagination de lugubres souvenirs. Vous, mon père, vous paraissez surpris de ce que vous entendez, parce que vous ne n'avez pas connu dans ma jeunesse. Ma jeunesse ! Quels souvenirs déchirants elle offre à ma mémoire ! et il se mit à sangloter comme quelqu'un que la plus terrible douleur oppresse et menace de briser l'existence. Cette scène nous glaça d'effroi, car nous crûmes que notre malade allait étouffer sans pouvoir nous en dire davantage.

Cependant après quelques paroles d'encouragement de notre part qui tombèrent dans son cœur comme un baume raffraichissant, il se calma, parut prendre courage, et nous demanda la permission de nous faire connaître le sujet qui causait ce qu'il appelait ses justes frayeurs. Voici ce qu'il nous raconta et ce qu'il nous permit de répéter, pour l'édification de la jeunesse, et pour inspirer une confiance sans bornes dans la puissance de la bonne sainte Anne.

“ Dans ma jeunesse, n'écoutant qu'un penchant furieux que j'éprouvais pour les aventures et les voyages, je demandai à mon père quelques piastres, qu'il m'accorda volontiers. Aussitôt que je les eues dans ma

poche, je me crus assez riche pour faire le tour monde, et après avoir embrassé ma vieille mère et bonnes sœurs, je m'éloignai en toute hâte de la mai paternelle, pour cacher les larmes brûlantes qui s'éch paient malgré moi de mes paupières, et pour ne pas tendre les soupirs déchirants que poussaient mes ch parents. Je me dirigeai d'abord vers Montréal, dont j vais entendu raconter des choses étonnantes. Là, je fis rencontre de trois jeunes gens de mon âge, qui para saient partager mes goûts. Il ne fallut que quelqu heures pour former entre nous une étroite liaison et fai les plans les plus gigantesques. Un homme d'expérien qui nous eût entendus, nous eût pris de suite pour quat jeunes fous, mais nous nous pensions si sages que nou étions décidés à rejeter tout conseil. Notre première déte mination fut de nous diriger vers l'ouest, aussi loin qu nous le pourrions. Nous partîmes donc, après nous êtr munis de fusils, de lignes, d'hameçons et de quelque provisions. Quel projet insensé ! quand j'y pense !

Avant d'aller plus loin, je dois vous dire que j'avais été élevé chrétiennement par une mère pieuse qui ne perdait aucune occasion de nous parler de la Sainte Vierge et de la bonne sainte Anne. Aussi, malgré mes étourderies, je conservais dans mon cœur une grande confiance envers ces deux grandes saintes. Mes nouveaux amis n'avaient pas eu ces précieux avantages ; aussi, dans un âge où j'ignorais le mal, eux étaient des prodiges de démoralisation. Tous les vices paraissaient s'être donné rendez-vous dans leur âme encore tendre. Jamais, de ma vie, je n'avais entendu de blasphèmes, de paroles abominables comme celles qu'ils faisaient continuellement entendre ; à cela ils joignaient la luxure portée à ses dernières limites, et ils étaient ivrognes comme des pourceaux. Pardonnez moi cette expression, car je n'en

connais pas qui puisse mieux les peindre. Vous comprenez, mon père, qu'en pareille compagnie, il me fallut peu de mois pour devenir en tout semblable à mes compagnons. La seule différence qu'il y avait peut-être entre nous, était que je faisais encore quelques prières en secret, tandis qu'eux auraient rougi de proférer une seule invocation au ciel. Leur bouche était trop souillée par les abominations qu'elle ne cessait de vomir, pour pousser un cri vers Dieu, pour implorer les saints.

Après plusieurs mois de marche dans la forêt, à travers les lacs, les rapides, courant mille dangers, nous nourrissant de chasse et de pêche, nous arrivâmes enfin sur les bords de la Rivière Rouge, où nous rencontrâmes des sauvages, des métis et des blancs de différentes nations. Là, nous nous trouvâmes à l'aise, car il n'y avait pas plus de religion que parmi les troupeaux de buffles qui parcouraient les prairies.

Pour abréger un récit qui pourrait vous devenir ennuyeux, je dois vous dire que nous demeurâmes en cet endroit, et dans les postes environnants, trois années, qui furent plutôt données au plaisir qu'à un travail sérieux. La vie était si facile alors dans ces prairies ! Mes compagnons et moi nous paraissions n'avoir d'autre mission à remplir que celle de donner le scandale ; notre démoralisation allait si loin, qu'elle étonnait même les barbares au milieu desquels nous vivions. Un jour nos débordements furent poussés si loin, que des sauvages nous avouèrent qu'ils étaient sur le point de nous massacrer. A cette nouvelle, deux de mes compagnons ne crurent mieux faire que de s'armer et d'aller porter la mort et le massacre dans une tente, pendant la nuit suivante. Ils firent six victimes, au nombre desquelles étaient deux femmes et trois enfants. Quand ils vinrent

tout ensanglantés, nous apprendre cette terrible nouvelle, nous décidâmes de prendre la fuite à l'instant ; car connaissant le caractère vindicatif de ces indiens, nous étions sûrs d'être livrés aux tortures les plus atroces, si nous venions à être découverts. Aussi, il fallait nous voir fuir, avec la rapidité du cerf poursuivi par le chasseur.

Au point du jour nous étions déjà bien loin ; mais dans quel état ! Comme nos pieds et nos jambes étaient ensanglantés, comme nos habits étaient en lambeaux, comme nous étions épuisés par la fatigue ! Mais pouvions-nous nous reposer ? C'aurait été notre mort, et nous ne pouvions espérer notre salut que dans une marche forcée, sans même consacrer quelques instants à prendre de la nourriture. Après trois jours et trois nuits ainsi écoulés, nous arrivâmes plus morts que vifs, sur le bord d'une rivière qu'il nous fallait traverser à tout prix pour échapper à nos féroces ennemis. On se mit de suite à l'œuvre pour faire un radeau, sur lequel on put gagner la rive opposée. Au bout d'une demi-heure, notre embarcation était terminée et lancée à l'eau. Nous nous crûmes sauvés, mais hélas ! le ciel aussi nous poursuivait et tenait le châtiment suspendu au-dessus de nos têtes criminelles ! Rendus au milieu de la rivière, les forces nous abandonnèrent tellement, qu'il fallut laisser aller notre frêle vaisseau à la dérive, sans nous douter que l'abime qui devait nous engloutir, était à quelque pas de nous. Hélas ! je frissonne encore de tous mes membres, quand j'y pense ! Un quart d'arpent plus loin, se trouvait une chute suivie d'autres chutes, que nous ne pouvions plus éviter, tant le courant était rapide là où nous nous trouvions. A cette vue mes compagnons, loin de tourner leurs regards vers Dieu, et de supplier sa divine miséricorde, se livrant à toute la rage et la fureur

du désespoir, firent entendre des blasphèmes que ne pouvaient leur suggérer que les démons de l'enfer.

Quant à moi, ces excès me révoltèrent, et me firent entrer en moi-même, et au moment où notre radeau allait s'engouffrer dans l'abime, je m'écriai avec une confiance sans bornes : " Bonne sainte Anne, sauvez-moi du péril, et je vous promets de faire célébrer une messe en votre honneur, et de me convertir sincèrement." Je ne pus en dire davantage, car un instant après, nous étions tous lancés dans les flots, sans connaissance, et sur le point d'entrer dans l'éternité !

Ceci se passait vers six heures du soir. Le lendemain matin, au point du jour, je revins à la connaissance, me retrouvant couché sur un tronc d'arbre dont la tête reposait sur la rive !

Ce fut alors le temps des larmes ; aussi en ai-je versé en une telle abondance, qu'elles ont, en quelque sorte, imbibé la terre où j'étais agenouillé. Comme mon cœur s'épanchait en remerciements. Le ciel, sainte Anne m'avaient sauvé, mes compagnons avaient infailliblement péri, et dans quel état, mon Dieu ! Comme le souvenir de ma pieuse mère, qui m'avait inspiré des sentiments si chrétiens, se pressait dans mon cœur. Comme je me proposais de lui en témoigner ma reconnaissance, le reste de mes jours.

Je demeurai à genoux près d'une heure, remerciant le ciel, remerciant la sainte Vierge, remerciant la bonne sainte Anne, remerciant tous les saints et saintes du paradis, et prenant la ferme résolution de consacrer le reste de ma vie à la pratique de la vertu, au service de Dieu.

Après m'être relevé et avoir mangé quelques racines et quelques fruits sauvages, appuyé sur un bâton noueux, je me remis en route.

Ce ne fut qu'au bout de trois semaines, après
privations et des misères sans nombre, que je pus
trouver des établissements canadiens. Mais, j'avais
bien mérité ce que j'endurais, que je n'ai jamais ouv
la bouche pour me plaindre. Après m'être reposé pe
dant quelques jours dans une famille qui me donna
plus cordiale hospitalité, je me mis en route pour n
paroisse natale. Mais, la joie que je me promettais e
revoyant mes vieux et chers parents, fut cruellemen
changée en larmes amères, au moment où j'allais franch
le seul de l'église, où j'avais reçu le baptême, où j'avai
fait ma première communion. En jetant un coup d'œi
dans le cimetière, j'aperçus une croix noire, sur laquell
était tracé un nom—ici les larmes coulent en abon
dance—le nom de ma mère ! A cette vue, je tombai à
genoux sur le sol, j'y demeurai longtemps sans pouvoi
me relever ; ma mère était morte de chagrin, du chagrin
que lui avait causé mon départ. Tout cela me révéla
davantage combien j'étais coupable. Mon père, main-
tenant que vous savez tout, n'ai-je pas raison de pleurer,
aujourd'hui ? "—Quelques jours après, ce vénérable vieil-
lard mourait de la mort des justes.

VIII
GUÉRISON DE MARGUERITE BARBO,
DE LA BAIE DU FEBVRE, P. Q.
(18 juin 1791)

Relation de l'abbé Gaillard, curé de Sainte-Anne de Beaupré, et témoin oculaire de la guérison.

UN événement qui paraît miraculeux par les circonstances qui l'ont accompagné, et par les suites

qu'il a eues, me paraît assez intéressant pour être rapporté.

Le 18 du présent mois (juin) 1791, un nommé *Barbo*, cultivateur à la Baie du Febvre, amena dans l'église de Ste-Anne, sa fille, ayant nom *Marguerite*, et âgée de 21 ans. Elle fut présentée aux balustres pour honorer la relique de sainte Anne, assise dans une chaise portée par deux hommes, depuis la maison voisine jusqu'à cet endroit. Depuis six mois elle languissait dans un état pitoyable ; tout son corps était comme une espèce de fantôme ambulant ; ses bras, ses jambes ne faisaient presque plus de fonctions ; sa tête même jouait sur ses épaules au gré des mouvements de son corps, sans pouvoir se tenir droite par elle-même ; sa bouche fermée étroitement depuis plusieurs semaines, ne s'ouvrait bien peu que par le moyen d'une lame de couteau que j'ai vue ; et un petit morceau de bois, inséré entre les dents, les empêchait de se resserrer, et facilitait l'entrée de la nourriture, laquelle consistait, depuis un assez long espace de temps, en quelques cuillérées de vin sucré, qu'on lui versait dans la bouche, et qu'elle avalait avec peine. Les yeux, qu'elle ouvrait quelquefois, paraissaient éclipsés et muets. Ses oreilles, depuis un certain temps, semblaient ne porter aucune impression à son âme ; sa langue ne pouvait rien articuler ; sa voix même était morte ; en un mot elle paraissait sourde et muette, paralytique et léthargique. Suivant le rapport de ceux qui l'accompagnaient, elle avait fait parfois quelques signes qui n'étaient pas trop démonstratifs ; par exemple, avant de partir de la Baie, elle avait étendu la main du côté de ce lieu, ce qu'on a cru signifier qu'elle désirait venir à Ste-Anne ; voilà sa situation.

Lorsqu'on l'a présentée à l'église, ses parents auraient bien voulu entendre la messe avec elle présente,

mais je ne pus la dire par indisposition. J'allai seu
ment leur faire vénérer à tous la relique, et je revins
presbytère. Quelque temps après, j'entendis une vo
entrecoupée de sanglots qui disait : " Monsieur, qu
miracle ! Ma fille se porte mieux." Je demandai où el
était. Chez le voisin, dit-on. J'y courus aussitôt. Granc
fut ma surprise, lorsque cette fille qui un moment au
paravant, avait été présentée devant moi aux balustre
par plusieurs personnes qui la soutenaient, qui m'avai
paru sans sentiment, et dont on m'avait affirmé déjà le
détails de sa maladie tels que je viens de vous les rap
porter, s'offrit à mes yeux étonnés, tenant une cuillère à
la main, la portant seule à sa bouche tant soit peu ou-
verte, se tenant assise sur une chaise, sans aide, roulant
des yeux luisants et assez parlants. Je lui demandai si
elle me connaissait. Elle me regarda fixement. Je lui
demandai encore si elle sentait du soulagement. Elle me
fit un signe positif. Comme elle paraissait excessivement
faible, j'ordonnai qu'on la fit reposer. On lui demanda si
elle le voulait. Elle se leva aussitôt elle-même de dessus
sa chaise et, tendant les bras à son père, elle se rendit,
appuyée sur lui, dans un petit cabinet où était son lit, à
terre, à une distance de quatre à cinq pas. Alors je fis
les informations requises. Le père et plusieurs autres qui
étaient présents, m'assurèrent qu'environ dix minutes
après que cette fille eut honoré la relique, elle se leva
tout-à-coup, fit deux pas et alla se mettre à genoux sur
le degré de la balustrade, son chapelet en mains, où elle
resta assez longtemps comme en extase.

La semaine dernière, arriva en pèlerinage une
femme de la même paroisse que la fille en question,
accompagnée d'un homme malade et de quelques autres
personnes infirmes ; elle vint me donner des nouvelles
de l'état de la fille Barbo, de la part de son père qu'elle

avait, en descendant, rencontré au Platon, avec sa malade et sa compagnie. J'appris alors que la malade en question se portait étrangement mieux, lorsqu'elle fut rencontrée au Platon ; qu'elle mangeait des fraises que son père venait de lui cueillir, et qu'elle avait répondu à cette femme dont je viens de parler, qui lui demandait ce qu'elle mangeait : " Ce sont des fraises que mon père vient de m'apporter." Elle ne voulut pas parler davantage, quoiqu'on lui fit bien des questions. Elle avait parlé quelque temps auparavant, depuis son départ de Ste-Anne, mais avec peine et beaucoup de précision. Il y avait plusieurs mois, avant de venir en vœu, qu'elle n'avait rien dit, comme je l'ai remarqué ci-dessus.

Voilà le détail le plus fidèle que je puisse donner des circonstances qui ont accompagné et suivi le fait admirable que je viens de rapporter."

Ste-Anne, 28 juin 1791.

F. B. GAILLARD, Ptre.

GUÉRISON D'UNE MÈRE DE FAMILLE

ARRIVANT D'IRLANDE

(Vers 1820)

Relation de l'abbé Alph. Leclerc, fondateur et premier rédacteur des Annales de la Bonne-Ste-Anne.

VERS l'année 1820, une famille irlandaise catholique, composée de trois membres, s'embarqua en Angleterre pour l'Amérique. A quelques lieues du golfe St-Laurent, une tempête furieuse s'élève tout à coup, abat la mâture du bâtiment qui les porte, le fait sombrer,

presque tous les passagers furent ensevelis dans l'abîm
Le chef de la famille, qui nous intéresse en ce momen
fut au nombre des malheureuses victimes. Mais la mèr
et la fille, qui portaient tous deux sur leur poitrine l'i
mage de sainte Anne, furent arrachées au danger. Cepen
dant chacune d'elles ignorait le salut de l'autre, car elle
avaient été violemment séparées durant la tempête. Aprè
avoir été longtemps ballotées par les flots, elles furent recueillies sur deux vaisseaux différents qui se rendaient à Québec, où ils arrivèrent à deux jours d'intervalle. Arrivée la première dans cette ville, la mère se trouvant complètement isolée, se livra au plus noir chagrin, en réfléchissant à la double perte qu'elle venait de faire, car elle ne doutait nullement que sa fille n'eût aussi trouvé la mort dans le naufrage. Les jours en s'écoulant, loin d'amoindrir son intense douleur, ne faisaient que rendre sa solitude plus affreuse, plus insupportable. Elle sentait son cœur se briser ; son âme était accablée d'un poids qu'elle ne pouvait plus soulever. La terre n'était plus pour elle qu'un lieu d'angoisse. Il lui semblait être seule, même au sein d'une population compacte. Elle paraissait croire que le genre humain tout entier avait péri avec son mari et sa fille. Dans son désespoir, elle cherchait les lieux obscurs et ténébreux : elle aurait voulu se cacher dans un tombeau. Peu à peu sa raison s'égara, son intelligence se trouva ensevelie dans d'épaisses ténèbres. Alors la mort lui paraissait comme le seul bien désirable, et elle cherchait à se la donner. Cette pauvre femme n'était plus qu'une insen ée. Sa folie portée à l'excès lui fit même perdre de vue le sujet de son excessive douleur.

“ Qu'on se represente une femme les cheveux en désordre, les habits déchirés, les yeux hagards, la bouche écumante, la voix rauque et saccadée, les plus affreux

désespoir peint sur le front, et on aura une faible idée de celle qui nous occupe. Dans ce pitoyable état, qui pourra jeter une étincelle lumineuse dans cette âme égarée, dans cet esprit obscurci ? La vue de sa fille unique ne suffira-t-elle pas pour lui faire recouvrer la raison ? Non, aucune puissance humaine ne peut rendre la vie à cette intelligence anéantie, et, comme nous allons nous en convaincre, la résurrection ne pouvait venir que du Ciel.

" Son infortunée fille arriva à Québec sans l'espoir de revoir sa mère qu'elle croyait au fond de l'abîme. Comme elle pleure alors, combien ses larmes sont amères ! N'avoir que quinze ans, et se trouver seule sur une terre étrangère !.... Pauvre jeune fille, ne craignez rien, aurait-on pu lui dire, la Providence veille sur vous.

" Tandis qu'elle donnait un libre cours à sa douleur, la jeune fille apprend qu'une étrangère, qu'une naufragée est dans la même ville qu'elle, et qu'un terrible malheur l'a réduite à l'état le plus déplorable, à la folie. Aussitôt son cœur filial devine le secret : c'est sa mère... elle en a l'assurance. En toute hâte elle se rend au lieu qu'on lui indique, et demande à être présentée à cette étrangère. Mais quel spectacle, grand Dieu ! Une mère et une fille qui se retrouvent après un aussi grand danger, ne doivent-elles pas se précipiter dans les bras l'une de l'autre ?

" Mais ici rien de semblable. La fille, il est vrai, court à sa mère, veut se jeter à ses pieds et les baigner de ses larmes. Mais celle-ci la regarde avec stupeur, puis avec effroi... elle recule ; elle voudrait fuir... Quoi ? s'écrie-t-elle, un ange !... De grâce, esprit céleste, fuyez loin de ce lieu infernal. N'entendez-vous pas des hurlements, des imprécation, des blasphèmes épouvantables ?

Comment avez-vous pénétré daus cet enfer où je
plongée depuis des siècles ?

La malheureuse fille est forcée de se retirer
avoir embrassé sa mère. Et cette pénible entrevue
fait qu'accroître a douleur ; car c'est plus que d'a
perdu sa mère que de la retrouver insensée. Cepend
cela ne l'abattit pas et ne lui fit pas perdre espoir.
mit plus que jamais sa confiance en Dieu, et elle espé
qu'il ne la laisserait pas sans appui à un âge si tend
Dans le même temps, un miracle éclatant s'était opéré
l'intercession de sainte Anne. Elle ne tarda pas à l'
prendre, et dès ce moment sa confiance ne connut pl
de bornes. Vite, elle veut sauver sa mère, et elle s
qu'elle se sera pas trompée dans son attente. Elle suppl
un homme aussi charitable que riche de la faire co
duire à l'église de Sainte-Anne de Beaupré ; elle s'y ren
elle-même. Elle obtient du pasteur de cette paroisse qu'
offre le saint sacrifice de la messe pour sa chère mèr
Déjà la pauvre insensé est auprès de l'autel, où ell
s'agite comme une furie. Une grande foule attirée par l
piété, ou entraînée par la curiosité, se presse autour d
l'infortunée et de sa fille. Cette enfant éplorée est age
nouillée dans un profond recueillement. Le prêtre pros-
terné au pied du saint tabernacle, est tout ému du spec-
tacle qu'il a sous les yeux. Il invite l'assistance à prier
avec lui, pendant qu'il va immoler la victime sans tache.
Pendant cette messe dite et entendue avec tant de fer-
veur, on remarque que la frayeur qui était empreinte
sur la figure de cette mère infortunée, fait place à un
grand calme, la sérénité couvre de plus en plus son
front : ses membres cessent de s'agiter, ses yeux se fer-
ment et donnent un libre cours à un ruisseau de larmes.
Mais si elle pleure en silence, elle est encore dans un
vague indéfinissable. De temps à autre elle ouvre les

yeux, mais sans les fixer sur personne. Ses lèvres s'ouvrent à la prière, sa bouche soupire ces mots : " Sauvez-moi, sauvez-moi ! " Les mystères sacrés terminés, le prêtre quitte l'autel et s'avance vers la mère et sa fille ; il dit à cette dernière : " Ayez confiance, votre mère vous sera rendue." Et il approche de ses lèvres une relique de sainte Anne. Oh ! comme le baiser que cette fille y appose est pieux ! Comme la larme qui tombe sur ce précieux objet est suppliante ! De là le prêtre passe à la mère et lui fait vénérer la même relique. Celle-ci la saisit avec un empressement fébrile, la presse sur sa bouche et sur son cœur, et semble ne vouloir plus s'en séparer. Lorsque le prêtre demande de la lui rendre, elle lui dit avec un air de bonheur indicible : Oh que je vous remercie ! Comme je suis heureuse ! Mais ma fille vit-elle encore ? N'est-ce pas elle qui m'a apparu sous la forme d'un ange ? Oh qu'elle était belle alors !

" Votre fille vit encore, elle vit pour vous aimer, pour vous chérir et pour vous consoler. Vous la verrez dans quelques instants, mais ailleurs que dans ce saint lieu. Allez prendre quelque nourriture, et vous trouverez votre enfant."

La jeune fille, au signe que lui avait fait le bon curé, était déjà sortie pour se rendre au presbytère et y recevoir sa mère. Qui pourrait décrire fidèlement cette scène ? Comme ces deux femmes se pressent dans les bras l'une de l'autre ! Comme leur cœur bat avec violence !

Quelle ne fut pas la reconnaissance de cette mère, quand elle apprit qu'elle devait sa guérison à la piété de sa fille, mais surtout à l'intercession de la bonne sainte Anne ! "

X.

GUÉRISON DE GENEVIÈVE MAILLOUX

DE L'ILE-AUX-COUDRES, P. Q.

8 juin 1841

Relation confirmée par l'attestation de l'abbé Noel, curé de la paroisse, et par la déposition de deux témoins oculaires.

MADAME *Geneviève Mailloux*,(1)de l'Ile-aux-Coudr
était, depuis plusieurs années, sujette à de f
quentes attaques d'épilepsie, qui lui causaient de vi
lentes et cruelles convulsions. Il en résultait, chaque fo
une paralysie des bras et des jambes, qui se dissipait pe
à peu. Mais cette infirmité s'aggravait d'année en anné
et, à la fin, la paralysie resta permanente. Elle dura
depuis cinq mois, lorsque la malade se fit transporter
Ste-Anne de Beaupré, espérant y obtenir sa guérison
ce qui arriva en effet. La foi de la pieuse chrétienne fu
récompensée. Elle s'en retourna parfaitement guérie, e
jamais, depuis ce pèlerinage, elle ne se ressentit de sa
pénible maladie. Ainsi l'ont attesté le curé, le médecin et
plusieurs habitants de la paroisse de l'Ile-aux-Coudres.

ATTESTATION DE L'ABBÉ L. NOEL, CURÉ DE L'ILE-AUX-COUDRES

" Par devant nous, curé soussigné, sont comparus les sieurs Olivier Boudrault, Louis Demeulles, Augustin Dufour, cultivateurs, et P. Did. Mailloux, de la paroisse de St-Louis de l'Ile-aux-Coudres, lesquels ont certifié que Dame Geneviève Mailloux, épouse de Sieur Boudrault, a été sujette à

(1) Cette Geneviève Mailloux était la sœur du Grand Vicaire Mailloux, bien connu par le grand nombre de retraites paroissiales qu'il a prêchées, et par sa fameuse croisade contre l'ivrognerie.

un évanouissement fréquent plusieurs fois réitéré chaque jour, et cela pendant sept ans, à la réserve de quelques jours ; qu'en outre elle était atteinte de temps en temps de l'épilepsie, qui lui causait de violentes convulsions, et qui ensuite la laissait percluse de ses jambes et de ses bras, et comme clouée sur son lit, lorsque les convulsions venaient à cesser ; que les extrémités des jambes et des pieds étaient tellement bandées par les nerfs, qu'ils ne faisaient plus qu'un quart de cercle ; que cette maladie a toujours augmenté surtout pendant les dernières années ; qu'elle n'a eu aucune interruption pendant les cinq derniers mois, et qu'elle n'a cessé que le trois de juin de la présente année, dans l'église de Ste-Anne, côte de Beaupré, où on avait transporté la dite malade pour l'accomplissement d'un vœu qu'elle avait fait pour obtenir sa guérison ; et que depuis cette époque, elle n'a éprouvé aucune attaque de la dite maladie.

Fait à l'Ile-aux-Coudres, le 15 août 1841.

L. NOEL, Ptre, Curé,
P. DID. MAILLOUX.

DÉPOSITION DE DEUX TÉMOINS OCULAIRES

Vient ensuite la déposition des sieurs Elie Dufour et Hippolyte Desgagner, qui ont transporté à Ste-Anne la malade Geneviève Mailloux ; lesquels ont certifié que, lors de l'embarquement de Dame Geneviève Mailloux à bord du vaisseau qui devait la conduire à Ste-Anne, elle ne pouvait faire aucun usage de ses jambes dont elle était restée percluse par la maladie ; que durant tout le voyage, ils l'ont vue souvent s'évanouir ; que lors du débarquement à Ste-Anne, elle était telle et même pire que lorsqu'on l'embarqua à l'Ile-aux Coudres, c'est à-dire ne pouvant nullement marcher, ni même se servir de béquilles ; qu'enfin la dite Geneviève Mailloux, après l'accomplissement du vœu qui avait été l'objet de son voyage, revint à l'Ile-aux-Coudres, jouissant de l'usage de tous ses membres, marchant elle-même sans l'aide de personne ; et que depuis ce temps, ils l'ont vue agir comme jouissant d'une bonne santé, aller aux offices de l'église, et s'occuper de son travail comme avant sa maladie.

Fait à l'Ile-aux-Coudres, le 15 août 1841.

L. NOEL, Ptre, Curé.

XI

GUÉRISON DE DELLE ANGÈLE BILODEAU,

DE ST-ROCH DE QUÉBEC.

1849.

Le fait que nous allons raconter arriva en 18 Nous en donnons la narration telle qu'elle a été faite au Rév. Mr N.A. Leclerc, rédacteur des " Annales " de la Bonne-Sainte-Anne, lequel en a recueilli les détails de la bouche même de la jeune miraculée, en présence de ses deux sœurs qui l'ont confirmée de point en point.

MOI, *Angèle Bilodeau*, de St-Roch de Québec, j'av quatorze ans, lorsque un jour je ressentis u grande douleur dans l'épine dorsale ; cette douleur q je crus d'abord passagère, et à laquelle je n'attach qu'une faible importance, ne fit que s'accroître de jo en jour, et bientôt je devins absolument incapable marcher. En peu de temps tout le système nerveux f atteint, et j'éprouvais un malaise et des douleurs insu portables. Ma famille paraissait très inquiète sur mo compte, car malgré tous les soins qu'elle me donnait me faisait donner, le mal allait toujours en augmentan au point que tous mes membres devinrent complètemen paralysés.

" Une année se passa dans ce triste état, et j'étai devenue d'une maigreur qui me donnait l'apparenc d'un squelette vivant. Mes bons et affectueux parents voyant que tous les soins humains étaient impuissants me procurer le moindre soulagement, se décidèrent demander ma guérison au Ciel. Comme ils avaient en

tendu parler de la puissance de la bonne sainte Anne, et des faveurs extraordinaires qu'elle obtenait en faveur de ceux qui s'adressait à elle avec confiance, ils décidèrent de me transporter au pied de ses autels, à Ste-Anne de Beaupré. Cet acte de foi de leur part fut amplement récompensé comme vous allez le voir.

" Le saint prêtre qui dirigeait alors cette paroisse, fit beaucoup pour moi par ses ferventes prière. Je lui dois une éternelle reconnaissance. Je fus introduite dans l'église peu de temps avant la sainte messe qui devait se dire à mon intention. Quand le moment de la sainte communion fut arrivé, mon cher père me porta dans ses bras à la table sainte, et demeura près de moi, ainsi qu'une de mes sœurs pour me soutenir. Mais je n'eus pas à réclamer longtemps leurs services. O prodige étonnant et dont je ne perdrai jamais le souvenir ! A peine le Dieu de clémence avait-il reposé sur ma langue, que j'éprouvai la cessation de toutes mes douleurs, ou pour mieux dire, une guérison pleine et entière Aussitôt je priai mon père et ma sœur de me retirer leur appui et de me laisser seule. A leur grand étonnement, au même moment, je me levai et d'un pas ferme je me rendis dans mon banc, où je m'agenouillai pour faire mon action de grâces.

" Après la messe, je me rendis en compagnie de plusieurs autres personnes à la balustrade, pour vénérer les reliques de la bonne sainte Anne. Cet acte de piété me communiqua un accroissement de force. Je n'essaierai pas de vous décrire la joie de la famille à mon arrivée, cela serait impossible. Qu'il me suffise de dire que d'abondantes larmes d'allégresse furent versées, et que notre confiance en sainte Anne,depuis cette époque surtout, ne connait plus de bornes."

XII
GUÉRISON DE DELLE MARIE BILODEAU, DE ST-ROCH DE QUÉBEC.

1865

Relation de l'abbé Alph. Leclerc, fondateur et premier rédacteur des Annales de la Bonne-Sainte-Anne

SEIZE ans plus tard, la bonne sainte Anne venait encore visiter la pieuse famille Bilodeau, en lui accordant une nouvelle faveur, non moins grande que la première ; et voici en quelle circonstance. Une sœur de Delle Angèle Bilodeau, nommé *Marie*, et plus âgée qu'elle de trois ans, fut atteinte d'une maladie qui avait une certaine analogie avec la sienne. Chez elle aussi de vives douleurs se firent sentir. Bientôt elle devint incapable de marcher, car les jambes et la moitié du corps se trouvaient paralysés. Sept mois s'écoulèrent dans ce triste état. Ensuite, un mieux sensible se fit sentir et dura quatre à cinq mois ; mais alors les douleurs recommencèrent plus aiguës que jamais. La paralysie gagna tout le corps, et cette infortunée était clouée sur son lit, sans pouvoir faire le moindre mouvement. Son état était regardé comme désespéré par les hommes de l'art et tous ceux qui la visitaient. Elle ne prenait presqu'aucune nourriture, et encore la lui donnait-on comme à un enfant. Elle ne pouvait même faire le moindre mouvement de tête. Dans cette affligeante circonstance, les parents tournèrent encore les yeux vers le Ciel, et malgré l'excessive faiblesse de la pauvre malade, on décida de faire un pèlerinage à la Bonne-Sainte-Anne. Arrivés à ce sanctuaire privilégié, on transporte l'infortunée dans

l'église, dans un grand fauteuil ; on se tenait de chaque côté d'elle, pour la soutenir. La messe était célébrée par le Rév. Mr Gariépy, alors curé de cette paroisse, et aujourd'hui dans la maison de son éternité. Le moment de la sainte communion, qu'elle désirait ardemment, étant arrivé, on l'approcha de la table sainte dans son fauteuil. A peine le tendre et doux Jésus eut-il touché ses lèvres, qu'elle éprouva une profonde commotion dans tout son être. La maladie qui la crucifiait disparut comme par enchantement, et elle se trouva si complètement guérie, qu'elle se leva aussitôt, se rendit sur un banc, pour s'y agenouiller auprès d'une de ses sœurs qui y était déjà. De douces et abondantes larmes coulèrent de leurs yeux, pendant le reste du sacrifice. Aussi, avec quelle foi cette miraculée alla-t-elle vénérer, après la messe, les reliques précieuses de sa bienfaitrice ! Elle aussi est demeurée, depuis cette mémorable époque, une enfant dévouée et reconnaissante de Ste Anne.

XIII
SAINTE ANNE SAUVE DU NAUFRAGE SEPT JEUNES GENS

DE ST-JEAN, ILE D'ORLÉANS,

(Décembre 1872)

Récit de l'un des sept protégés de la Sainte

Monsieur le Rédacteur,

IL y a deux ans, sept jeunes gens, tous apprentis pilotes, de la paroisse de Saint-Jean, Ile d'Orléans,

partaient pour l'Angleterre, obéissant ainsi aux ru exigences de leur apprentissage.

De bien pénibles épreuves les attendaient. D mois s'étaient écoulés, sans que leurs familles n'euss reçu aucune nouvelle d'eux. L'inquiétude commença être vive. Elle se peignait sur le front des mères, pères, des frères, des sœurs et des amis. Ces demeu naguères si gaies, devinrent tristes et sombres. Di ayant des intentions toutes particulières, sans dou permit que ces sept jeunes gens, une fois rendus à Liv pool, s'embarquassent tous sur le vapeur GERMAN pour un voyage lointain et périlleux. La Providen avait aussi décrété que ce vapeur périrait et qu'un m racle éclatant s'opérerait pour l'édification des fidèles.

Un soir, on apporta la nouvelle, dans une de c familles, que les sept apprentis avaient péri dans naufrage du vapeur GERMANY. Jugez du désespoir d ces braves parents. Eux et leurs proches prirent le deui et firent chanter des grand'messes pour le repos de l'âm des malheureuses victimes du désastre.

Un soir de janvier, une lettre revêtue de plusieur timbres, fut reçue chez Mr Cyprien Langlois. Un cou d'œil jeté sur l'enveloppe fit aussitôt reconnaître l'écri ture du fils absent. Avec une main tremblante d'émo tion, on ouvrit la lettre qui contenait le récit suivant :

LAROCHELLE, 27 décembre, 1872.

Bien chers parents,

Sans aucun doute, vous me croyez mort depuis longtemps ; mais rassurez-vous, je suis encore vivant, et j'espère avoir le bonheur de vous revoir bientôt. Les journaux ont dû vous apprendre la perte du steamer *Germany*, dont nous sommes les naufragés. Partis de Liverpool le 18 décembre, nous avons fait voile pour la Nouvelle-Orléans, et nous devions nous arrêter à Bordeaux. Le 21 au soir, à 6

heures, nous apercevions la lumière de la rivière Bordeaux. Un vent furieux s'éleva tout-à-coup, et un quart d'heure après, nous étions échoués sur un banc de sable, à plus de deux milles de la rivière. On m'avait mis à la roue du gouvernail, que nous avions eu soin d'attacher solidement, après avoir pris des bouées de sauvetage pour nous-mêmes. Aussitôt après le signal : " Tout le monde sur le pont," ordre fut donné de mettre les chaloupes à l'eau. A peine dix minutes s'étaient écoulées, qu'une énorme vague les brisa en morceaux, submergeant tous ceux qui les montaient. Une autre chaloupe, portant vingt personnes folles de terreur, chavira et se brisa le long des flancs du steamer. Figurez-vous le spectacle de tous ces malheureux à la mer, dont les cris et les lamentations se mêlant aux craquements du navire, aux sifflements du vent et au bruit terrible de la mer, produisaient une clameur indescriptible. De tous côtés, on entendait crier : " Sauvez-moi, je me noie ! " ou encore : " Au secours, mon enfant se noie ! " A peine deux ou trois malheureux purent-ils être sauvés, et encore n'était-ce que pour souffrir plus longtemps ; car une vague les emporta à la mer, dès qu'ils furent sur le pont. Le froid et la frayeur brisaient nos membres, et, malgré notre courage et l'habitude que nous avions de ces misères, le plus violent désespoir nous gagnait insensiblement. Nous étions convaincus que, d'un moment à l'autre, ce serait notre tour. Impossible d'essayer de nouveau les chaloupes, car la mer balayait tout de l'avant à l'arrière du pont, et une demie-heure plus tard, le navire était presque tout délabré. Pour comble d'infortune, le pilote nous annonça qu'il n'y avait pas de secours à espérer du côté de la terre. La mer était trop violente en cet endroit, et il devenait impossible à une embarcation d'atteindre le navire. Elle avait vingt chances d'être engloutie pendant le trajet.

A ce moment suprême, je fis un dernier effort pour monter dans le mât de misaine où, à ma grande surprise, je remarquai Nazaire Delisle, que je croyais noyé depuis un quart d'heure. Nous vîmes alors le grand mât tomber avec fracas sur le pont, et écraser dans sa chute une vingtaine de personnes qui s'y étaient réfugiées. Une heure après, le mât de misaine, où nous nous tenions cramponnés, fût emporté en grande partie à la mer. Le reste tomba sur le pont et dans ma chûte, à une hauteur de trente pieds, je me trouvai presque écrasé par un nombre considérable de malheu-

reux, qui tombèrent pardessus moi. Je ne pouvais re
j'avais la poitrine appuyée sur une barre de fer, et
que le poids que je supportais allait me briser les os.
par bonheur pour moi, une lame roulante rasa le po
porta tous ceux qui étaient tombés sur moi, et me
seul. Je tenais une chaîne dans mes mains, et l'imp
de la vague fut si violente, qu'elle me charroya to
longueur du pont, la chaîne glissant dans mes mai
gourdies. Nous n'étions plus que six sur le pont,
ponnés chacun à un objet solide, de manière à ne pa
emportés par les flots énormes. Nous entendions de
côtés les plaintes horribles poussées par ceux qui se noy
sans que nous pûmes leur porter secours.

Ici, j'ai à vous parler d'un miracle dont le souveni
encore palpiter mon cœur, tant est grande la recon
sance que je me sens pour la bonne sainte Anne. Oui,
bien sainte Anne qui nous a sauvés ; car, sans elle, i
certain que vous n'auriez jamais revu votre fils. D'al
nous étions sept apprentis pilotes à bord du *Germany*,
six sont de Saint-Jean : vous les connaissez tous ; voici l
noms : F. Xavier Demeule, Eugène Lachance, Nazaire
lisle, Napoléon Baillargeon, Adjutor Baillargeon et
votre fils, Philéas Langlois : Le septième se nomme N.
voie. Ce fut d'abord un petit bâteau de pêche qui recue
les naufragés survivants, au nombre d'environ soixa
personnes dont plusieurs officiers, quelques passagers
nous. Un vapeur français, le *Mendoza*, nous prit ensuit
son bord. Rien ne saurait exprimer notre surprise en no
retrouvant tous les sept ; car pendant la tempête, la n
était si obscure qu'on ne distinguait rien. Chacun pensait
son ami et le croyait perdu. En nous interrogeant les u
les autres, il se trouva que tous, chacun séparément, no
avions fait un vœu à la bonne sainte Anne. D'où vient cet
coïncidence, au moment où la vue de la mort avait fa
perdre le sang froid à chacun de nous ? C'est ce que je n
pourrais vous dire ! Nous avons résolu que, outre le vœ
particulier que nous avions fait au moment du danger, nou
en ferions un autre, en commun, qui consisterait à aller e
pèlerinage au sanctuaire de la Bonne-Sainte-Anne, et cela
sans prendre aucune nourriture. Soyez persuadés que nous
ne manquerons pas d'accomplir ce vœu, dès que nous serons
de retour dans notre patrie. Chacun de nous a été vivemen
impressionné par ce miracle. Nous vous prions de vouloi

bien le publier partout, à la gloire de sainte Anne. Laissez-moi maintenant revenir à notre situation. Arrivés à Larochelle, on nous débarqua dans ce port. Nous étions si faibles, qu'il a fallu nous appuyer sur le bras bienveillant et hospitalier des étrangers. Pendant la fureur de cette nuit, dont je n'oublirai jamais le souvenir, nous avions perdu une partie de nos habits, et ce qui restait pour nous couvrir, était littéralement en lambeaux. Ainsi débarqués, nu-pieds, nu-tête, et presque sans connaissance, nous avons été recueillis par les citoyens de Larochelle, avec une bonté, une générosité et une hospitalité qui nous toucha jusqu'aux larmes. Qu'ils veuillent bien accepter l'expression de notre plus sincère reconnaissance.

Daignez, s'il vous plaît, faire chanter une grand'messe d'actions de grâces, en l honneur de la bonne sainte Anne, en attendant que je puisse m'acquitter du vœu que je lui ai fait. Il me tarde, je vous assure, de lui prouver ma reconnaissance pour le miracle qu'elle vient d opérer en ma faveur.

Votre infortuné [illegible],

PHILÉAS LANGLOIS.

Pendant la lecture de cette longue lettre, chacun versait des larmes de reconnaissance envers l'ineffable bonté de sainte Anne. Puisse ce témoignage servir à la faire aimer et honorer, non seulement des navigateurs sans cesse exposés au danger, mais aussi de tous ceux qui souffrent et qui seraient tentés de se désespérer ! Tel est le but que je me propose, Mr le Rédacteur, en vous priant de publier ce touchant récit. Lecteurs malheureux, invoquez souvent sainte Anne. Elle fera pour vous ce qu'elle a fait pour ces infortunés naufragés. Elle vous protégera et vous sauvera.

UN AMI DE LA FAMILLE,

T. G.

XIV
GUÉRISON DE MÉLANIE MICHAUD
DE ST-PACÔME, P. Q.
(Juillet 1878)

Relation du Rév. Mr F. Bégin, alors curé d paroisse de St-Pacôme.

MR le Rédacteur—Je vous transmets le récit d guérison miraculeuse obtenue par l'interces de la bonne sainte Anne, en faveur d'une de mes pa siennes, *Mélanie Michaud.* Cette pauvre fille était de huit ans, assujettie à un enchainement de souffrance d'infirmités qui ne lui permettaient aucun genre d'oc pation et paralysaient presque tous les mouvements son corps. Névralgie, palpitations de cœur, rhumatis hémorrhoïdes continuelles, telles étaient les diver maladies qui faisaient de son existences un vérita tissu de douleurs intolérables, et qui résistaient à to les efforts des médecins.

Dans cette cruelle alternative, elle se sent inspir de faire un pèlerinage à la Bonne-Sainte-Anne, et d'all visiter le sanctuaire de Beaupré. N'écoutant que sa f qui la presse, n'ayant jamais voyagé, ne connaissant nu lement les lieux par où elle doit passer pour arriver à c sanctuaire vénéré, elle entreprend seule un voyage d plus de cent milles.

Arrivée à Québec, où elle n'a jamais mis les pieds e où elle ne connait personne pour la renseigner, la voil dans un grand embarras. De quel côté dirigera-t-elle ses pas ? Elle se recommande intérieurement à la bonne sainte Anne, qui lui donne aussitôt une marque de pro-tection. La première personne à qui elle demande la voie la plus directe pour aller à Beaupré, est précisé-

ment le capitaine du bâteau qui conduit les pèlerins au sanctuaire béni. Elle est aussitôt conduite et installée à bord du vapeur.

Arrivée à Ste-Anne, elle prend domicile chez les Sœurs de Charité dont l'une d'elle est sa cousine. Grande joie, cordiale réception. Toutes ses inquiétudes sont dissipées ; la voilà enfin dans le sanctuaire aux miracles. Elle commence une neuvaine. Mais sainte Anne, avant de lui accorder le bienfait de la guérison, voulut éprouver sa foi et son courage. Plus la pauvre enfant priait, plus ses souffrances augmentaient. Elle ressentait, dans toutes les parties de son corps, des douleurs atroces comme elle n'en avait jamais encore éprouvées. Sa confiance, bien loin de s'affaiblir, s'accroit pour ainsi dire de toute l'intensité de ses souffrances.

Le dernier jour de sa neuvaine était arrivé. Agenouillée devant l'autel de sainte Anne, elle implorait sa puissance avec plus de ferveur que jamais. Tout-à-coup, elle éprouve dans tout son corps une commotion étrange, suivie d'une sensation de bien-être indicible. Toutes ses douleurs venaient de disparaître. Elle était guérie ! Vous pouvez juger de son bonheur et de la joie de sa famille en la voyant revenir en parfaite santé.

Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis près de trois mois, la santé de Mademoiselle Michaud est aussi bonne qu'elle n'a jamais été, et elle peut se livrer à ses occupations sans aucune fatigue ni malaise.

Dans la ferveur de sa reconnaissance, la protégée de Ste Anne me prie de relater cette guérison, qu'elle regarde comme tout-à-fait miraculeuse, afin d'en publier le récit dans vos Annales et d'en rapporter toute la gloire à la glorieuse thaumaturge de Beaupré.

Frs Bégin, Ptre.

XV
GUÉRISON DE DEMOISELLE PLAMONDO

DE ST-SAUVEUR DE QUÉBEC.

(Octobre 1878)

Relation du Rév. Mr Nap. Laliberté, alors au nier de l'Archevêché de Québec et témoi oculaire de la guérison dont il fait le récit.

CHER Monsieur Leclerc—Ayant été témoin ocu d'une guérison miraculeuse opérée par l'inte sion de la bonne sainte Anne, dans son sanctuaire b ce m'est une tâche bien agréable que de vous tr mettre quelques détails à ce sujet. Ils sont de la p stricte exactitude.

Une jeune demoiselle Plamondon, âgée d'environ ans, fille de P ierre Plamondon, marchand de St-Sauv de Québec, souffrait depuis plusieurs mois d'un n extraordinaire au pied gauche. Les remèdes étaient i puissants, et le mal faisait des progrès tous les jou Pas moins de dix fragments d'os, dont quelques-u d'une dimension comparativement considérable, étaie sortis des nombreuses plaies du pied malade. Le R. Durocher, qui a visité plusieurs fois la pauvre enfan m'a dit que ces plaies avaient si mauvaise apparenc que le médecin, après consultation, était décidé de fair l'amputation du pied. C'est alors que les parents de l malade firent vœu de la conduire à la Bonne-Ste-Anne pour la clôture d'une neuvaine qu'ils commencèrent immédiatement.

Je me trouvais à Ste-Anne, lorsque Mr Plamondon y arriva avec sa fille, le dimanche matin, 19 octobre cou-

rant. J'étais à distribuer la sainte Communion, au premier coup de la grand'messe, quand je vis un homme soutenant avec précaution une jeune fille qui s'appuyait elle même sur une béquille, s'approcher de la sainte table. C'était Mr Plamondon et sa chère enfant malade. Tous deux reçurent notre divin Sauveur avec une grande foi et une grande confiance dans la puissante intercession de la bonne sainte Anne. Chose admirable ! après avoir communié, mademoiselle Plamondon ne pense pas même à reprendre sa béquille ; elle se sentait guérie, et elle retourna à son banc, seule, sans appui aucun.

Je ne connus les détails de cette guérison étonnante qu'après la grand'messe, lorsque le père, encore sous le coup d'une émotion et d'une joie indicibles, vint me remettre une offrande pour faire dire plusieurs messes d'actions de grâces. Je me hâtai d'aller faire vénérer la précieuse relique de sainte Anne à l'heureuse miraculée. Je vous avoue que je ne pus retenir des larmes d'admiration et de reconnaissance, lorsque je vis la chère enfant sortir de son banc avec empressement et venir d'un pas ferme s'agenouiller à la balustrade. Ce fut un véritable bonheur pour moi d'approcher de ses lèvres la relique de Celle qui évidemment avait une affection toute spéciale pour l'enfant qu'elle avait guérie ; et ce fut aussi de mon mieux que je remerciai la Sainte et pour sa protégée et pour moi qui me considérais comme très-honoré d'avoir été l'heureux témoin, quoiqu'indigne, d'une guérison si merveilleuse.

Les plaies de l'enfant n'avaient pas dispuru, mais il n'y avait plus de douleur, et elle n'en a pas ressenti depuis. A l'heure qu'il est, mademoiselle Plamondon se sert de son pied comme s'il n'avait jamais été malade. Honneur, reconnaissance et confiance toujours à la bonne

Mère de la sainte Vierge, à la puissante Protectr
peuple canadien !

Croyez-moi bien, cher monsieur Leclerc,

Votre humble frère en J.-C.

NAP. LALIBERTÉ, Ptre

Aumônier de l'Archev

XVI

GUÉRISON DE FLORE BRULOTTE

DE ST-JOSEPH DE LÉVIS, P. Q.

(Juillet 1874)

Relation de l'abbé Alph. Leclerc, fondateur e premier rédacteur des Annales de la Bonne-Ste-Anne.

LE 28 juillet dernier, une jeune fille du nom d *Flore Brulotte*, de St-Joseph de Lévis, âgée de 2 ans, se rendait en pèlerinage à Ste-Anne de Beaupré dans le but d'obtenir la guérison d'une maladie que le médecins déclaraient incurable. Cette jeune personne depuis près de deux ans, croyons-nous, était atteinte d pulmonie, et le mal avait fait de tels progrès, qu'i paraissait à sa dernière période. Quand notre malade arriva au lieu du pèlerinage, elle était doublement incommodée, car à sa maladie ordinaire s'ajoutait une extinction de voix telle qu'elle pouvait à peine demander les choses essentielles.

Pendant la nuit qui suivit son arrivée, malgré sa fatigue excessive, elle ne put clore l'œil, tant sa toux était déchirante et continuelle ; en l'entendant ainsi tousser,

les Sœurs de Charité, chez qui elle logeait, désespéraient tellement de son état, qu'elles la croyaient absolument incapable de se rendre à l'église le lendemain matin. Cependant, la courageuse jeune fille put sortir de son lit et aller entendre la sainte messe. Elle put aussi s'approcher de la table sainte, et recevoir le Dieu de tout secours. C'est à cet instant que la miséricorde divine commença à s'exercer d'une manière visible en sa faveur.

Au moment où le Saint des Saints descendit dans son cœur, elle éprouva une sensation tout-à-fait extraordinaire. Il lui semblait que sa poitrine se dilatait, et aussitôt elle put respirer l'air à pleins poumons, et elle comprit que la voix lui était rendue. Dire les transports de joie qu'elle éprouva alors, la reconnaissance dont son âme fut remplie, serait impossible. Aussi le temps ordinaire de l'action de grâce lui parut une seconde. Quand elle put sortir de l'église, elle se dirigea vers la sacristie, puis s'adressant à Mr le Curé du lieu, qui s'y trouvait, elle lui dit : " Me reconnaissez-vous, Mr le Curé ? Hier, vous le savez, vous ne pouviez m'entendre ; voyez maintenant avec quelle aisance je parle ; Voici ce qui s'est passé : Aussitôt que j'ai eu communié, il m'a semblé avoir dans la poitrine une boule qui se dilatait, et dans le même moment, j'ai éprouvé un mieux si sensible, qu'il me semblait que je pouvais parler facilement ; et vous voyez que je n'ai pas été trompée. "

Le lendemain, jour du grand pèlerinage, nous avons vu nous-même cette jeune personne, et nous l'avons interrogée. La voix était ferme ; cependant rien n'indiquait encore que sa pulmonie était disparue. Elle toussait encore de manière à laisser quelque inquiétude ; mais ce n'était qu'une nouvelle épreuve à laquelle la Providence voulait soumettre sa foi et sa confiance ; car depuis qu'elle est retournée dans sa famille, toute trace

du mal cruel qui la minait est entièrement dispa deux prêtres qui l'ont visitée, nous ont affirmé d que sa guérison est radicale. Honneur à la bonne Anne, pour la miséricorde qu'elle fait éclater env infirmes et les malades qui s'adressent à elle ave fiance !

XVII
GUÉRISON D'UNE PETITE FILLE
DE NOTRE-DAME DE LÉVIS, P. Q.
(30 juillet, 1874)

Cette guérison est racontée par un témoin oculaire

LE 30 juillet 1874, parmi la foule des pèlerins, trouvait une femme de Notre-Dame de Lévis ; e portait dans ses bras une petite fille de cinq ans. Apr la grand'messe un prêtre présenta la sainte relique à vénération des fidèles. Cette femme, toujours avec so enfant dans les bras, vint s'agenouiller au balustre pou jouir de la faveur accordée à des milliers d'autres. Quan elle eut approché ses lèvres, avec un profond respec du précieux reliquaire, elle sollicita la même faveu pour sa chère enfant qui, trois ans auparavant, avai perdu la vue et presque l'usage de ses jambes, à la suite de fièvres malignes. Le prêtre eut la complaisance d'appliquer la sainte relique sur les paupières de cette pauvre petite infirme. Puis cette mère affligée se retira à l'écart, pour éviter l'encombrement de la foule. Elle tenait toujours son précieux fardeau dans ses bras, sans

connaître encore la merveille qui allait récompenser sa foi et sa confiance.

A peine est-elle assise pour se reposer de sa fatigue, que sa petite infirme s'écrie qu'elle voit, qu'elle est guérie. Aussitôt un attroupement considérable se forme autour de la jeune miraculée. L'enfant effrayée à la vue de tant de monde, se met à pleurer. Comme nous n'étions qu'à quelques pas de ce rassemblement, nous nous approchâmes pour en connaître la cause. La mère nous répondit elle-même, tout en nous montrant son enfant qui, contre l'ordinaire, marchait avec la plus grande facilité.

Sur ces entrefaites arrivent Mr le Curé et quelques autres prêtres. On peut s'assurer que cette enfant avait réellement recouvré la vue, en lui présentant divers objects dont elle discerna très bien les couleurs. Mr le Curé lui montra une image de sainte Anne ; la fillette avança aussitôt la main pour la saisir. Il faut bien se rendre à l'évidence ; cette enfant, tout-à-l'heure aveugle et percluse, voit et marche comme si elle n'avait jamais eu d'infirmité. Qui ne s'écriera, en voyant de tels prodiges : " O sainte Anne, vous êtes toute puissante auprès du Très-Haut ; ceux qui vous invoquent en font tous les jours l'heureuse expérience. Mille actions de grâces vous soient rendues pour la protection que vous accordez à tous ceux qui s'adressent à vous avec confiance ! "

Un témoin oculaire.

XVIII
GUÉRISON DE Delle CAROLINE LEMAY
DE SAINTE-CROIX, P. Q.
(30 septembre, 1874.)

Relation de l'abbé David Gosselin, alors vicaire à Sainte-Anne de Beaupré et témoin oculaire du prodige.

LE 29 du mois de septembre, 1874, arrivait à la Bonne-Sainte-Anne de Beaupré, sur un lit, une fille de la paroisse de Sainte-Croix, âgée de 35 ans. Cette infirme, nommée *Caroline Lemay*, était souffrante depuis environ quinze ans, des suites d'un rhumatisme et autres affections que le médecin regardait comme tout-à-fait sérieuses, et probablement incurables. Depuis près de quatre ans surtout, cette personne était obligée de garder le lit. Comme tous les secours de l'art étaient inutiles et sans aucun effet, notre malade comprit que le soulagement et sa guérison ne pouvaient venir que d'en haut. Elle tourna donc les yeux vers le Ciel, et se décida à mettre sa cause entre les mains de sainte Anne. Elle fit vœu de visiter son sanctuaire le plus vénéré en Canada. Mais avant d'accomplir ce vœu, elle fait une neuvaine préparatoire en l'honneur de la Mère de la sainte Vierge. Cet exercice de dévotion ne lui procura aucun soulagement ; mais sa foi n'en fut nullement ébranlée ; au contraire, elle ne sentit que plus de courage pour entreprendre son pèlerinage.

Comme nous l'avons déjà dit, elle partit de la maison paternelle, couchée sur son lit, et se rendit de même à la Bonne-Sainte-Anne. Le lendemain, à 6 heure du matin, elle fut déposée dans l'église, sur son grabat. Dans cette triste position, elle entendit une messe basse, à la

suite de laquelle on lui fit vénérer les reliques de notre Thaumaturge ; ce qu'elle fit avec une piété touchante. Quelques instants après, une grand'messe fut chantée. Ce fut pendant le saint Sacrifice, que la miséricorde de Dieu devait éclater sur elle. Au moment si solennel de l'élévation, elle sentit quelque chose d'extraordinaire se passer en elle. Tout son mal avait disparu ! Elle se redresse et s'assied sur son lit, au grand étonnement des pèlerins qui, en ce jour, étaient en grand nombre. Après la messe, Mr le Curé s'approcha d'elle et lui demanda comment elle se trouvait : " Je suis guérie, dit-elle avec l'expression de la plus grande joie, je suis guérie ! "—Eh bien, si vous êtes guérie, prouvez-le à tous ceux qui sont ici, en faisant le tour de l'église "—Elle se leva aussitôt, et fit une première puis une seconde fois le tour de l'église. Sa maigreur était telle qu'on eut dit un squelette ambulant ; aussi, à sa vue, tous les assistants se sentirent émus jusqu'aux larmes. Elle se rendit ensuite à la sacristie et, là, elle dit qu'elle éprouvait une grande faim et une soif excessive. On lui apporta aussitôt de l'eau puisée à la fontaine de Sainte-Anne. Elle en but trois verres sans arrêter et voulait en boire davantage ; mais Mr le Curé l'arrêta en lui disant de se rendre au couvent, pour prendre de la nourriture.

A ce moment, se passa une scène bien touchante. Parmi les pèlerins de ce jour se trouvait l'épouse de l'honorable Gédéon Ouimet. Témoin de tout ce qui venait d'arriver, et émue jusqu'au fond de l'âme, cette chrétienne, animée de la foi la plus vive, se jeta à genoux devant celle qui venait d'être guérie, lui prit la main, la baisa avec vénération, en disant : " Puisque vous êtes l'objet de la tendresse de sainte Anne, vous avez droit à l'hommage de notre respect " Après cette étonnante merveille, Mlle Lemay passa encore deux jours à Sainte-

Anne, mangeant bien, dormant d'un paisible sommeil, et quand elle en est partie, le 2 octobre, elle a laissé sa couchette à la Bonne-Sainte-Anne, n'emportant que ses couvertures et oreillers.

(Signé) D. GOSSELIN, Ptre.

XIX
GUÉRISON D'UNE FEMME AVEUGLE
DE ST-RAYMOND, P. Q.
(1874)

Relation de l'abbé Alph. Leclerc, rédacteur des Annales de la Bonne-Ste-Anne.

NOUS tenons tous les détails qui suivent du Rév. Mr Blais, curé de St-Raymond. Une mère de famille, de la paroisse de St-Raymond, fut atteinte des fièvres typhoïdes, en septembre dernier. Pendant quelques jours, le mal alla toujours croissant, et le médecin qui l'avait sous ses soins, déclara qu'il était prudent de lui administrer le sacrement des malades. Le prêtre fut aussitôt appelé, et se hâta de donner à cette infortunée tous les secours de la religion.

Malgré le danger imminent où elle se trouvait, elle survécut, mais ce ne fut que pour être la victime d'un malheur plus terrible que la mort. Elle perdit la vue. Quelle situation pour une maîtresse de maison, âgée seulement de trente ans, chargée de quatre enfants en bas âge, et n'ayant pour toute ressource que le travail journalier de son mari ! Aussi cet accident fut comme un coup de foudre pour cette pauvre femme et son époux.

Malgré leur état de gêne, deux médecins furent appelés auprès de cette mère si profondément affligée. Ces

hommes de l'art mirent tout leur savoir-faire en œuvre, et après l'examen le plus minutieux, ils arrivèrent à une conclusion qui ne pût qu'accroître considérablement la douleur dans laquelle cette famille était plongée. Ils constatèrent que le nerf optique était paralysé et que, par conséquent, le mal était sans remède. A cette terrible révélation, cette femme, si sa foi n'avait soutenu son courage, serait sans doute tombée dans le plus funeste découragement ; car pour qui connait l'horreur de la cécité, c'est un mal auprès duquel toutes les douleurs sont des douceurs.

Mr le Curé de cette paroisse, apprenant l'excessif malheur qui pesait sur sa paroissienne, se rendit auprès d'elle, pour adoucir l'excès de sa peine. En l'apercevant dans ce déplorable état, il se sentit profondément ému, et comprit qu'il devait mettre à contribution toute la charité de son âme sacerdotale, pour soulager une si grande détresse. Il parla longuement d'un pèlerinage qu'il avait fait à la Bonne-Ste-Anne, et des ineffables douceurs qu'il avait goûtées au pied de l'autel de cette grande thaumaturge. Enfin il ajouta : " Je n'ai pas été guéri de la maladie qui, depuis longtemps, est ma compagne de tous les jours ; cependant j'éprouve une grande joie, car j'ai reçu d'autres faveurs qui sont mille fois préférables à la santé ; et mon voyage a eu, de plus, le résultat d'accroître considérablement la confiance que j'avais déjà en la bonne Ste Anne. Quant à vous, ma bonne sœur, on vous a dit que votre mal est sans remède ; je le crois, si vous n'avez recours qu'aux ressources que peut procurer la science humaine. Mais audessus de cette science, il en est une qui découvre la vie au sein de la mort, et qui va chercher la lumière dans les plus profondes ténèbres.

Cette science est celle de Dieu et de ses élus auxquels il la communique ; c'est en particulier celle de Ste Anne. C'est donc par son intercession, que vous devez demander au ciel qu'il vous rende la vue. Tous les jours, répétez cette parole de l'aveugle de l'Evangile : “ Seigneur, faites que je vois,” et promettez aussi de faire, plus tard, un pèlerinage à la Bonne-Ste-Anne.

Après ces paroles et bien d'autres que le cœur du prêtre sait si bien trouver dans de semblables circonstances, notre pauvre mère se sentit grandement consolée, et elle commença à prier avec confiance et ferveur. Trois semaines s'écoulent, et à chaque instant, elle répète : “ Seigneur faites que je voie, pour bien élever mes enfants et aider mon mari qui travaille comme un mercenaire ”.

A cette époque, ayant besoin d'un objet, elle pria l'aîné de ses enfants de lui apporter à son lit ; mais celui-ci, malgré ses recherches, ne pouvait le trouver. Alors elle s'écria : Ah ! si je pouvais voir ! Cette parole que Ste Anne écouta comme une prière, lui obtint la faveur de pouvoir apercevoir l'objet désiré, et elle le montra avec la main à son enfant. Un instant après, son mari qui venait de son travail, entra dans la maison. En l'apercevant, elle se frappa dans les mains, et lui dit avec une joie indicible. “ Ah ! que je suis heureuse ; je vois et aussi bien qu'avant ma maladie ! Ste Anne m'a rendue la vue ! Ah ! que je l'aime, et que nous lui devons de reconnaissance ! ” Depuis ce temps, cette femme a repris ses forces ; sa vue est aussi bonne qu'elle n'a jamais été, et elle en fait usage pour diriger ses enfants, tenir proprement son ménage, et travailler, de concert avec son mari, à élever sa petite famille.

Aussitôt que les beaux jours du printemps le permettront, elle et son cher époux se rendront à l'église

de la Bonne-Ste-Anne, pour la remercier du plus profond du cœur.

Vive à jamais chez le peuple Canadien-Français, la dévotion à la bonne sainte Anne !

XX

GUÉRISON DE LA JEUNE ORILIA LECLAIRE, DE RIMOUSKI, P. Q.

(1874)

Relation de la mère de la jeune miraculée, et attestation du T. Rév. Mr Edmond Langevin, alors Vicaire Général du diocèse de Rimouski.

MR le Rédacteur—Au moment où le Souverain Pontife vient d honorer sainte Anne, en élevant sa fête au rite double de seconde classe, pour toute l'Eglise, j'éprouve une véritable consolation à vous faire part d une guérison opérée par l'intercession de cette grande sainte, dans sa chapelle de la Pointe-au-Père. Le fait remonte déjà à six ans ; mais la guérison n'en est que mieux constatée, par l'état de santé parfaite dont jouit l'enfant depuis ce temps. Je vous donne la relation sans y rien ajouter ni retrancher.

EDMOND LANGEVIN, Vic.-Gen.

Relation de Madame Victor Leclaire

MON enfant, *Marie Orilia*, devint aveugle à l'âge de trois mois, à la suite d'une maladie que les médecins appelent hydrocéphalie. Il était facile de voir

que la chère petite avait perdu la vue, attendu qu'elle ne prenait pas les objets qu'on lui présentait, comme font les autres enfants, et qu'il ne se produisait aucun clignotement, lorsque nous passions les doigts ou d'autres objets près de ses yeux. La cruelle maladie avait aussi fait grossir sa tête dans des proportions démesurées, et cette difformité s'accentuait d'une manière alarmante.

Un pèlerinage à la chapelle Sainte-Anne de la Pointe-au-Père ayant été organisé, je résolus d'y conduire ma petite infirme, pour obtenir sa guérison. Le Révérend Mr Bernard m'encouragea beaucoup à faire ce pèlerinage, m'exhortant en même temps à la confiance, et m'assurant que ma foi serait récompensée.

Je fis le voyage en compagnie d'une jeune fille fort dévote à sainte Anne, et aussi anxieuse que moi de voir mon enfant guérie. Nous entendîmes la sainte Messe, qui fut célébrée par Mr Bernard, et pendant laquelle nous reçumes la sainte Communion. Immédiatement après la Messe, je sortis quelques instant laissant mon enfant aux soins de ma compagne. Comme je revenais à la chapelle, plusieurs personnes s'avancèrent à ma rencontre, en s'écriant : " Un grand miracle vient de s'opérer ; votre petite fille a recouvré la vue. Quel bonheur est le vôtre ! " Or voici ce qui s'était passé.

A l'issue de la Messe, Mr Bernard était venu offrir la relique de sainte Anne à la vénération des pèlerins. Lorsque ma petite aveugle lui fut présentée, à la balustrade, le charitable prêtre lui appliqua la sainte relique sur les lèvres et sur les yeux C'est à ce moment là que l'enfant semble avoir recouvré la vue. On me dit que Mr Bernard, pour s'assurer de la guérison, lui avait présenté une fleur prise sur l'autel, et qu'elle avait tendu la main pour la prendre.

J'en fis autant, en entrant dans la chapelle, et je n'eus pas de peine à constater que ma chère enfant avait bien en effet recouvré l'usage de ses yeux ; car non-seulement elle prit les fleurs dans ses petites mains, mais elle me regarda en souriant ; tandis qu'auparavant, elle ne fixait jamais ses regards sur moi, et ne prenait rien de ce que nous lui présentions.

Je me fais un devoir d'ajouter que sainte Anne ne laissa pas inachevée l'œuvre qu'elle avait commencée. La difformité dont souffrait cette même enfant, disparût insensiblement ; la tête est revenue à sa grosseur normale, et depuis lors ma petite Orilia jouit d'une parfaite santé et possède une très bonne vue.

En foi de quoi, j'ai signé à St-Germain de Rimouski, le huit septembre, mil huit cent soixante-dix-neuf (1).

(Signé) Madame Victor Leclaire.

(1) La cécité, ou du moins un sérieux affaiblissement de la vue, est l'effet ordinaire, pour ne pas dire nécessaire, de la maladie dont souffrait la petite Marie Orilia, savoir, l'hydrocéphalie. Or, dans le cas présent, la cécité à été guérie avant l'hydrocéphalie ; l'effet est disparu avant la cause qui le produisait. N'est-ce pas une preuve évidente qu'il y a eu intervention surnaturelle et miraculeuse ?

XXI
GUÉRISON DU JEUNE GUGUY
de St-Sauveur de Québec

24 juin 1875.

Relation du Rév. Père Gladu, O.M.I. ; attestation de la mère du petit miraculé, et témoignage du Rév. J. Simard, C. ss. R.

Le 24 juin 1875, une pauvre mère de famille de Saint-Sauveur de Québec, était agenouillée dans l'église

de la Bonne-Sainte-Anne, à Beaupré. Son regard se levait suppliant vers la patronne bien-aimée du sanctuaire. Elle tenait dans ses bras un petit garçon de deux ans et demi. Le pauvre petit était frappé d'une infirmité bien triste : ses yeux étaient fermés à la lumière du jour ; il était aveugle, complètement aveugle. A l'âge de six mois, des taies larges et affreuses s'étaient répandues sur le globe de ses yeux. Les médecins appelés pour le soigner, se déclarèrent impuissants à le soulager et ils durent avouer à sa famille éplorée la triste vérité : que l'enfant était condamné à rester aveugle. Avant que la lumière de la raison vint éclairer son intelligence, à l'âge de dix-neuf mois, ses yeux étaient fermés à la lumière du jour. Des douleurs aiguës accompagnaient cette infirmité et faisaient souffrir le martyre à ce pauvre enfant. Les parents, perdant tout espoir du côté de la terre, s'adressèrent au ciel ; ils firent un vœu à sainte Anne. Dès que l'enfant put bégayer quelques paroles, ils lui apprirent à invoquer la bonne sainte Anne, et le 24 juin 1875, ils étaient rendus à l'église pour accomplir leur vœu. Le prêtre était à l'autel et célébrait le saint sacrifice de la messe. La mère était agenouillée avec son petit affligé dans les bras ; deux autres petits enfants étaient auprès d'elle. Tous ensemble ils priaient avec ferveur et avec confiance. La messe tirait à la fin ; on était rendu au moment de la communion. Dieu allait quitter son tabernacle pour se donner à ses fidèles adorateurs. Tout à coup l'enfant s'incline vers sa mere et lui dit avec émotion : " Maman, comme elle est belle la bonne sainte Anne ! Tu vois la bonne sainte Anne ?—Oui, maman, je la vois ; comme elle est belle ! "

L'enfant venait de recouvrer subitement la vue. Bien des fois sa mère lui avait dit : " Prions bien et tu verras la bonne sainte Anne." Et le premier objet que

rencontrait son regard était précisément le tableau de sainte Anne placé au-dessus du maître autel, en ce temps-là.

L'enfant était guéri. Comprenez la joie de cette mère... voyez les larmes qui coulent sur son visage rayonnant de bonheur. Quelques-uns de nos lecteurs de Québec l'ont sans doute connue ; c'est Madame Jean Guguy.

ATTESTATION DE LA MÈRE DU PETIT MIRACULÉ.

Notre pauvre enfant n'avait que six mois, lorsque des taies vinrent affecter le globe de ses deux yeux. Ces taies le faisaient beaucoup souffrir. Elles avaient un aspect si affreux, que tous les médecins qui ont eu occasion de traiter cette pauvre victime, ont déclaré qu'il perdrait certainement la vue. En effet, à l'âge de dix-neuf mois, la cécité devint complète. Qu'il était douloureux pour nous de voir notre enfant dans ce triste état, et de le voir en proie à la douleur la plus aiguë ! Dans cette pénible extrémité, son père, sa grand'mère et moi nous fîmes vœu de nous rendre en pèlerinage à la Bonne-Ste-Anne. En attendant le jour où il nous fut donné d'exécuter ce vœu, notre petit malheureux portait sur lui une médaille de sainte Anne, et priait cette grande Sainte avec la plus grande ferveur. Après quelques jours d'attente nous partîmes, accompagnés d'un de ses oncles.

Le lendemain matin de notre arrivée, nous nous rendîmes tous à l'église pour entendre la sainte messe Au moment de la sainte communion, mon enfant se pencha vers moi,et me dit avec émotion :—Ah ! maman, que sainte Anne est belle—Je lui demandai s'il voyait clair.—Oui, dit-il, je vois sainte Anne sur l'autel ! En effet, ce cher petit venait de recouvrer la vue ; sainte Anne venait de lui obtenir sa guérison !

Il me serait impossible de vous décrire les sentiments qui me transportèrent alors. Je ne me possédais plus ; j'étais folle de joie. La réconnaissance débordait de mon cœur Je puis oublier tout ce qui me touche de plus près dans la vie, mais jamais je n'oublierai la bonté, la ten-

dresse et la puissance de sainte Anne. Et je suis sûre qu'il en sera ainsi de mon enfant.

Madame JEAN GUGUY.

TÉMOIGNAGE DU R. P. SIMARD, C. SS. R.

Je connais Madame Guguy et son fils Jean, le miraculé dont il est question dans la relation ci-dessus, et je suis en état de certifier que tous les détails de cette guérison extraordinaire sont de la plus stricte exactitude.

JOS. SIMARD, C. SS. R.

XXII
CONVERSION ÉCLATANTE D'UN JEUNE HOMME
DE QUÉBEC.

(1875)

Relation de l'abbé Alph. Leclerc, fondateur et premier rédacteur des Annales de la Bonne-Sainte-Anne

LE fait que voici est arrivé à Québec, dans le cour de l'été dernier. Une pieuse mère de famille avait un fils qui, jusqu'à l'âge où tant de jeunes gens font de tristes naufrages, n'avait donné que des sujets de contentement à celle qui lui avait donné la vie. Mais, rendu à cet âge fatal, ce jeune homme, soit qu'il fut perverti par de mauvais compagnons, soit par tout autre cause, entra de plein pied dans la voie de la perdition. Sa mère n'était plus rien pour lui ; il rejetait ses plus sages conseils avec le plus grand mépris ; il la traitait même avec dureté. Ses progrès dans ce funeste chemin furent très

rapides. En peu de temps, il renonça à toute pratique religieuse. Prière du matin et du soir, la sainte messe, confession, communion, il mit tout de côté. Les jurements, les discours les plus obscènes, les mauvais conseils étaient devenus son langage ordinaire. Les réunions les plus dangereuses, les maisons les moins acceptables, le voyaient toujours au milieu d'elles. Sa conduite était à faire mourir de chagrin sa mère tendre et pieuse.

Dans l'excès de sa douleur, cette femme à la foi vive et ardente, eut une idée lumineuse. Pourquoi, se dit-elle tout à coup, sainte Anne, qui a obtenu la guérison de tant d'infirmités corporelles, ainsi que de si nombreux retours à la grâce, n'obtiendrait-elle pas la conversion de mon cher enfant ? Oui, c'est elle qui va venir à mon secours. J'en ai l'assurance, avec sa puissante assistance, je vais obtenir le prodige que le ciel m'a refusé jusqu'ici.

Remplie de cette profonde conviction, elle alla se prosterner au pied de son crucifix et d'une image de Marie, et commença une neuvaine en l'honneur de la mère de la Vierge Immaculée. Jamais elle n'avait prié avec tant de ferveur et d'assurance d'obtenir l'objet de sa demande. Cependant les premiers jours de ces saints exercices se passèrent, sans qu'il ne s'opérât aucun changement dans la conduite de ce jeune débauché. A voir ses excès, on eût dit qu'il avait deviné les intentions charitables de sa mère, et qu'il prenait plaisir à la torturer davantage. Il était bien loin de soupçonner que, comme Paul,il allait être terrassé sur le chemin de Damas, c'est-à-dire, dans la voie de perdition où il s'avançait à grands pas. Au milieu de ses désordres, un terrible remords l'assaillit tout à coup, et le fit reculer d'horreur, à la vue de l'abîme qu'il creusait sous ses pas. Quoi !

s'écria-t-il involontairement, si jeune et déjà si coupable !... Au même instant, les larmes amères qu'il avait arrachées à sa mère, vinrent remplir son cœur d'une mer d'amertume ! Il pleura amèrement, et promit de tout réparer. La neuvaine venait d'être terminée ; la conversion sollicitée venait de s'opérer !

La mère, qui venait de se relever, après la prière qui devait terminer ces pieux exercices, ne savait pas encore ce que le ciel lui reservait, lorsque son fils entra, plus à bonne heure qu'à l'ordinaire, s'approcha d'elle, d'un air abattu et bouleversé, et lui dit en pleurant et en tremblant : " Ma mère, consolez-vous : je vais reprendre mes exercices de piété. Dès demain, j'irai à la messe, et je continuerai à remplir tous mes devoirs de chrétien et de bon fils ! "

A ces mots, cette tendre mère éprouva un tel bonheur, qu'elle jeta un regard tout étonné sur son fils, semblant dire : " Quoi ! déjà ! sainte Anne a été si prompte à me rendre mon fils ! " Puis, après avoir embrassé son enfant avec effusion, elle versa d'abondantes larmes de joie, promettant à sainte Anne de recourir à elle dans tous les embarras qui pourraient survenir et se présenter sur sa voie et celle de son fils.

Depuis ce moment heureux, ce jeune homme est devenu un modèle de soumission, d'obéissance, d'amour filial. Il ne s'éloigne jamais de sa mère sans permission.

GLOIRE A STE ANNE !

XXIII
CONVERSION D'UN FRANC-MAÇON
DE BOSTON MASS, E. U.
(Août, 1876)

Relation du Rev. Mr Antoine Gauvreau, alors curé de Ste-Anne de Beaupré. (1)

AU mois d'août 1876, se trouvait à Sainte-Anne de Beaupré, non en pèlerinage mais en promenade, un canadien, Monsieur G., habitant Boston depuis plusieurs années. Elevé à Québec par une mère chrétienne, il avait perdu la foi, aux Etats-Unis, abandonné ses pratiques religieuses, et était devenu franc-maçon. Il ne croyait nullement au pouvoir de sainte Anne, il n'avait aucune intention de la prier. Une conversation avec Mr le curé de la paroisse, l'avait amené à faire sincèrement tous ces aveux. Sur les instances du pasteur, le franc-maçon promit d'assister, le lendemain, à la messe d'un pèlerinage qui devait arriver de Sorel et des Trois-Rivières. Mr le curé pria beaucoup et fit prier pour lui.

Mr G. était déjà rendu à l'église, quand y entrèrent les pèlerins. Parmi eux on remarquait un jeune homme infirme qui se tenait péniblement sur ses béquilles. Il avait les jambes complètement raides, collées l'une à l'autre, sans pouvoir les disjoindre. Comme il arrivait près de Mr G., une de ses béquilles glissa et il tomba lourdement sur le plancher. Plusieurs personnes l'aidèrent à se relever.

---

(1) Aujourd'hui Mgr Gauvreau, prélat romain et curé de St-Roch de Québec.

Le franc-maçon se sentait vivement ému à la vue de cet état d'infirmité.—" Si ce jeune homme allait être " guéri, ici, devant moi, pensait-il, il faudrait bien croire " qu'il y a dans la religion, et dans le culte de sainte " Anne, autre chose que ce que l'on m'a dit Que ferai-" je ? résister à l'évidence ? Impossible. Me convertir, " changer de vie ? C'est également impossible "—La messe commença. Le pauvre infirme priait de toute son âme, disant à Dieu, ainsi qu'il l'a déclaré plus tard : " Seigneur, je suis un misérable, indigne de paraître " devant vous, mais ici c'est la bonne sainte Anne qui " prie pour moi. Si je vous demande ma guérison, ce " n'est pas précisément pour mon bien-être, car je pour-" rais abuser de ma santé pour vous offenser encore ; " mais c'est pour gagner le pain de mes vieux parents " qui, sans mon assistance, seront réduits à la mendicité. " Ayez pitié d'eux, ayez pitié de moi ! "

Blanchet, c'était le nom de l'infirme, alla communier, et il le fit avec une dévotion si profonde qu'elle édifia tous les assistants Mr G., les deux yeux fixés sur le jeune homme, ne perdait de vue aucun de ses mouvements. La messe terminée, Blanchet s'approche, toujours sur ses béquilles, pour la vénération des saintes Reliques. Il y colle ses lèvres avec une ardente piété. Au même instant, il abandonne ses béquilles et se redresse en disant : " Miracle ! Miracle ! je suis guéri ! " Il pleure, il prie, il remercie sainte Anne. La foule émue, attendrie, lui ouvre un passage, il marche d'un pas ferme, répétant toujours : " Merci, ô bonne sainte Anne ! " Chacun veut le voir, tout le monde est heureux de son bonheur. Mais le plus impressionné de tous c'est notre franc-maçon. Il a vu le prodige, il ne peut plus résister. Les yeux baignés de larmes, il perce la foule, se rend à la sacristie, aborde le curé en lui disant : " Monsieur, je

" serais le dernier des misérables, si je ne me convertis-
" sais point sincèrement, après ce que je viens de voir ;
" aidez-moi à faire une bonne confession ! " La bonne sainte Anne l'avait réellement converti, en même temps qu'elle avait guéri Blanchet. Monsieur G. fit dès lors un vrai pèlerinage, il pria, il communia, il partit décidé à vivre en bon chrétien. Le Rév. Mr Gauvreau, curé de Sainte-Anne, heureux témoin de ces merveilles, en écrivit une relation exacte, confirmée, pour le cas de Blanchet, par le certificat d'un médecin.

XXIV

GUÉRISON DE MADAME JOSEPH LAROSE

DE ST-PAUL L'ERMITE, P. Q.

(1876)

Relation de l'abbé Huot, alors curé de cette paroisse.

Bien cher Monsieur le Curé,

JE suis heureux de pouvoir vous annoncer que la bonne sainte Anne a bien voulu favoriser une famille de ma paroisse, en obtenant la guérison de la pauvre mère Cette guérison paraît si extraordinaire, que je ne fais aucune difficulté de vous prier de la rendre publique. Des bienfaits de ce genre sont bien capables d'exciter la piété et la confiance envers sainte Anne, qui se plaît d'une manière particulière à protéger le Canada, qu'elle semble avoir choisi comme un lieu de prédilection. Au reste, ce n'est que sur la prière de l'heureuse protégée, que je vous fais part de cette guérison.

Voici le fait en quelques mots.

Madame *Marie Louise Beaudoin*, épouse de Monsieur Joseph Larose, marchand, depuis plusieurs années, était en proie à une maladie des plus pénibles, connue sous le nom de dyspepsie.

Plusieurs médecins lui avaient donné leurs soins ; tous les remèdes imaginables avaient été employées, et la pauvre malade, surtout depuis un an, ne pouvant supporter aucune nourriture solide, se trouvait réduite à ne pouvoir plus prendre qu'un peu de bouillie, et encore en bien petite quantité. Aussi, elle était devenue d'une maigreur extrême, et se trouvait dans un tel état de faiblesse, qu'elle avait perdu tout espoir de guérison.

Abonnée aux Annales de la Bonne-Ste-Anne, la lecture des faits extraordinaires, opérés par l'intercession de cette grande Sainte, ranima son courage, et lui inspira la pensée de se jeter entre ses bras. Elle commença donc une neuvaine, en l'honneur de cette bonne mère, pour obtenir sa guérison, et la fit avec une confiance aveugle. Chaque jour de la neuvaine, elle sentait renaître l'espérance ; et, chose extraordinaire, sa neuvaine terminée, elle eut la grande joie de voir qu'elle avait été complètement exaucée. A l'instant même, elle essaya de goûter à n'importe quel aliment, et les gardait tous sans éprouver de malaise ; et maintenant elle se trouve entièrement rétablie. Son embonpoint revient à vue d'œil, et tous les jours, elle sent ses forces augmenter.

Convaincue que sa guérison est l'œuvre de la bonne sainte Anne, Madame Larose la publie partout, et me prie de vous communiquer cette faveur, comme action de grâce. Puisse cette nouvelle protection, ajoutée à tant d'autres, ranimer la foi et faire aimer davantage la bonne et merveilleuse sainte Anne !

L'ABBÉ HUOT, Ptre.

XXV

GUERISON DE MADAME MICH. O'CONNOR, D'ADAMSVILLE, P. Q.

(Septembre 1877)

Relation d'un témoin oculaire, et attestation de l'abbé J. R. Lussier, curé de la paroisse

MONSIEUR le Rédacteur—Les pèlerins qui se trouvaient à Ste-Anne de Beaupré, le 16 septembre, ont été bien grandement favorisés par notre sainte patronne. Elle leur a donné le spectacle de deux grands miracles que je veux vous rapporter en peu de mots, pour l'édification de vos nombreux lecteurs.

Madame *O'Connor*, d'Adamsville, souffrait d'une violente maladie qui lui avait enlevé l'usage de ses jambes depuis plusieurs années. Elle marchait, ou plutôt, se traînait péniblement à l'aide de deux béquilles. Ses médecins ne lui laissaient aucun espoir de guérison. Alors elle tourna ses regards vers sainte Anne dont elle entendait raconter des choses merveilleuses.

Apprenant qu'un pèlerinage irlandais pour Ste-Anne de Beaupré s'organisait à Montréal, elle demanda et obtint la permission d'en faire partie. Elle s'installa donc à bord du vapeur qui transportait les pèlerins, sous la conduite de Mr Callaghan, de St-Sulpice, et arriva, non sans beaucoup de fatigue, jusqu'au quai de la paroisse de Ste-Anne. Elle eut beaucoup à souffrir dans le trajet qu'elle eut à faire jusqu'à l'Eglise.

En entrant dans ce Sanctuaire incomparable, elle se sentit inspirée d'une dévotion inaccoutumée. Elle prit place en avant de l'église, et entendit la messe qui se disait à 10 heures pour les pèlerins de Montréal. Mais

voilà que peu d'instants après la messe, durant laquelle elle avait reçu la sainte Communion. Madame O'Connor se sent toute transformée ; elle se lève tranquillement, pour ne pas distraire la piété de ceux qui l'entouraient, et s'avance vers l'autel pour s'y agenouiller. Sainte Anne venait de récompenser sa foi, en lui accordant sa guérison. Je n'ai pas besoin de vous décrire l'enthousiasme des heureux témoins de ce prodige ; on sait généralement les transports qui règnent dans ces circonstances, au milieu d'une population remplie de foi comme l'est la population irlandaise. Dieu m'a permis, malgré mes misères, d être témoin de ce miracle, afin que ma confiance en sainte Anne n'eût plus de bornes. Puisse-t-il en être ainsi pour vous nombreux souscripteurs qui liront ces lignes !

Cependant, en guérissant cette maladie du corps, sainte Anne ne faisait que préluder à la guérison d'une âme qui lui était chère. Un citoyen de Québec était descendu, le même jour, à Ste-Anne par pure curiosité. Ce citoyen déjà avancé en âge, avait renoncé au catholicisme pour suivre une des nombreuses sectes du protestantisme, les Baptistes : il avait apostasié depuis seize ans. Il avait vu entrer Madame O'Connor, et s'était dit que si cette femme guérissait, il reviendrait au catholicisme. Il a tenu parole. En voyant marcher la miraculée, il se recommande à sainte Anne, comme malgré lui, et demande à faire son abjuration ; ce qui lui fut accordé sans retard.

Quelques instants avant de quitter l'Eglise, je l'ai vu prononcer son abjuration, au pied de l'autel de la grande Thaumaturge, pendant que la foule, avertie de ce nouveau prodige, chante avec allégresse le sublime cantique " Magnificat ".

UN TÉMOIN.

Attestation du Rév. J. R. Lussier, curé de la paroisse

J'ai vu, hier, madame Michel O'Connor, qui fut guérie miraculeusement par Ste Anne, en 1877.

" A la suite d'une longue maladie, m'a t-elle dit, je restai percluse de presque tous mes membres. Je me portais sur des béquilles Je reçus les soins de plusieurs médecins, mais surtout du Dr McMillan, qui résidait alors à Adamsville. Mais ce fut en vain... je ne guérissais point.

Ayant appris que le Rév. P. Martin Callaghan, de St-Patrice de Montréal, organisait un pèlerinage à Ste-Anne de Beaupré, je voulus en faire partie, malgré l'opposition de plusieurs personnes qui me croyaient incapable d'entreprendre ce long voyage. Je revins de Beaupré sans l'aide de mes béquilles que je laissai au sanctuaire. Ste Anne m'avait guérie ; et je suis heureuse d ajouter que la guérison a été permanente."

Relation authentique.

(Signé) J. R. Lussier, Ptre.

Adamsville, 11 novembre, 1907.

XXVI

GUÉRISON DE Delle PHILOMÈNE COTÉ DE L'Isle Verte, P. Q.

(Janvier, 1878.)

Cette guérison est racontée par la miraculée elle-même, et attestée par le curé et le médecin de la place, ainsi que par la signature du R. P. Rioux, C. SS. R.

Monsieur le Rédacteur,

JE ne puis passer sous silence la guérison miraculeuse dont je suis redevable à sainte Anne.

En 1877, ayant été attaquée d'un cancer aux sein, en peu de temps le mal fit de tels progrès que les médecins jugèrent l'opération nécessaire. Quoique très faible, je me décidai cependant de monter à Montréal pour subir un traitement. Là, les médecins, après plusieurs consultations, décidèrent de me faire l'opération, sans toutefois me promettre une guérison complète. Cette première opération réussit très bien, mais il en fallait une seconde. Les médecins me trouvant trop faib!e pour la supporter, me remirent à quelques mois plus tard. Dès que je fus assez forte, je retournai dans ma famille.

Endurant toujours de grandes souffrances, je me recommandai de nouveau à la bonne sainte Anne, persuadée qu'elle m'accorderait ma guérison ; car je ne pus jamais me décider à subir la seconde opération.

Dans le mois de novembre, j'allai en pèrelinage à Ste-Anne de Beaupré. Je priai beaucoup et je me sentis un peu soulagée ; mais vers la fin du même mois, les douleurs me reprirent avec plus de violence. Le docteur, qui me visitait tous les jours, me déclara qu'à moins d'un miracle, je ne reviendrais pas de cette maladie. N'ayant plus d'espoir dans les médecins de la terre, je fis de nouveau une neuvaine à sainte Anne. Cependant le mal faisait de continuels et rapides progrès ; je reçus les derniers sacrements de l'Eglise, n'attendant plus que la mort.

Du 15 au 17 janvier, j'eus plusieurs agonies, mais le 17 devait être le dernier jour de mes souffrances. Je m'endormis vers le matin d'un sommeil paisible, et après quelques heures je me réveillai parfaitement guérie. Depuis ce jour, je continuai d'aller de mieux en mieux, et aujourd'hui je jouis d'une parfaite santé. Plus la moindre trace du cruel cancer.

Je regarde comme un devoir de publier les grandes merveilles de sainte Anne.

Veuillez, Mr le Rédacteur, insérer ces quelques lignes dans vos Annales. En les publiant, vous m'aiderez à payer la dette de reconnaissance d'un cœur dévoué au au culte si justement mérité de la grande Thaumaturge du Canada.

PHILOMÈNE CÔTÉ.

ATTESTATIONS

La guérison ci-dessus mentionnée est un fait authentique et de notoriété publique.

CHS ALPH. WINTER, Ptre.
A. E. GRENIER, M. D.

Je connais madame Alphonse Lavigne, (Philomène Côté) et je suis en état de certifier que la guérison a été réelle et permanente.

(Signé) P. RIOUX, C. SS. R.

XXVII
GUÉRISON DE CHARLES BEAUCHEMIN,
DE ST-CYRILLE DE WENDOVER, P. Q.
(Juillet 1878)

Relation de Mgr Ant. Gauvreau, alors curé de Ste-Anne de Beaupré, et témoin oculaire des faits qu'il raconte.

Charles Beauchemin, de Saint-Cyrille de Wendover, diocèse de Nicolet, fut frappé d'apoplexie, en mai 1878. L'attaque fut si violente qu'elle paralysa tous les membres du malade et le mit en danger de mort. On lui administra les derniers sacrements.

Les facultés mentales étaient restées intactes. Il fit le vœu d'aller à Sainte-Anne de Beaupré à pied et en mendiant son pain, si Dieu lui rendait la santé. La distance de St-Cyrille à Ste-Anne est de 120 milles au moins. Cependant un mieux se déclara, les suites du mal se dissipèrent, la langue seule resta paralysée. Impossible à Beauchemin d'articuler même une syllable. Comment, muet, accomplira-t-il son pèlerinage et demandera-t-il son pain le long de la route ? Heureusement, il savait écrire. Courageux et confiant en sainte Anne, il se mit en chemin, muni d'une ardoise qui lui servait d'interprète pour exposer son état, ses besoins et le but de son voyage.

Après avoir essuyé bien des refus et des humiliations, résisté au découragement et à la tentation cent fois renouvelée de ne pas continuer un voyage si pénible et qui pourrait bien lui être inutile, il arriva enfin à Sainte-Anne de Beaupré. Il y commença sa neuvaine, se confessa par écrit, sans pouvoir communier, à cause de la paralysie de sa langue. Il passait tout son temps en prière dans le sanctuaire. Le troisième jour, Beauchemin écrivit, sur son ardoise, à Mr le Curé, les paroles suivantes : " Permettez-moi, s'il vous plait, de recevoir la sainte Communion ; ma langue commence à se délier ; si je puis communier, je suis sûr d'être guéri." Le lendemain, la communion lui fut donnée, mais avec une parcelle de la sainte hostie seulement, tant était grande toujours sa difficulté d'avaler. Il fit son action de grâces en pleurant et en priant avec la plus ardente ferveur. Une demi-heure après, comme Mr le Curé rentrait dans son presbytère, il s'entend appeler à haute voix : c'était Beauchemin, le visage inondé de larmes, mais rayonnant de joie, qui venait lui dire : " Gloire à Dieu et à sainte Anne ! je suis guéri, je parle

" Monsieur, vous l'entendez bien, je parle comme aupa-
" ravant. Oh! que ma femme et mes enfants seront
" heureux à mon retour ! "

Impossible d'exprimer, ajoute Mr le Curé, dans la relation qu'il a écrite de cette guérison, ce qui se passa dans mon âme, en ce moment-là, et les transports de reconnaissance du muet guéri.

Il acheva sa neuvaine en actions de grâces, et tous les pèlerins de ce jour-là, mis au courant de ce qui lui était arrivé, voulurent voir et entendre parler l'heureux protégé de Ste Anne.

XXVIII
GUÉRISON D'UN FRÈRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE,
(Août 1878)

Cette guérison est racontée par le miraculé lui-même et confirmée par le témoignage du curé.

MONSIEUR le Rédacteur—Veuillez donc, s'il vous plait, publier la guérison suivante d'un de mes enfants du Bic, maintenant chez les Frères de la Doctrine Chrétienne et Frère lui-même. Tout ce qui est relaté dans l'écrit ci-inclus, est conforme à la vérité.

En foi de quoi,

Ls. DESJARDINS,

Chanoine et curé du Bic.

S'il n'est rien de plus juste que la reconnaissance pour un bienfait reçu, qu'y aura-t-il pour moi de plus

doux que de faire connaître à tous la faveur signalée que Dieu m'a accordée par l'intercession de la bonne sainte Anne ? Depuis longtemps, j'avais pris des mesures pour rendre public cet évènement ; Dieu en avait disposé autrement pour des raisons dont la sagesse commence à se manifester.

Le 2 janvier 1878, je fus attaqué d'une pleurésie aiguë dont, par les soins empressés de mes bons parents, je me rétablis au bout de neuf jours. Je repris mes classes. Quinze jours plus tard, le mal revint avec plus de force que jamais. Je requis les services d'un médecin qui, pendant un mois, me donna ses soins les plus assidus ; mais ses remèdes ne produisirent en moi aucun effet ; au contraire mon état empirait toujours.

Depuis trois mois je toussais et crachais presque continuellement, le jour et la nuit. A une très grande faiblesse, se joignaient de violentes douleurs de poitrine.

Un médecin m'avait déclaré que j'avais les symptômes de la consomption ; un autre médecin que j'étais avancé en consomption. Mon bon curé lui-même m'avait plusieurs fois répété que pour en revenir, il faudrait un miracle. Ce miracle, j'espérais l'obtenir et je l'obtins en effet.

C'était le 4 août. Muni des consolants secours de la Religion, je partis pour un pèlerinage à Ste-Anne de la Pointe-au-Père.

Vu mon état, tous avouaient que ma guérison était naturellement impossible. On me croyait même incapable de faire le voyable du Bic à la Pointe-au-Père, distance de cinq lieues.

Aussi, dès la première partie du chemin, fit-on deux haltes pour me permettre de reprendre des forces.

A la moitiée du chemin, au grand étonnement de tous, et à la grande joie de ma mère qui m'accompagnait, je cessai de tousser ; je me trouvai dès lors capable de me rendre au terme du voyage. Arrivé à la chapelle de Ste-Anne, j'eus le bonheur d'entendre la sainte Messe et de recevoir mon Dieu. Mon action de grâces n'était pas finie que j'étais guéri !

Je me trouvais relativement fort et vigoureux : je ne toussais plus du tout. Des douleurs de poitrine, je n'en ressentais presque plus !

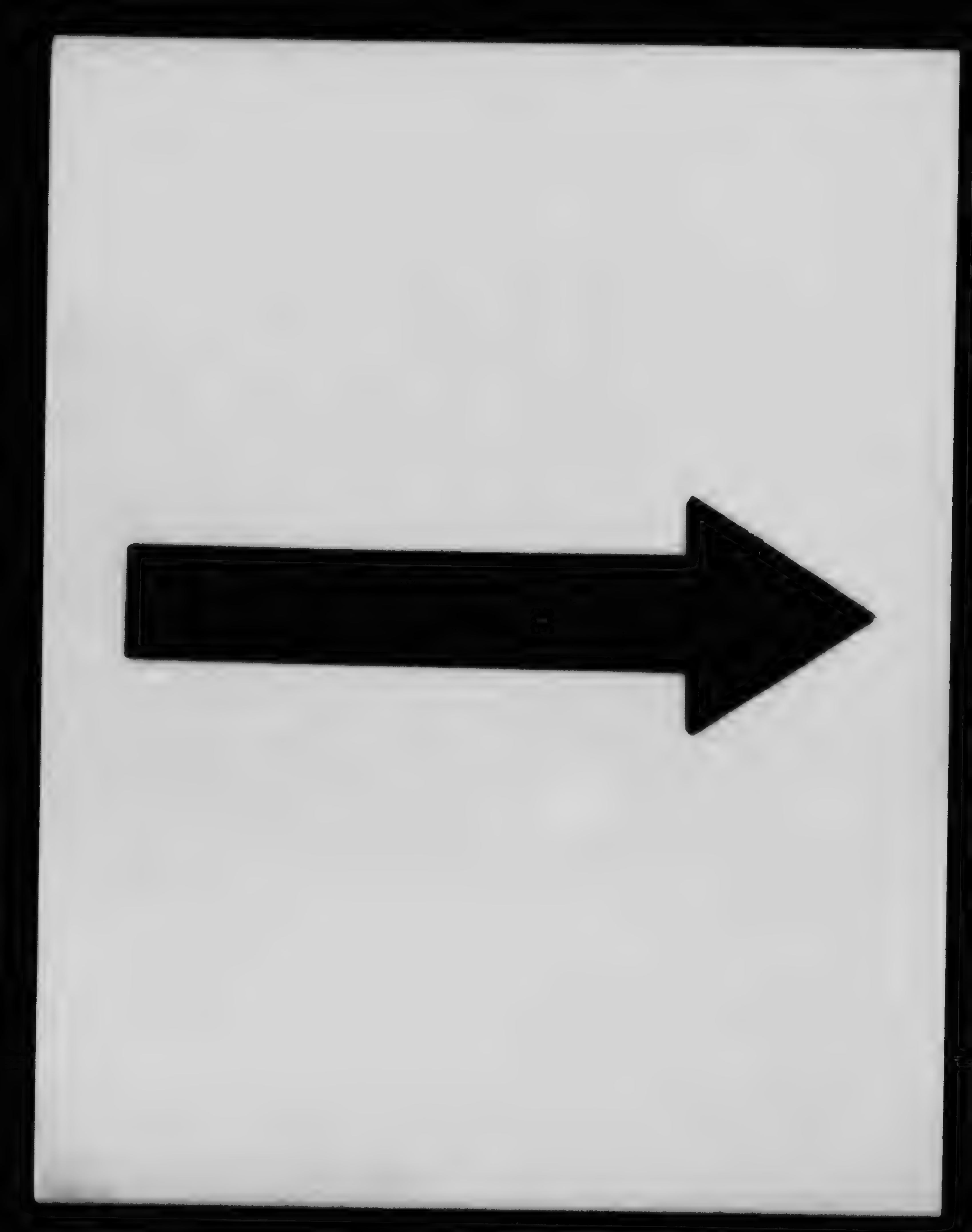
Ste Anne qui m'avait obtenu une si grande confiance en sa protection, me rendait subitement la santé.

Quelle différence dans le retour ! Quelle agréable surprise pour ma famille et pour tous qui croient au miracle !

Oui, je sens la grandeur de ce bienfait, je tiens à le faire connaître, à la gloire de Dieu, à la louange de la bonne sainte Anne.

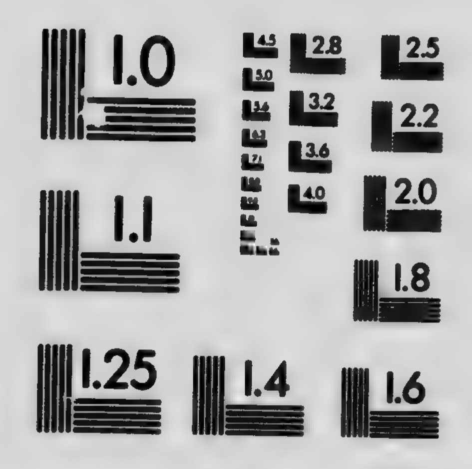
Pour conclusion : les forces continuèrent à revenir ; quelques semaines après, il ne me restait que le souvenir de mes souffrances passées, et de la miséricorde du Seigneur. Depuis vingt mois, je n'ai ressenti aucune atteinte de la redoutable et impitoyable consomption.

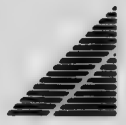
Jos. Zéphirin Lepage,
Frère de la Doctrine Chrétienne.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





XXIII

GUÉRISON DE Delle AMANDA MIGNAULT, DE St-Gervais, P. Q.

(13 août 1878.)

Cette guérison est racontée par un témoin oculaire, et attestée par le certificat d'un médecin.

MR le Rédacteur—Ayant été témoin d'un miracle à la Bonne-Ste-Anne, la semaine dernière, j'espère que vous voudrez bien l'insérer dans les Annales. J'avais promis de le publier, et j'attendais le certificat du Dr Tanguay, que vous trouverez ci-inclus et que vous voudrez bien publier aussi.

Une jeune fille du nom de Amanda Aubin dit Mignault, âgée de 13 ans, se disloqua l'épaule en jouant avec son frère, au commencement d'avril, le printemps dernier. Les médecins la lui avaient replacée jusqu'à dix fois, mais toujours la dislocation s'était reproduite d'elle-même. La pauvre enfant endurait des douleurs atroces, et éprouvait des contractions si fortes, qu'il fallait une personne pour lui tenir le bras continuellement. Voyant que les médecins ne pouvaient la guérir, elle eut recours à sainte Anne. Elle pria sa sœur et une de ses cousines de vouloir bien la conduire à Beaupré, et partit de St-Gervais le 12 courant. Dire ce qu'elle endura de souffrances, pendant le voyage, est impossible. Enfin, le 13, elle se confessa et communia avec la plus grande ferveur. Pendant qu'elle vénérait la relique de sainte Anne, elle sentit comme une fraîcheur dans l'épaule, et se trouva tout-à-coup comme débarrassée d'un poids énorme. Serais-je guérie, pensa-t-elle ? En

effet, elle était guérie, et laissa sur la balustrade, comme témoignage de sa guérison, l'écharpe qui lui tenait le bras, et s'en retourna bien heureuse, comme on le pense. Il ne lui restait qu'à remplir l'obligation de faire publier ce miracle, à la gloire de sainte Anne. Elle m'a demandé de vouloir bien m'en occuper.

A. D.

Certificat du médecin

Vers le huit ou le neuf août dernier, je fus appelé pour donner mes soins à Melle Mignault, que je voyais pour la première fois depuis le commencement de sa maladie. Je la trouvai assise dans un fauteuil, la tête appuyée sur un dossier de chaise, la seule position qu'elle pût tenir. L'épaule et le bras du côté droit étaient le siège, de temps à autre,de contractions très fortes,au point qu'il fallait continuellement une personne pour la tenir. Il lui était complètement impossible de se servir de son bras.

La sensibilité de l'épaule était si grande, qu'elle ne put endurer un liniment anodin très-doux que je lui donnai. Mr Mignault me dit que l'intention de sa fille était de se rendre à Ste-Anne pour demander sa guérison. C'est ce qu'elle a fait. A mon grand étonnement. jeudi dernier, le 15, je la vis venir à mon bureau. Elle se portait très-bien, son épaule était guérie et son bras aussi fort que jamais.

P. Tanguay, M. D.

XXX

GUÉRISON D'UN CANADIEN

DE LA LOUISIANE, E. U.

(Septembre, 1878)

Cette guérison étonnante est racontée par celui-là même qui a été l'heureux objet de la puissance et de la bonté de l'illustre patronne du Canada.

MONSIEUR le Curé.—La reconnaissance que nous devons, mon épouse et moi, à la bonne sainte Anne, me fait un devoir de vous communiquer la grande faveur obtenue par son intercession, afin que toutes les âmes dévotes à cette grande Sainte, la remercient avec moi et pour moi.

Au mois de septembre, 1878, comme vous le savez, la fièvre jaune faisait de terrible ravages, dans la Louisiane. Le fléau sévissait tout autour de nous,mais n'avait pas encore envahi notre foyer, lorsque, le 15 septembre, mes deux enfants tombèrent malades en même temps. L'ainé des deux fut bientôt emporté par la terrible fièvre.

Huit jours plus tard, je tombai malade moi-même, et le lendemain ce fut au tour de mon épouse. On a pu, vers le cinquième jour, réussir à arrêter chez elle les progrès de la fièvre, mais chez moi, le mal augmentait toujours, en dépit des remèdes et des prières que nous ne cessions d'adresser à la bonne sainte Anne. Je fis même en l'honneur de cette grande Sainte, un vœu que je ne manquerai pas d'accomplir aussitôt que je pourrai aller au Canada.

Le huitième jour, comme le mal faisait de rapides

progrès, je demandai le prêtre. Il est venu m'apporter la sainte Communion, ainsi qu'à mon épouse, et nous administra les derniers sacrements Au moment de quitter, il dit au garde-malade, en me désignant : " Veillez-le de près, car il n'en a pas pour longtemps. C'est un enterrement de plus que nous allons avoir à faire demain."

Il était alors entre dix et onze heures du soir. Je passai le reste de la nuit et toute la journée du lendemain toujours avec une fièvre brûlante et dans une grande faiblesse. Le médecin jugeant les remèdes inutiles ne voulait plus m'en donner ; depuis quatre jours il me décomptait et ne savait pas s'expliquer pourquoi la mort était si lente à venir. Le soir du neuvième jour de ma maladie, mes pieds et mes mains commencèrent à refroidir et j'entrai en agonie. Vers neuf heures et quart, je parus rendre le dernier soupir. On m'ôta mes oreillers et mes couvertures, on me ferma les yeux, on me couvrit d'un drap blanc, et on se prépara à m'ensevelir.

Ce qui inquiétait fort les personnes de mon entourage, c'était de savoir comment annoncer une si triste nouvelle à mon épouse. Elle était elle-même si faible ! La moindre émotion pouvait lui être funeste. Déjà on lui avait dit que je ne prenais pas de mieux ; mais elle avait donné pour réponse que je ne mourrais pas, que sainte Anne ne me laisserait pas mourir, et elle continuait toujours à prier la Sainte. Peu de temps après, on alla lui dire que j'étais bien plus mal et que le médecin avait perdu tout espoir ; enfin on lui annonça que j'étais à l'agonie. Mais toujours elle répondait que je ne mourrais pas, que sa confiance en sainte Anne était trop grande pour croire qu'elle me laisserait mourir, et toujours elle priait la bonne Sainte. " O bonne sainte Anne, disait-elle, ne laissez pas mourir mon mari ; vous savez combien il est nécessaire à sa famille. Quand même il

serait déjà mort, ramenez-le à la vie ; vous le pouvez et je vous le demande en grâces pour l'amour de Dieu." Sa prière fut exaucée, et voici comment :

Les préparatifs de mon ensevelissement avaient duré à peu près trois quarts d'heure. Comme on me découvrait pour m'ensevelir, la respiration m'est tout-à-coup revenue comme à une personne qui a failli être étouffée.

Aussitôt revenu à moi, je me suis assis sur mon lit, demandant mes couvertures, parceque je sentais du froid. Ma fièvre avait complètement disparu. Je dis à ceux qui m'entouraient, que j'étais guéri, qu'ils pouvaient aller prendre leur repos et que moi aussi je voulais reposer. Je dormis bien le reste de la nuit, et je n'ai pas eu une heure de fièvre depuis.

Les personne qui me veillaient furent très effrayées, car elles m'avaient bien cru mort, et quoique protestantes, elles sont persuadées qu'il y a eu miracle—Gloire à la bonne sainte Anne !

UN CANADIEN,
abonné aux *Annales*.

XXXI
GUÉRISON DE DEUX PERSONNES
DE ST-PIERRE DE MONTRÉAL
(1878)

Cette relation est due à la plume d'un témoin bien informé, et a en sa faveur le témoignage du Rév. Père Lefebvre, Supérieur Provincial des Oblats, qui en garantit la véracité

M*onsieur le Rédacteur*—Comme une dette sacrée de reconnaissance envers celle dont les Annales ont pour mission de faire connaître la puissance et la

bonté, permettez-moi de vous adresser la relation ci-incluse.

Bien que cette écrit ne soit pas de moi, je puis vous en garantir la véracité, et à cette titre, j'ose vous en demander l'insertion dans les Annales.

Espérant que vous voudrez bien publier, au moins en substance ces faits qui assurément ne sont pas les moins admirables parmi ceux racontés à la louange de notre grande Thaumaturge, je demeure, Mr le Rédacteur, en vous souhaitant un succès toujours croissant dans l'œuvre si utile des Annales,

J. LEFEBVRE, O. M. I.

Monsieur le Rédacteur,

La reconnaissance envers la bonne sainte Anne m'impose le devoir bien consolant de vous adresser le récit de deux guérisons. Comme témoin de ces faits, je puis en garantir la complète exactitude. Puisse la publication de ces faveurs accordées par sainte Anne, accroître dans les cœurs catholiques la dévotion envers la bonne et puissante patronne du Canada !

I Dans un des faubourgs de Montréal, habite une demoiselle déjà âgée et affligée, nous dit le rapport du docteur, depuis plus d'un an, d'une phtisie pulmonaire. La maladie faisait de si rapides progrès que la science l'avait déclarée incurable. De plus, la pauvre infirme souffrait d'un épanchement des bourses sinoviales, à l'articulation des genoux droit et gauche, en sorte qu'elle était incapable de rester à genoux même une seule seconde. L'infortunée supportait ces douleurs avec une patience admirable ; elle offrait tout à Dieu, pour obtenir la conversion des pauvres pécheurs, et elle ne souhaitait qu'une chose, la résignation et l'augmentation de ses épreuves, si Dieu devait en être glorifié.

Inutile de dire que, ne pouvant se rendre à l'église pour participer aux sacrements, elle implorait souvent la faveur de recevoir son Dieu et son consolateur, dans

sa chambre de douleur. Au printemps de 1876, la malade parut tellement en danger, que l'on crut urgent de lui conférer l'Extrême-Onction. Ce sacrement produisit un de ses effets assez fréquents, du reste : il soulagea la patiente sans toutefois la guérir. Le reste de l'année fut une alternative de maladie et de faiblesse, et parfois de danger et de mieux.

Mais au mois d'avril, 1877, le mal s'accentua par des douleurs plus vives ; plusieurs fois on fut même sur le point de lui renouveler les derniers sacrements. Une dame du voisinage, qui l'assistait de ses bonnes paroles, et souvent de ses soins, lui dit un jour : " Les remèdes sont impuissants, vous êtes abandonnée des docteurs, vous n'avez plus d'espoir que du côté de Dieu ; si vous voulez, commençons une neuvaine à sainte Anne. Bien des pauvres gens comme vous ne peuvent se rendre à Ste-Anne de Beaupré ; voyons si la bonne Ste Anne de St-Pierre vaut quelque chose. Les Pères nous invitent à reconstruire son autel. Si sainte Anne approuve ce projet, il faut qu'elle fasse un miracle, il faut qu'elle vous guérisse ". La pieuse malade accepte volontiers la proposition, et, de concert avec l'inspiratrice de cette bonne pensée et sa compagne de domicile elle commence la neuvaine du manuel de sainte Anne. Loin de ressentir du mieux, elle éprouva de douleurs plus atroces ; elle perdait souvent connaissance ; sa faiblesse était si grande que, l'oreille penchée sur sa bouche, l'on pouvait à peine saisir quelques paroles Le troisième jour de la neuvaine, il parait évident que les prières n'auraient pour effet que de préparer la malade à paraître devant Dieu, et de l'avis des personnes expérim ntées, le prêtre ne croit pouvoir différer les derniers sacrements et l'indulgence de la bonne mort. Le lendemain, il se rend chez sa malade, plus assuré de voir un crêpe à la porte que

de trouver la patiente encore en vie. Elle respirait encore mais était toujours plus faible. Il lui adresse ses dernières recommandations, renouvelle l'indulgence de la bonne mort, et lit les prières des agonisants ; enfin comme l'agonie se prolongeait, il se retire avec la conviction qu'on ne tardera pas à lui annoncer le décès de la pieuse malade. Il n'y eut qu'augmentation de faiblesse et de douleur jusque vers deux heures du matin. Alors persuadée qu'elle allait expirer, la malade renouvelle l'offrande de sa vie et veut adresser un dernier adieu à sa compagne si dévouée ; hélas ! un extrême abattement ne lui permet pas de donner aucun signe de vie. Enfin le sommeil suspend les douleurs de la pauvre infirme et elle repose quelques heures. Vers cinq heures, elle se réveille, et aussitôt de s'écrier avec étonnement et joie : —" Je suis guérie, je ne sens plus aucun mal ; je suis forte, je vais me lever et aller à St-Pierre remercier la bonne sainte Anne "— Les personnes présentes croient au délire de la fièvre, ou au mieux qui souvent se manifeste au moment de la mort ; elles l'empêchent en conséquence de se lever. Toutefois la malade demande à manger, et prend son repas comme lorsqu'elle était en bonne santé. Alors seulement on lui permit de se lever mais sans consentir à son désir de travailler. Toute la journée se passe à parler de sainte Anne ; la nuit suivante est excellente. Aussi, dès cinq heures du matin, la mourante de l'avant-veille est debout. prête à partir pour l'église. Elle se rend à St-Pierre sans éprouver la moindre fatigue, entend à genoux une première messe à laquelle elle a le bonheur de communier, puis une seconde messe d'actions de grâces. Il n'y avait plus moyen désormais d'en douter, il était bien évident que sainte Anne avait rendue la vie à sa confiante fille. Elle a continué de lui conserver ses forces, à tel point que

maintenant notre favorite de la bonne sainte Anne travaille comme une personne vigoureuse, lave, gagne sa vie à coudre au moulin, et même prend soin de sa compagne tombée malade des fatigues éprouvées à la soigner durant plus d'un an.

Cette guérison compte déjà trois ans de date. Nous n'avons pas voulu la faire connaître auparavant, par prudence, et pour livrer un témoignage de la puissante intercession de sainte Anne, digne sous tous les rapports de confiance et de reconnaissance. En effet, le temps le confirme, et une déclaration du docteur que nous pourrions montrer, au besoin, reconnait l'exactitude de ce compte-rendu.

II. Madame veuve X... est infirme depuis environ dix ans. Quant ses douleurs l'abandonnent un peu et lui laissent prendre quelque nourriture, toutes ses forces réunies lui permettent tout au plus de se rendre de son lit à l'appartement voisin, la salle à manger. C'est alors un grand jour de fête, car la mère ne s'assied presque jamais avec ses enfants à la table commune. Aussi, ce jour-là, le bonheur de voir leur chère mère manger avec eux, comble les enfants de consolation, et ils oublient la nourriture pour se livrer aux gais propos et aux caresses filiales. La malade avait souvent demandé sa guérison à la sainte Vierge et a la bonne sainte Anne, et jusqu'ici le ciel était demeuré sourd à ses supplications. Au mois de juillet 1878, Madame X... entend parler d'un pèlerinage de dames, que les RR.PP. Oblats de St-Pierre se proposent de conduire à Ste-Anne de Beaupré. " Ah ! dit-elle, si je pouvais me rendre à ce sanctuaire béni, je guérirais et je pourrais rendre quelques services à mes enfants, du moins leur être moins à charge. Mais il ne faut pas y penser, je suis trop faible et c'est trop dispendieux ; que la sainte volonté de Dieu

s'accomplisse." Les enfants de la malade nourrissaient le même désir. Hélas ! à eux aussi les mêmes obstacles paraissaient insurmontables " Maman est si faible, disaient-ils, elle ne pourra pas même supporter le trajet en voiture de la maison au bâteau ; comment la transporter du quai de Ste-Anne jusque dans l'église ? et qui, le long du chemin, en prendra soin ? Nos moyens ne nous permettent pas de nous y rendre pour la soigner. Pourtant le pèlerinage pourrait guérir maman."

Le jour du départ approchait ; la malade était toujours dans une faiblesse extrême, et l'argent continuait d'être aussi rare à la maison. " Maman, dit la fille de l'infirme, l'avant-veille du grand jour, il faut que vous alliez à la Bonne-Ste-Anne. J'ai ramassé un peu d'argent pour acheter quelques vêtements indispensables, prenez cet argent et rendez-vous à la Bonne-Ste-Anne. Nous aurons fait tout notre possible ; nous n'aurons rien à nous reprocher, et qui sait si vous ne guérirez pas ? Le Père qui vous visite vous parle souvent de miracles obtenus dans ces pèlerinages "

Une bonne vieille dame, amie de la malade et l'édification du faubourg, s'engage à lui prodiquer ses soins. Aussitôt on va acheter un billet de passage, et choisir une cabine confortable pour une infirme. L'heure est arrivée de partir ; la malade est conduite dans une voiture au pas et par les chemins les plus propices. Néanmoins le trajet la fatigue beaucoup. On l'assied ensuite dans un fauteuil et on la transporte sur le bâteau Le voyage va bien jusqu'au moment où, à Québec, il est nécessaire de changer de vaisseau. Là encore il est indispensable de recourir à l'expédient des porteurs à bras. Arrivée au quai de Ste-Anne, nouvelle difficulté : le trajet est long. Une voiture reçoit

la malade et la conduit à la porte du sanctuaire miraculeux ; là, quatre bras vigoureux la prennent et la déposent aux pieds de Ste Anne. La messe du pèlerinage commence ; on s'imagine plus aisément la ferveur de notre pauvre malade qu'il n'est possible de l'exprimer. Vient le moment de la sainte Communion : deux personnes approchent l'infirme de la sainte Table. Madame X... communie, se relève elle-même et va s'agenouiller elle-même dans un banc, et demeure à genoux durant toute l'action de grâces. Le premier exercice fini, les pèlerins sortent de l'église et s'en vont déjeuner. Notre infirme sort aussi ; personne ne la soutient et à pied elle monte au couvent prendre son repas. La grand'messe ne doit se chanter qu'à dix heures. Dans l'intervalle madame X... revient au sanctuaire, visite les magasins de piété ; enfin, toute la journée elle va et vient ; elle ne sent aucune douleur.

Le lendemain matin, les pèlerins sont de retour à Montréal. Un des fils de madame X... est sur le quai ; il attend avec une voiture retenue d'avance pour sa chère mère, et l'espoir de guérison est bien agité par l'anxiété de la défiance. Quelle n'est pas sa surprise, quand il voit venir à lui, d'un pas ferme, sa bien-aimée mère ; quand il la voit monter sans assistance et sans embarras dans la voiture, et, arrivée devant la maison, sauter subitement sur le trottoir, pénétrer vivement dans la maison, se réjouir, et bénir avec ses enfants la bonne sainte Anne qui avait guéri la la vieille malade de dix années consécutives. La guérison persiste depuis ce temps. Madame X. a pu se rendre à la campagne pour visiter ses parents. Elle va sans peine à l'église et peut aider ses enfants dans l'intérieur de la maison.

Louange et amour à la bonne sainte Anne !

XXXII
GUÉRISON DE LA PETITE ALYSIA SIMON
DE HULL, P. Q.
(10 mai 1879)

Relation du Rév. P. Gladu, O. M. I.

QUI n'a vu avec pitié de ces têtes blondes d'enfants, à la figure d'ange, sur un corps difforme.

Tel était le sort qui semblait réservé à la petite *Alysia*, enfant de Mr Dosithée Simon, de Hull, dès l'âge de cinq mois. Dans un moment d'oubli, sa bonne l'avait laissé choir d'un sofa, et cet accident avait été fatal. L'épine dorsale endommagée s'arrondissait ; une bosse se dessinait sur le dos de l'enfant, et allait grossissant d'une manière alarmante.

Sa mère, pleine d'anxiété, la fit voir aux médecins ; mais du côté de la science, il n'y avait rien à attendre ; il fallait se résigner ; aucun soulagement n'était possible : l'enfant serait bossue. Elle souffrait, maigrissait, faisait pitié. La mère aussi souffrait, passait des nuits sans sommeil près de son enfant,mais elle voulait toujours espérer. Il y avait déjà deux ans que la petite Alysia était malade ; elle était décharnée, ses membres grêles et faibles, ses petites jambes toujours ramenées sous elle, ne pouvaient la porter ; son corps ne pouvait rester droit sans le secours d'un corset. C'était en 1879 ; dans un moment de découragement, la pauvre mère venait de laisser échapper cette plainte amère :—Il n'y a donc pas de guérison possible pour mon enfant ?—Et au fond du cœur elle entendit une voix qui lui disait : " Non, du côté de la terre, mais au ciel, il y a la bonne sainte Anne qui est toute puissante et qui a séché bien des larmes."

" Ah, oui, c'est la bonne sainte Anne, se dit-elle, qui va guérir mon enfant ; pourquoi n'y ai-je pas pensé plutôt ? "

Madame Simon promit alors de faire une neuvaine dans l'église de Ste-Anne, Ottawa.

Elle alla voir le très révérend Mr Jouvent, curé de la paroisse Ste-Anne, pour lui conter sa peine et lui faire part de la confiance qu'elle avait en la protection de la thaumaturge.

"—Votre confiance aura sa récompense, lui répondit Mr Jouvent ; votre enfant sera guérie, car Dieu la prendra bientôt ; avec une maladie comme celle-là, elle ne peut pas vivre longtemps."

Madame Simon commença sa neuvaine ; chaque matin elle se rendait à l église de Ste-Anne pour faire ses prières ; un cierge brûlait continuellement devant la statue Et la neuvaine se termina par une communion de tous les membres de la famille.

Dès le commencement de la neuvaine, la petite malade avait pris du mieux ; les forces semblaient lui venir ; ses petits membres prenaient de la vigueur ; même elle commençait de se traîner par terre, ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant. Le 10 mai, jour de l'Ascension, madame Simon avait envoyé les gens de sa maison à la grand'messe ; elle était restée avec son enfant. Au coup du Sanctus, elle venait de s'agenouiller pour prier, lorsque l'enfant, se dressant tout-à-coup sur ses pieds, court se jeter dans les bras de sa mère en lui disant : " Maman, vois donc comme je marche." De ce moment l'enfant fut parfaitement guérie ; il ne lui resta pas une seule trace de sa maladie.

Inutile de peindre le bonheur de cette heureuse mère ; mais ne cessons, nous, de répéter : " Comme elle

est bonne et compatissante la sainte patronne du Canada, celle que nous nommons tous la bonne sainte Anne !

La petite Alysia est aujourd'hui une fillette de cinq ans, la mieux portante de la famille, bonne et pieuse déjà, mais surtout bien dévote à sa bienfaitrice, la bonne sainte Anne.

L. G. Gladu, O. M I.

XXXIII
CONVERSION D'UN PÉCHEUR.
West Lifford, Ontario.
(1879)

Relation du prêtre qui a contribué à sa conversion, et en a été l'heureux témoin.

Monsieur *le Rédacteur.*—Je compte sur votre indulgence pour accorder une place dans vos Annales aux quelques lignes qui suivent :

Sainte Anne m'a secouru d'une manière bien efficace dans l'exercice de mon ministère. Vous qui êtes prêtre, vous savez qu'il y a des moments où, humainement parlant, le salut d'une âme semble désespéré, et où le cœur vraiment sacerdotal, en présence de la stérilité de son zèle, est forcé, pour ne pas succomber au découragement, de jeter au ciel un cri de détresse qui ne peut être repoussé. C'est alors que l'occasion est belle de

témoigner sa confiance dans l'intercession des saints, surtout de ceux qui aiment à se faire les avocats des causes difficiles. La Ste Vierge, St Joseph et sainte Anne, peuvent s'attendre alors à être invoqués. Ceci me ramène à mon sujet.

Il y a quelque temps, on me manda auprès d'une personne qui ne tenait pas à voir un prêtre, et qui cependant en avait grand besoin ; car elle était en danger de mort, et avait vécu pendant de longues années dans l'oubli de ses devoirs religieux. Je connaissais sa répugnance pour tout ce qui sentait la dévotion. Aussi, chemin faisant, je faisais mes provisions de secours spirituels. Je m'adressais à Notre-Dame du Sacré-Cœur, qui ne m'a jamais rien refusé de bon ; et je voulais que sainte Anne eut une large part dans le succès de mon entreprise. Je lui promis une messe, si je convertissais mon patient. Fort de cette coopération puissante, je me présente plein d'assurance à mon malade. Hélas ! en me voyant il fut déconcerté. Il ne voulait pas me retenir longtemps. Plus tard, il y songerait. Plus tard ! lui dis-je, êtes-vous sûr du lendemain ? Mais il s'apprêtait déjà à ne plus m'écouter. C'est alors que je jette à sainte Anne un cri d'appel qui partait du fond de mon cœur, et qui a dû aller tout droit au cœur maternel de la Sainte. Car à peine eus-je fait cette prière, que le pauvre pécheur se tourna vers moi et me dit :

" Vous voulez me confesser n'est-ce pas ? C'est ce qui vous a conduit ici ? Eh bien, commençons." A peine pouvais-je en croire mes oreilles. Mais la grâce de Dieu est si puissante, et sainte Anne sait si bien le secret de l'obtenir ? Je confesse mon patient qui pleurait de contrition et de joie, je le laisse jouissant d'une paix profonde, et prêt à offrir à Dieu le sacrifice de sa vie, en expiation de ses péchés.

Monsieur le Rédacteur, si vous croyez que la gloire de sainte Anne puisse recevoir quelque accroissement de la publication de cette faveur, veuillez donc la faire paraître dans les Annales sous la forme la plus abrégée possible, et rendre ainsi un excellent service à

Votre tout dévoué confrère,

L. G. Ptre.

XXXIV
GUÉRISON D'UNE MÈRE DE FAMILLE
DE CHARLESBOURG, P. Q.
(Mars 1880)

Cette guérison est relatée par la fille de la miraculée, et attestée par le certificat du médecin.

MONSIEUR *le Rédacteur.*—Veuillez m'accorder un tout petit espace dans vos Annales, pour me permettre d'accomplir une promesse, en y exhalant ma reconnaissance envers la bonne sainte Anne, et en y redisant les effets merveilleux de sa puissante intercession envers tous ceux qui y recourent.

J'avais autrefois, je dois l'avouer avec regret, bien peu de foi et de dévotion à sainte Anne. Je lisais souvent des relations de guérisons merveilleuses attribuées à son intercession ; j'en entendais raconter dans ma famille ; j'allais même chercher des impressions à ce

vénéré sanctuaire de Beaupré, auguste et vieux témoin de tant de merveilles ; mais mon cœur restait froid et comme aveugle en face d'une lumière qui frappait tout le monde, ne voyant dans la piété et l'empressement de ces milliers de pèlerins, qu'un attachement superstitieux à une vieille légende canadienne. Ah ! que sainte Anne et les lecteurs des Annales me pardonnent cette pensée blasphématoire ; je la réparerai toute ma vie

Il y a quelques années, ma mère fut atteinte d'une maladie de poitrine qui moissonne, dans notre pays, bien des jeunes existences, et qui la réduisit en peu de temps à une état si alarmant, que les médecins la condamnèrent et renoncèrent à lui donner aucun soin, ne lui accordant plus, d'après les calculs de leur science réunie, que quelques mois de vie. Pour la consoler, sans doute, ils lui conseillèrent eux-mêmes, comme suprême ressource, de faire un pèlerinage à Ste-Anne de Beaupré, pour solliciter sa guérison. Dans cet état désespéré, veuve avec six enfants bien jeunes, ma pauvre mère se rattacha à cette ancre de salut : elle avait, du reste, une grande confiance en sainte Anne.

Après avoir obtenu, avec maintes difficultés, l'autorisation de son directeur, qui craignait que ce voyage ne hâtat une mort déjà trop prochaine, elle partit. Elle accomplit son pèlerinage par un rigoureux froid d'hiver, sans éprouver aucun malaise ni aucune fatigue, elle qui depuis longtemps ne pouvait travailler ni sortir ; et après avoir prié avec cette piété forte et éclairée qui distingue nos mères canadiennes, elle revint à sa famille pleine de courage et d'espoir, et reprit dès le lendemain ses occupations habituelles.

Depuis ce jour (et il y a dix ans déjà), ma mère n'a cessé de jouir d'une santé parfaite, à l'étonnement de tout le monde, et de se livrer une partie de l'année aux

rudes travaux de l'agriculture, et cela sans éprouver la moindre atteinte de la consomption qui lui a enlevé l'un de ses poumons, selon le témoignage de deux médecins, capables encore d'attester de leur signature cette étonnante guérison due à sainte Anne.

Et après m'avoir ainsi rendu ma mère, sans tenir compte de mon incrédulité, cette grande Sainte vient encore de m'obtenir une nouvelle faveur, que je regarde comme un miracle dont j'étais loin d'être digne, car nous considérions avec raison la grâce obtenue comme tellement impossible, que nous n'invoquions plus notre auguste bienfaitrice que sous le titre d'Espérance des désespérés. Je suis confondue de cette nouvelle grâce que je dois, j'en ai la conviction entière et inébranlable, à sainte Anne ; et j'ai désiré et promis de la publier dans les Annales, afin de prouver à leurs nombreux lecteurs qu'ils ne doivent pas se prévaloir de leur indignité ni d'aucun autre motif pour s'abstenir de recourir à sainte Anne, quand moi, si incrédule et si indigne de toute faveur, j'ai été exaucée. Ah ! quand on a vu et touché, il faut bien croire, mais le Sauveur a dit : " Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu ! "

Lecteurs des Annales, qui êtes ces heureux, puissiez-vous ressentir un jour, comme moi, après l'obtention d'une grande faveur, le besoin d'invoquer et de remercier tour à tour la meilleure et la plus puissante des mères, la bonne sainte Anne !

D. Rhéaume.

Certificat du médecin

Révérend Monsieur D. Gosselin,

Monsieur le Curé,

J'ai lu le document signé D. Rhéaume, que vous m'avez confié pour en faire l'étude, et voici ce que je suis en demeure de dire :

Madame Vve Rhéaume, qui fut toute sa vie prédisposée à la consomption, fut prise, dans le cour de l'hiver de 1880, d'une poussée de tuberculose au poumon droit, et je fus appelé pour lui donner mes soins. Après quelques semaines, et comme la maladie de ma cliente semblait suivre la même marche que celle qui avait déjà conduit au tombeau cinq de ses sœurs, je lui fis part de mes craintes, et la priai de faire venir un autre médecin de son choix, afin de pouvoir mesurer plus exactement le temps probable qui lui restait à vivre.

Elle fit mander le docteur Blanchet qui, avec moi, fut d'avis qu'elle ne pouvait survivre plus que deux mois. C'est alors qu'elle se décida à se rendre au sanctuaire de Beaupré, et nous pria de lui dire si elle pouvait faire le voyage étant couchée.

Nous lui répondîmes que, de cette façon, elle pouvait entreprendre le pèlerinage. Elle partit, fit deux jours d'absence et revint assise dans la voiture, prit vigueur si vite que huit jours après son entretien avec la bonne Thaumaturge, elle reprenait les occupations ordinaires de son ménage.

Je tiens de la bouche même de madame Rhéaume, qu'elle n'avait demandé, par l'intercession de la bonne sainte Anne, qu'un prolongement de vie suffisant pour lui permettre d'assurer l'établissement de ses enfants alors trop jeunes pour se passer de la direction de leur mère.

Madame Rhéaume mourut, je crois, dix-huit ans plus tard.

De tout ce qui précède, il ressort clairement que cette dame a dû obtenir, par l'intermédiaire de la bonne sainte Anne, le sursis qu'elle avait demandé, attendu aussi que la maladie (parente de la tuberculose) qui mit fin à ses jours, attestait une non guérison. La maladie était incurable, mais

son cours, visiblement suspendu pendant dix-huit ans, témoigne du prodige.

La conclusion à laquelle j'en suis venu, c'est que l'on peut autoriser l'insertion dans les Annales, des faits vrais qui sont relatés ici, et d'après moi, il serait juste que tel hommage fut rendu à la bonne sainte Anne.

J. E. GRONDIN, M. D.

XXXV
GUÉRISON DE DEUX RELIGIEUSES
PLACE INCONNUE.
(1880)

Relation de l'une des Sœurs de la communauté à laquelle appartenaient les deux miraculées.

TRES *Révérend Père.*—Selon notre promesse, nous venons vous donner une petite relation du miracle opéré dans la maison. Depuis dix-huit mois, une de nos sœurs était retenue au lit par une maladie très compliquée, laquelle ne laissait aucun espoir de guérison. A certains intervalles, ses souffrances devenaient telles que nous croyions que la pauvre enfant touchait à sa fin ; aussi, trois fois pendant ces dix-huit mois, crûmes-nous prudent de la faire administrer.

Voyant approcher la fête de sainte Anne, notre cœur se sentit intérieusement poussé de demander son retour à la santé. Fidèle à cette inspiration, elle commença, de concert avec les infirmières, une neuvaine de litanies à la Sainte. Pendant le cours de la neuvaine,

ses souffrances, au lieu de diminuer, ne firent qu'augmenter, et la nuit qui précéda sa guérison fut des plus douloureuses. Le lendemain 25, nous étions à réciter les premières vêpres de la fête, pendant laquelle notre chère sœur, tout en s'unissant à nous, réitérait avec une grande foi son humble supplique à la puissante mère de Marie. Elle fut exaucée ! Oui, elle se sent inspirée de laisser son lit, et à l'instant, joyeuse et toute en larmes, elle s'élance au pied d'une image de sainte Anne, la remercie et puis court dans les cloîtres en s'écriant : " Je suis guérie ! " L'infirmière accourt et en est d'autant plus surprise qu'elle vient de la quitter excessivement affaissée.

Après avoir questionné et transquestionné la malade, et sûres du miracle, nous nous rendîmes toutes au chœur, pour y chanter le *Te Deum* d'actions de grâces. Notre malade resta à genoux, tout le temps, sans éprouver aucun malaise.

Depuis ce moment, notre chère sœur suit tous les exercices de la Communauté, tant au réfectoire qu'au chœur, et sa santé paraît chaque jour faire de nouveaux progrès.

Merci donc à sainte Anne.

A ce fait miraculeux, permettez-nous, Très Révérend Père, d'ajouter un autre récit non moins extraordinaire. Sainte Anne s'est plu à favoriser encore une de nos sœurs malades. Ayant obtenu la permission de faire le voyage à Beaupré, à ce magnifique sanctuaire où tant de malades animés d'une foi vive, vont implorer soulagement et guérison, c'est sous ses voûtes saintes, témoins de tant de merveilles, que, le 30 août, cette sœur, atteinte de consomption, fut guérie. Depuis lors, elle jouit d'une parfaite santé, malgré les travaux fatigants

de l'enseignement, auxquels elle se livre depuis son retour.

Il ne reste plus à nos chères sœurs qu'à s'aquitter de la dette de gratitude contractée envers la thaumaturge du Canada.

Veuillez, s'il vous plait,ne pas mentionner au public le nom de la communauté, puis prier un peu pour votre bien humble en N. S.

Sr M. de St. L.

XXXVI
GUÉRISON DE MADAME D. H. PARÉ
De St-Vincent de Paul, P. Q.
(1880)

Relation de l'époux de la miraculée, et certificat du médecin.

MON épouse tomba malade, il y a près de trois ans. Après les traitements de plusieurs médecins, la maladie dont elle était atteinte, fut considérée comme incurable, et lui causait les plus grandes souffrances. Elle ne pouvait marcher, et la partie des jambes, depuis les genoux jusqu'aux pieds, était couverte de plaies. Ne pouvant non plus demeurer couchée, à cause des étouffements que cette position lui occasionnait, elle était condamnée à rester assise, sans cesse dévorée par une soif ardente, qui ne lui permettait pas de passer plus d'une heure sans boire. Il y avait vingt-huit mois qu'elle était en cet état, quand, abandonnée des méde-

cins qui ne nourrissaient plus d'espoir de sa guérison, elle reposa toute sa confiance en sainte Anne.

Elle entreprit alors un pèlerinage à Ste-Anne de Beaupré, entreprise que ses parents et ses amis taxaient d'imprudence et de folie, disant qu'elle trouverait la mort avant le terme de son pèlerinage. Elle partit, pleine de foi et de confiance. Arrivée à Ste-Anne de Beaupré, elle se fit porter sur une chaise jusqu'au sanctuaire, par moi et un autre charitable monsieur. Elle reçut la sainte Communion étant assise, puis elle entendit trois messes en action de grâces. Pendant tout ce temps, elle ne se sentit aucun besoin de prendre quelque breuvage. Après son action de grâces, elle me fit remarquer qu'elle se sentait mieux ; elle se leva et se dirigea d'elle-même vers la sacristie. Pour y arriver il lui fallut gravir plusieurs degrés, ce qu'elle fit sans trop de difficulté. Après avoir reçu la bénédiction du curé, elle revint par le même chemin, sans recevoir l'assistance de personne, et marchant avec une assurance de plus en plus grande. Ste Anne avait opéré sa guérison ; car depuis, les douleurs sont passées, les plaies sont guéries, l'enflure est disparue, et ma chère épouse est parfaitement bien.

D. H. PARÉ.

CERTIFICAT D'UN DES MÉDECINS QUI ONT TRAITÉ LA MIRACULÉE

Je soussigné, médecin, certifie avoir fait subir, sans succès, à madame Paré, un traitement médical, depuis la fin de l'année 1877, jusqu'au commencement de 1880. Il y a à peu près un mois, la même dame Paré est venue me voir : elle m'a paru complètement guérie.

F. A. GERMAIN, M. D.

XXXVII
GUÉRISON D'ADÉLAIDE DENIS
DE N.-D. DU MONT-CARMEL, P. Q.
(Août 1881)

Relation de la miraculée, attestation des Sœurs Hospitalières des Trois-Rivières, et certificat du médecin.

MONSIEUR *le Rédacteur*.—Le récit suivant d'une faveur signalée que j'ai obtenue par l'intercession de la bonne sainte Anne, intéressera peut-être vos lecteurs, et augmentera, j'en suis certaine, leur confiance en cette grande Sainte.

Depuis dix ans, une maladie de langueur me tenait dans un tel état de faiblesse, que j'étais incapable de me livrer au travail. Le 10 mars 1880, je fis l'imprudence de lever un fardeau d'une certaine pesanteur ; je restai sous le faix avec une ouverture à l'ombilic, par laquelle je perdais presque continuellement une bonne quantité de sang clair. Je vis deux médecins qui me laissèrent entendre assez clairement que ma guérison était impossible. Alors, je me tournai vers le ciel, et je la demandai à la bonne sainte Anne. L'occasion me parut favorable : car j'entendais dire qu'un pèlerinage s'organisait, aux Trois-Rivières, pour le sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré. C'était au mois d'août dernier. Je brûlais du désir d'être au nombre des pèlerins, mais j'étais retenue au lit par une irritation de l'estomac et des intestins qui augmentait encore ma faiblesse habituelle. Cependant la veille du départ, me sentant un peu mieux, je me levai, et contre l'avis de personnes éclairées qui me dirent que je manquais de prudence et que je resterais

en chemin, je descendis aux Trois-Rivières pour prendre le bâteau.

Je me rendis, sans accident à Sainte-Anne de Beaupré, où je priai de mon mieux ; mais je ne fus pas exaucée. Pendant le trajet de Québec aux Trois-Rivières, la fatigue que j'avais éprouvée me fit perdre connaissance. Mes bandages s'étant dérangés, pendant cette syncope, il s'échappa de ma plaie une telle quantité de sang, que ceux qui me virent en cet état, crurent que je mourrais durant le voyage. J'étais en effet plus morte que vivante lorsque j'arrivai aux Trois-Rivières. L'on me transporta, avec beaucoup de difficultés, à l'Hôpital des Dames Ursulines, où je reçus les soins du docteur Badeaux. Mais la maladie faisait son œuvre et allait toujours s'aggravant. Je ressentais des douleurs aiguës dans les intestins, et vers la fin d'août, le tube intestinal se perforant, les aliments que mon estomac ne rejetait pas, sortaient bientôt par ma plaie sans avoir subi, pour ainsi dire, d'altération. Jusque là, j'avais toujours espéré que les médecins pourraient me guérir, mais de ce moment, je compris que le secours d'en haut seul pouvait m'arracher à la mort, que du reste mon entourage attendait, puisqu'on m'avait fait recevoir les derniers sacrements.

Je commencai, avec les bonnes religieuses, ma quatrième neuvaine à Ste Anne, mais, cette fois, avec cette confiance qui naît si facilement dans l'âme, quand on sent que tout secours humain fait défaut et qu'il faut tout attendre du ciel. Je la terminai le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge. C'était le moment que sainte Anne avait choisi pour donner une nouvelle preuve de sa puissance et de sa bonté. Au moment de la communion, un malaise indéfinissable s'empara de moi ; je ressentis, dans tous mes membres, les douleurs

les plus vives. Je crus que j'allais mourir ; j'avais à peine reçu la sainte communion que je m'évanouis.

Lorsque je recouvrai mes sens, j'entendis ces paroles : " Mon enfant, dites : mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains "—" Ce n'est pas le temps, ma mère, répondis-je à la religieuse qui me suggérait cette prière, je suis guérie. " En effet, je n'éprouvais plus de souffrances et je sentais que sainte Anne m'avait exaucée. Dans les transports de ma joie, je voulus me lever, pour remercier à genoux ma bienfaitrice, mais on me retint au lit.

La messe de la Communauté était sur le point de commencer. Les religieuses qui m'assistaient, se rendirent au chœur pour l'entendre. A peine était-elle terminée, qu'elles revinrent pour constater si réellement j'étais guérie. Elles enlevèrent en toute hâte les bandages qu'elles avaient elles-mêmes posés, un instant auparavant sur ma plaie toute saignante. Il n'y avait plus de plaie ! Qu'on juge de mon bonheur et de l'étonnement des bonnes religieuses. Dès le lendemain, je pus me lever pour recevoir la sainte Communion. Naturellement, je restai faible pendant quelques jours ; mais les forces me revinrent graduellement durant le mois de convalescence que je passai à l'hôpital. J'en suis sortie le 15 octobre dernier, et je puis maintenant travailler, laver les planchers, laver et repasser le linge.

Ma reconnaissance à Ste Anne sera éternelle. Non, jamais je n'oublierai celle que l'on appelle si justement " la santé des malades."

Adélaïde Denis,

N. D. du Mont-Carmel, 8 mars 1882.

N. B.—Vous voudrez bien publier aussi les certificats suivants des Sœurs Hospitalières et des médecins qui ont vérifié le fait que je viens de raconter.

GUÉRISON D'ADÉLAÏDE DENIS, A L'HÔPITAL DES URSULINES DES TROIS-RIVIÈRES

Adélaïde Denis arriva à notre hôpital le 12 août 1881, au retour d'un pèlerinage qu'elle avait fait à Ste-Anne de Beaupré, dans le but d'obtenir sa guérison. La malade nous fut apportée sur un matelas, par quatre hommes, dans un état *syncopal* qui dura presque tout le jour, et qui se renouvela très fréquemment tous les jours pendant près d'un mois. Il suffisait du moindre mouvement, pour renouveler l'évanouissement. Elle rejetait de suite toute nourriture et les remèdes ne produisaient aucun effet. Plus de sommeil, les souffrances étaient intolérables. Les intestins ne fonctionnaient certainement plus, et nous avons vu de nos yeux les remèdes et les vivres, tels que patates, fruits, huiles, (pris en petite quantité. il est vrai), à peine avalés, être restitués à l'instant même, ou sortir par la plaie ombilicale, d'où s'échappaient aussi des matières fécales d'une odeur très prononcée. Le danger devenait imminent ; on lui administra les derniers sacrements.

La grande confiance de la pauvre malade en la bonne sainte Anne, nullement altérée par le refus apparent de sa guérison, lui inspira souvent de nous inviter à faire avec elle une neuvaine à sa chère Protectrice. Trois fois de suite, durant un mois, nous fîmes la neuvaine, sans succès apparent, et ce n'est qu'à la fin d'une quatrième, que la guérison eut lieu de la manière suivante.

Dès la veille de sa guérison, la malade nous certifiait que le lendemain, 8 septembre, fête de la Nativité de la Ste Vierge, Ste Anne la guérirait. Elle sollicita la faveur de communier une fois de plus en son honneur, et la Communauté se joignit à elle. Vers les 5 heures du matin, nous étions à laver la plaie encore saignante et affreusement béante.—Pauvre enfant,vous souffrez beaucoup,lui dit alors une de nous—" Oui, répondit-elle, mais mes souffrances achèvent ; Ste Anne va me guérir tout à l'heure ".

Vers 6 heures, le prêtre lui apporta la sainte Communion. En le voyant entrer, un frémissement douloureux par-

courut tous les membres de la pauvre infirme ; nous crûmes qu'elle touchait à ses derniers moments.

Cependant elle reçut la sainte hostie, mais ne put l'avaler qu'au moyen de quelques gouttes d'eau déposées sur ses lèvres. Elle parut avoir perdu l'usage de ses sens. Quelques minutes plus tard, son visage devint rayonnant ; elle semblait jouir d'une paix profonde, pendant que nous lui suggérions des prières d'actions de grâces, et même d'acceptation de la mort. " Mon enfant, dites avec ferveur : Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains ".

" Ce n'est plus le temps, ma Mère, s écria la malade, je suis guérie !... "

Ne se possédant plus de joie, elle tendait les bras vers nous... voulait sortir du lit et aller, à genoux, remercier sa Bienfaitrice. " Oh ! que je suis donc contente, que je suis donc contente ! Je suis guérie ! "

Comme nous devions retourner au chœur pour la sainte Communion, nous laissâmes auprès d'elle une garde-malade, avec recommandation de ne la pas laisser se fatiguer, en se levant si tôt, mais bientôt, à l'issue de la messe, elle annonçait elle-même au digne prêtre qui lui avait apporté la sainte Communion, et qu'elle attendait avec impatience, la grande faveur dont elle venait d être l'objet.

Il nous tardait de constater nous-mêmes le fait. Les transports, la jubilation de la malade nous en apprenaient la réalité, dès notre retour à la salle des malades.

En effet, la plaie était entièrement fermée, et nous enlevâmes les pansements devenus dès lors inutiles.

Quoique sa faiblesse fut encore bien grande, Adélaïde put, dès le lendemain, être transportée à la grille de communion.

Peu à peu ses forces revinrent sensiblement. La convalescence dura quelques semaines, et aujourd'hui, Adélaïde Denis jouit d'une bonne santé. Elle a quitté notre hôpital le 15 octobre. Elle est revenue nous voir plusieurs fois depuis, et nous assure qu'elle peut, sans fatigue, se donner aux travaux ordinaires du ménage.

MONASTÈRE DES URSULINES,

Les Religieuses Hospitalières.

CERTIFICAT DU MÉDECIN

Adélaïde Denis, âgée de 26 ans, entra à l'Hôpital des Ursulines le 12 août 1881. Elle était, lors de son entrée, excessivement faible et exténuée par une perte de sang continuelle. Elle m'avoua que, depuis à peu près deux ans, elle perdait continuellement du sang par l'ombilic. J'ai constaté plusieurs fois, pendant son séjour à l'hôpital, que l'hémorragie ombilicale existait et était très abondante. Cette hémorragie résista à tous les moyens que j'employai pour la combattre.

Quelques jours plus tard, des sympt'mes de péritonite se manifestèrent. Durant cette complication, l'infirmière attira mon attention sur le fait que Adélaïde Denis avait évacué un ver par l'ombilic, je ne voulus pas y ajouter foi, bien qu'elle m'eût montré quelque chose qui ressemblait à un ver. Je cessai, ce jour là, mon service à l hôpital, où je n'agissais que temporairement, et je fis mon rapport au médecin qui me succéda.

Deux ou trois jours plus tard, la maîtresse de l'établissement me dit qu'une perforation du tube intestinal existait à l'ombilic, et que remèdes et médicaments s'échappaient par cette ouverture.

Tout le temps que j'ai donné mes soins à cette fille, je l'ai considérée en grand danger.

Dans le mois de septembre suivant, je fus mandé à l'Hôpital pour revoir la patiente, Adélaïde Denis ; je l'ai trouvée en convalescence. Les symptômes alarmants étaient disparus, et sauf un peu de faiblesse, conséquence nécessaire des soufirances qu'elle avait endurées, je l'ai considérée comme guérie.

Les 8 et 9 mars courant, j'ai eu occasion de revoir Adélaïde Denis. Elle était parfaitement bien, jouissant d'une excellente santé, et je suis forcé d'admettre que sa guérison est tout à fait extraordinaire, sinon miraculeuse.

JOS. ED. BADEAUX, M. D.

XXXIX

GUÉRISON DE Delle LENA GUILMORE, des Trois-Rivières, P. Q.

(Octobre 1881)

Relation de l'abbé F. X. Cloutier, aujourd'hui évêque des Trois-Rivières.

MADEMOISELLE *Lena Guilmore*, fille du Dr William Guilmore, avait été, il y a plus d'un an, victime d'un accident qui avait failli lui enlever la vie. C'était une chûte de voiture des plus malheureuses.

Mademoiselle Guilmore avait eu une épaule cassée, et un genou gravement endommagé. C'est de cette dernière blessure qu'elle eut le plus à souffrir. Après huit longs mois passés au lit, elle commença à marcher à l'aide de béquilles, dont elle ne pouvait encore se passer à l'époque des derniers pèlerinages. Au mois d'août, elle s'embarqua pour Ste-Anne de Beaupré, en compagnie d'un grand nombre de pèlerins de cette ville et des environs. J'étais moi-même un des directeurs de ce pèlerinage, et j'ai pu me convaincre, par mon propre témoignage, comme par celui de plusieurs médecins, que l'infirmité de cette demoiselle n'était pas, humainement parlant, guérissable. Il suffit du reste de connaître l'habileté du Dr W. Guilmore, et l'affection qu'il porte à sa fille, pour affirmer que les ressources de l'art avaient bien été épuisées.

On s'adresse cependant avec la plus grande confiance à Ste Anne. La malade se rend à la sainte table avec ses béquilles ; elle reçoit en elle le Dieu qui est le maître de la vie et de la santé, et, se sentant aussitôt guérie, elle retourne pleine de joie, laissant en ex-voto à

la bonne Ste Anne, les appuis dont elle n'avait pu se passer jusque là. Aujourd'hui, mademoiselle Guilmore n'éprouve plus aucune douleur au genou ; elle marche avec facilité et ne désire qu'une chose, c'est de rendre de justes actions de grâces à Dieu et à la grande Sainte dont elle a obtenu une faveur si marquée.

Je me porte garant de ce fait extraordinaire.

F. X. CLOUTIER, Ptre.

XL

TROIS GUÉRISONS REMARQUABLES

ST-PIERRE DE MONTRÉAL,

(Juillet 1882)

Relation du R. P. Lefebvre, Supérieur Provincial des Oblats

MONSIEUR le Rédacteur,—Depuis longtemps déjà, j'aurais dû vous faire connaître les faits suivants ; la reconnaissance m'en faisait un devoir.

Le 3 juillet dernier, je quittais Montréal, en route pour Ste-Anne de Beaupré. Je conduisais au delà de 700 dames accompagnées de quelques enfants. Notre bonne Mère, toujours si compatissante envers ceux qui souffrent, s'est plu, en cette occasion, à faire éclater sa puissance et sa charité par plusieurs faveurs extraordinaires, et notamment par les trois guérisons suivantes, qui me paraissent parfaitement constatées.

I. Une *femme* souffrait, depuis cinq ans, d'une extinction de voix telle qu'il était presque impossible de l'en-

tendre, même en se plaçant tout près de ses lèvres. Elle entreprit, pleine de confiance, le pèlerinage du 3 juillet, et le lendemain, pendant que l'on récitait, à l'issue de la messe, les cinq *Pater* et *Ave*, à l'intention du Souverain Pontife, dans le vénéré sanctuaire, elle sentit tout à coup que la voix lui était rendue. Elle put répondre aux prières et, depuis, elle parle sans la moindre gêne. Je l'ai vue à plusieurs reprises ; j'ai pris toutes les informations possibles, et il n'y a qu'une voix pour attribuer à la bonne sainte Anne une guérison aussi extraordinaire. Ce témoignage s'accorde parfaitement avec la déclaration formelle du médecin et de la Sœur de Charité qui, pendant plusieurs années, ont donné leurs soins à la pauvre malade.

II. Un *jeune garçon* d'une douzaine d'années ; ne pouvait marcher qu'à l'aide de béquilles. Les os d'une de ses jambes semblaient être disloqués, et sa cruelle infirmité avait résisté à la science des plus habiles chirurgiens de Montréal Il fit le pèlerinage du 3 juillet A son retour, il put parcourir sans béquilles environ 30 arpents, et depuis, sa santé est parfaite. Ses béquilles, dont non-seulement il n'a plus besoin, mais avec lesquelles il ne sait plus marcher, parait-il, iront à Beaupré, s'ajouter à l'admirable trophée de la bonne Ste Anne.

III. Une *petite fille* d'une dizaine d'années. était tourmentée par une terrible maladie de nerfs. Elle ne pouvait marcher qu'avec beaucoup de difficulté et d'une façon très irrégulière. Il lui était impossible de rien porter ; tout lui tombait des mains, et elle ne prenait ses repas qu'avec la plus grande peine. La maladie l'avait tellement affaiblie, que pendant deux semaines entières, elle perdit l'usage de la parole. Dans cette extrémité, ses pieux parents tournèrent leurs regards vers la

bonne sainte Anne. On commença une neuvaine en son honneur, et presque aussitôt la pauvre petite éprouva du mieux. Mais c'est dans son sanctuaire que notre bonne Patronne voulut combler son œuvre. La petite malade ayant obtenu la faveur de faire le pèlerinage du 3 juillet, fut complètement et radicalement guérie. Plusieurs fois, depuis ce jour béni, j'ai eu occasion de la voir, et toujours je l'ai trouvée aussi bien que si elle n'eût jamais ressenti la cruelle maladie qui l'avait tant fait souffrir.

Plusieurs autres personnes également dignes de foi, m'ont assuré avoir reçu, lors de ce beau pèlerinage, des faveurs très précieuses. Gloire, amour et reconnaissance à la bonne sainte Anne, santé des infirmes et consolation des affligés !

Jos. Lefebvre,

Sup. O. M. I.

XLI
PLUSIEURS GUÉRISONS MIRACULEUSES
Diocèse de St-Hyacinthe
(13 Juillet 1882)

Relation d'un pèlerin, témoin oculaire ou bien informé des faits qu'il raconte.

MONSIEUR le Rédacteur.—Tout ce qui a rapport à la bonne sainte Anne paraît vivement vous intéresser. Chaque numéro de vos Annales est, pour des mil-

liers de vos lecteurs la preuve évidente de votre zèle à encourager la dévotion à cette grande Sainte. Vous avez réussi, monsieur, vous et vos honorés prédécesseurs dans la rédaction, à graver cette dévotion dans bien des cœurs canadiens. Partout on est avide de la lecture des Annales. C'est la dévotion à sainte Anne qui donne un si grand élan pour les pèlerinages, élan tel que la vaste église de Ste-Anne de Beaupré ne suffit plus pour contenir la foule des pèlerins.

Comme ami de sainte Anne, vous voudrez bien, Mr le Rédacteur, donner publicité à ce rapport, si vous le jugez digne des colonnes de vos Annales.

Le 13 juillet dernier était un véritable jour de fête pour une partie du diocèse de St-Hyacinthe. Quelques prêtres, amis de la grande thaumaturge, avaient eu la bonne pensée d'organiser un pèlerinage à Beaupré. Cette pensée rendue publique réjouit bien des cœurs désireux de se rendre au pied des autels de Ste Anne.

Monseigneur de St-Hyacinthe (1) donne encore cette fois l'exemple de la piété envers sainte Anne. Il veut bien permettre que le pèlerinage soit sous son patronage, et il s'engage à le présider lui-même, aussitôt que sa visite pastorale sera terminée. Le 12 juillet, il termine sa visite, prend les chars, accompagné de quarante-trois prêtres, suivi par plus de huit cents de ses diocésains. Le 13, à huit heures du matin, cette foule pieuse saluait l'auguste temple de Ste-Anne et en prenait possession. Pendant plus de deux heures, le saint Sacrifice est offert sur ses dix autels. Pendant plus d'une heure, deux prêtres distribuent à la foule le pain des anges. Quel

---

(1) L'évêque de St-Hyacinthe était alors Mgr Zéphirin Moreau. Ce digne prélat avait fait le vœu de visiter, chaque année, le sanctuaire de la Bonne-Sainte-Anne.

magnifique spectacle ! Quelle piété ! quelle foi sur toutes les figures ! Tous voulaient mériter les faveurs de Ste Anne ; tous voulaient considérer, vénérer ses précieuses reliques.

Sans crier au miracle, Mr le rédacteur, laissez-moi vous dire ce que j'ai vu de mes yeux, avec tous les pèlerins, ou du moins avec un bon nombre d'entre eux.

I. Un *jeune homme* de quatorze à quinze ans, depuis deux ans ne sortait de la maison qu'à l'aide de deux béquilles. Il se rend assez misérablement à Ste-Anne. Sa foi est vive. Il prie, fait la sainte communion, vénère les précieuses reliques, se lève sans le secours de ses béquilles. Il est faible, mais il est guéri. Il lui semble qu'il n'a plus besoin de ses béquilles ; aussi les laisse-t-il à la bonne Ste Anne. Pendant tout le long du retour, il marche assez lestement et sur le quai,et dans le bateau ; il fait même, à Sorel, une marche de trente arpents, du bateau à l'église, à pieds et sans le secours de personne, sans éprouver trop de fatigue.

II. Sainte Anne accorde la même faveur à un autre *jeune homme* de douze à treize ans, qui, après avoir reçu un coup violent à une jambe, avait été dix mois sans marcher, et qui, depuis trois mois, pouvait marcher avec une béquille. Ce jeune homme s'approche de la sainte table pour y faire la communion. La foule le presse, sa béquille est nuisible ; il la met dans le bas chœur, en dedans de la balustrade. Après la communion, tout occupé à adorer le Dieu qu'il porte dans son âme, il se relève, oublie sa béquille et se retire au milieu de la foule en boitant quelque peu. Sur le bateau j'ai été édifié, touché, en entendant ce jeune homme me dire comment Ste Anne l'avait traité. Il me dit avec une belle naïveté : " Je m'étais fait faire une belle béquille pour le

pèlerinage ; je suis bien content de l'avoir donnée à la bonne sainte Anne. Je me la rappelerai toute ma vie, et la remercierai souvent."

III. Un autre *petit enfant* de six ans, horriblement difforme, ne pouvait marcher, depuis deux ans, que les mains appuyées sur les genoux. Sa maman le porte dans ses bras pour lui faire vénérer les saintes reliques qui lui sont appliquées sur la poitrine. En sortant de l'église, il commence à marcher droit.

On l'a vu, sur le bateau, montrer les paumes de ses petites mains encroutées à force de les appuyer sur ses genoux. Quoique très faible, il continuait à marcher naturellement.

IV. Une charmante *petite fille* de cinq ans, dont le le côté droit était paralysé depuis plus de trois ans, avait été portée par son père et sa mère au pèlerinage. La veille du départ, son père lui dit qu'il ne pouvait l'amener à Ste-Anne. L'enfant se prend à pleurer amèrement. Pour la consoler il faut lui dire que Ste Anne veut qu'elle vienne. Elle promet de réciter toujours la petite prière que sa maman lui avait apprise. De fait, dans l'église de Ste-Anne on la voyait réciter attentivement sa prière enfantine : " Bonne sainte Anne, guérissez-moi." Le papa la porte à la vénération des reliques. Il la met en dedans de la balustrade, pour ne pas être trop pressée par la foule.

La sainte relique lui est appliquée ; puis on retourne au bateau. En prenant le quai, elle dit : " Maman laissez-moi, je suis capable de marcher toute seule." L'enfant fait le trajet à pied. Sur le bateau, elle va partout, elle qui auparavant ne pouvait monter deux degrés. Aux Trois-Rivières, elle fait seul le trajet du bateau à l'église ; elle fait de même à Sorel. Elle fait très bien le

signe de la croix de la main droite, ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant. Je n'hésite pas à dire qu'elle est guérie. J'ai pu la voir, il n'y a que quelques heures.

V. Une bonne et *pieuse dame* était tellement sourde, depuis trois ans, qu'il fallait parler par signes pour lui faire comprendre quelque chose. La veille du départ pour le pèlerinage, son curé a mille difficultées à la confesser. Sa surdité est la suite d'une maladie longue et violente qu'elle a essuyée il y a plus de trois ans. Dans l'église de Ste-Anne, elle avait tout vu, mais rien entendu. Jeudi soir, le 13, la prière venait de se faire sur le bateau ; le chapelet était récité ; un prêtre est prié d'adresser la parole à la foule attentive. Cette dame se tenait près de son beau-frère. Elle paraissait attentive. Elle regarde, elle écoute. O consolation ! elle entend distinctement. Elle se tourne vers son beau-frère, et tout bas lui fait cette question : " Mr le prédicateur parle-t-il bien fort. " La réponse est donnée aussi tout bas, ou à demi voix : " Pas plus que notre curé, quand il prêche dans notre église "—Comment se fait-il que je l'entends et le comprends si bien, ce soir ?—C'est que Ste Anne t'a obtenu ta guérison, répond le beau-frère. Ce fait est constaté par le curé lui-même. Reconnaissance à Ste Anne pour toutes ces faveurs !

UN PÈLERIN.

XLII
GUÉRISON D'UN VIEILLARD PERCLUS
(PLACE INCONNUE)
(1888)

Relation de Mr Joaquin Miller, écrivain américain et protestant, lequel, ne croyant à rien—il l'avoue lui-même—croyait cependant aux miracles de sainte Anne. On ne saurait donc révoquer en doute la bonne foi et la parfaite sincérité de cet auteur.

PENDANT le mois que j'ai passé à Québec, j'ai souvent conversé avec des gens distingués, avocats, jurisconsultes, littérateurs, et je n'ai trouvé parmi eux personne qui doute de l'efficacité des prières adressées à sainte Anne.

Pour moi je n'ai pas vu d'aveugles qui aient recouvré la vue, mais une dame anglaise d'une grande distinction, Mme G. M. P. (1) m'a raconté en détail la guérison d'une petite fille de dix ans, aveugle depuis sa naissance. Je n'ai jamais entendu de récit plus charmant et plus pathétique. Tout ce que je sais c'est que ce récit est vrai. Mme G. M. P. appartient à une famille très honorable de l'Isle Wight ; elle est liée d'amitié avec le plus grand des poètes vivants, et un de ses frères est célèbre à juste titre dans le monde littéraire.

Cette dame me conduisit un jour dans l'humble chapelle du couvent de Sainte-Anne. Dans un coin une religieuse, vêtue de noir, était agenouillée. Elle était aveugle. Venue de bien loin, elle passait ainsi ses jours

(1) Madame G. Pennée, née Ward, femme de lettres distinguée. Elle mourut à Ste-Anne de Beaupré, en 1895.

en prière, attendant sa guérison. " Va-t-elle recouvrer la vue ? demandai-je—Oui, très certainement," répondit la bonne dame, et elle me raconte les choses merveilleuses dont elle avait été témoin à Sainte-Anne.

Le même jour, je remarquai dans l'église un pauvre vieillard tout perclus, et si faible qu'il ne pouvait même se servir de béquilles. On l'aida à se trainer jusqu'au pied de la statue. Il s'y affaissa. Comme je n'étais pas venu pour prier, mais pour voir, je fixai attentivement mes regards sur cet homme. D'ailleurs je ne pouvais détacher mes yeux de ces traits où le sentiment et la vie semblaient s'être éteints, et dont la paleur était livide. Le malade leva pourtant la tête et ses lèvres remuèrent. Je n'en dis pas d'avantage, je craindrais de profaner le sujet Laissez-moi simplement ajouter que je vis ce vieillard rendu à la santé, sinon à la jeunesse. Il se leva, je le suivis jusqu'à la porte. Là il prit son sac de voyage et son bâton, et se mit à marcher du pas d'un athlète. Je le suivis encore un certain temps. Il n'y avait plus de doute possible, il était bien guéri.

On trouvera peut-être bien absurde qu'un vieux mineur de Sierras, vieux rêveur et vieux rimeur, qui n'eut jamais la foi en aucune religion, et qui n'eut jamais non plus le temps de prier, se surprenne à raconter de pareilles choses, à donner sa parole d'honneur que tout ce qu'il vient de dire n'est que la froide et absolue vérité. Mais oui, c'est la vérité et je sais que les miracles attribués à sainte Anne, à la bonne sainte de Beaupré, comme on l'appelle, sont authentiques, et que s'il s'est fait des miracles autrefois, il s'en fait encore aujourd'hui.

Il peut venir, et sans doute, il viendra beaucoup de voyageurs américains disposés à rire de tout ce qu'ils verront. Les américains aiment tant à rire ! Mais je me

permets de le dire, ce trait de notre caractère national qui nous fait rire de ce que nous ne comprenons pas et mépriser les idées reçues, va quelquefois beaucoup trop loin.

JOAQUIN MILLER.

XLIII
GUÉRISON DE JOSEPH LAPERRIÈRE
DE SHAWENEGAN, P. Q.
(Mai 1884)

Relation du curé de la paroisse et certificat du médecin.

AU printemps dernier, un enfant de douze ans, du nom de *Joseph Laperrière*, fut attaqué du ramollissement de la moelle épinière, et dans l'espace de quelques semaines, il en vint à un tel état de faiblesse, qu'il pouvait à peine faire un mouvement. J'essayai moi-même de lui faire faire le signe de la croix, et sa main refusait de se rendre plus haut que la poitrine.

Le médecin consulté déclara la gravité de la maladie,et je crus prudent de lui administrer les derniers sacrements. La famille s'adressa alors à sainte Anne, et l'on fit plusieurs neuvaines et, en particulier, le mois de Marie pour obtenir sa guérison. Dans l'une de ces neuvaines, son père vint faire la sainte Communion pour son enfant. Quelques minutes après son retour à la maison, l'on entendit tout-à-coup l'enfant dire à sa mère qu'il voulait se lever. On cherche à l'en empêcher ; il répond qu'il est guéri, et de suite se lève de lui-même

sur son lit, ce qu'il n'avait pas fait depuis plusieurs mois.

Les voisins arrivent, l'on m'avertit, je me rends à la maison avec Mr le Dr Fiset, et nous constatons une guérison très sensible. Toute la partie supérieure du buste paraissait complètement guérie. Ayant essayé de faire marcher l'enfant, il ne le put. On commence une nouvelle neuvaine. Le deuxième ou le troisième jour, il put marcher avec des béquilles, et le dernier jour, il vient lui-même déposer, devant moi, ses béquilles au pied de la statue de sainte Anne.

Cette guérison soudaine eut un grand retentissement dans notre localité, et contribua beaucoup à ranimer la dévotion envers sainte Anne.

Honneur et actions de grâces à cette grande Sainte ! Aimons-là, recourons à elle. Elle ne laisse jamais sans les entendre, sans les exaucer, les prières que nous lui adressons avec confiance.

Chs Bellemare, Ptre, Curé.

Le certificat du médecin accompagne cette lettre

Je, soussigné, certifie que j'ai donné mes soins au jeune *Laperrière* frappé d'un ramollissement de la moelle épinière. Je lui administrai, mais en vain, tous les remèdes préconisés contre cette terrible maladie. J'acquis bientôt la certitude que la maladie était incurable; aussi j'abandonnai le malade qui continua a affaiblir tous les jours. J'étais convaincu que la mort ne pouvait tarder. Grande fut ma surprise lorsque tout à coup l'on vint me dire que le petit malade se levait sur son lit. Je me rendis immédiatement chez lui et je le trouvai en effet tel qu'on me l'avait dit.

Je n'hésite pas à déclarer que sans une intervention toute surnaturelle, il serait infailliblement mort.

Donné à Shawenegan, ce dix-neuvième jour de septembre, 1884.

L. P. Fiset, M. D.

XLIV
GUÉRISON DU JEUNE STEWART
DE BROOKLYN, N. Y.
(14 août 1883)

Relation de la mère du jeune miraculé.

MONSIEUR le Rédacteur.—Permettez-moi de faire insérer dans votre estimable revue la relation d'une guérison miraculeuse opérée à Ste-Anne de Beaupré, le 14 août 1883, et dont les journaux de Québec et de Montréal ont fait mention dans le temps.

En l'année 1882, mon fils, agé de cinq ans seulement, reçut à l'épine dorsale une blessure qui s'aggrava continuellement jusqu'à ce qu'il devint tout-à-fait infirme. La hanche droite était sans aucune force.

En visitant mes amis d'Ottawa, l'été suivant, je fis examiner mon enfant par deux des médecins les plus éminents, qui le déclarèrent atteint de la courbature de l'épine dorsale, infirmité qu'on ne pouvait soulager que par l'usage d'un corset spiral et d'autres appareils usités en pareil cas. Le jour suivant (avant que j'eusse commandé ces instruments,) la Providence attira mon attention sur un pèlerinage qui devait sous peu se diriger vers le sanctuaire de Sainte-Anne, où j'avais entendu dire que tant de guérisons merveilleuses avaient lieu. Me sentant indigne d'une telle faveur, mais pleine de confiance en la miséricorde divine, j'étais convaincue que si je pouvais arriver au sanctuaire béni mon fils serait guéri.

Le cœur ainsi rempli de foi, je m'unis au pèlerinage,

et avec les pèlerins je me rendis à Sainte-Anne. On célèbre la sainte messe aussitôt que les pèlerins arrivent, et tous y reçoivent la sainte communion.

En allant communier je plaçai mon petit garçon au pied de la grande statue de Ste Anne " Mère des affligés," et en retournant de la table sainte, je l'offris à sa tendre miséricorde et la priai de lui rendre la santé. Pendant qu'agenouillée à ses pieds, je la suppliais pour mon enfant, celui-ci eut une faiblesse. Je le transportai au grand air, hors de l'église, où il reprit bientôt ses sens et, à mon étonnement et à ma joie, il revint à moi parfaitement guéri, sans donner le moindre signe d'infirmité, et depuis ce moment il jouit d'une santé excellente.

Madame THOMAS STEWART,

XLV

GUÉRISON DE DEUX PERSONNES

DIOCÈSE DE ST-HYACINTHE

(Juillet 1884.)

Relation d'un pèlerin témoin oculaire ou bien informé des faits qu'il raconte

MONSIEUR le Rédacteur—Depuis dix à douze ans, le diocèse St-Hyacinthe n'a pas manqué de faire son pèlerinage annuel. Cette année, il ne s'est pas contenté d'un seul ; voilà qu'il vient de faire son second. Dans le courant de juillet, deux mille personnes de ce diocèse ont fait le pèlerinage. C'est du zèle, c'est de la foi assu-

rément. Mais je ne suis pas étonné de cet esprit de foi. Monseigneur de St-Hyacinthe est le premier à favoriser cet acte de dévotion, non-seulement en le mettant sous son patronage, mais encore en l'honorant de sa présence chaque fois que ses occupations le lui permettent. Son clergé est fidèle à répondre à son désir. Ceci contribue beaucoup à répandre parmi le peuple la dévotion des pèlerinages.

Ce qui est bien consolant, Mr le Rédacteur, ce sont ces nombreuses faveurs spirituelles et temporelles que la bonne sainte Anne se plait à verser sur un grand nombre de ceux qui s'imposent le sacrifice du voyage. En effet, combien vont là pour assurer leur salut ! Combien par cet acte de foi, qui donne l'occasion d'entrer en soi-même, par le bon exemple et la prière, trouvent la paix du cœur, et reviennent plus chrétiens, plus fervents ! Et puis quel beau spectacle de voir, pendant deux jours et deux nuits, dans tous les coins d'un bâteau mille à douze cents personnes constamment en prières, en exercices de piété !

Mais ce qui touche davantage tous les pèlerins, ce sont ces guérisons corporelles qui s'opèrent si fréquemmant dans ces pieux pèlerinages. On y voit des infirmités de toute espèce, des malades que l'on porte sur des grabats, d'autres qui ne marchent qu'à l'aide d'un bâton, d'une béquille, de deux béquilles même, d'autres enfin qui ont perdu la vue, l'ouïe, la santé, etc. De ces guérisons tout à fait prodigieuses se sont opérées dans l'un et l'autre de ces pèlerinages du diocèse de Saint-Hyacinthe du neuf et du seize juillet.

Il est prouvé qu'un *Mr Malo*, originaire de la paroisse de Saint-Damase, à laissé ses deux béquilles dans l'église de Ste-Anne. Il y a trois ans, cet homme travaillait aux Etats-Unis. Il était sur un élévateur qui lui fait

défaut d'une hauteur de trente pieds. Il tombe avec cet élévateur qui lui casse les jambes en trois ou quatre parties. Longtemps il est sous les soins des médecins, et depuis lors il ne marche que misérablement à l'aide de deux béquilles. A Ste-Anne il va faire la communion, s'agenouille à la sainte table et met ses deux béquilles en dedans de la balustrade, dans le bas-chœur, en disant de cœur : " Bonne sainte Anne, je vous les donne ; si vous ne me guérissez pas, je retournerai à quatre pattes :" C'était sa prière et son expression de foi vive. Il reçoit la sainte communion avec une grande piété, et se relève sans béquille ni l'aide de personne. Les jambes sont parfaitement guéries et il marche lestement, à la grande surprise de tous ses co-paroissiens.

Une autre guérison non moins surprenante est celle d'*Hermine Larocque* de la paroisse de St-Alexandre. Cette bonne fille, âgée de quarante ans, était depuis son enfance, d'une constitution tellement scrofuleuse, qu'elle ne pouvait marcher qu'à l'aide de béquilles et ne pouvait jamais se mettre à genoux. On la porte au pèlerinage. Le dix juillet, elle est dans l'église de Sainte-Anne ; un malaise se fait sentir dans tous ses membres ; elle fait la sainte communion et se sent guérie. Après une longue action de grâces, elle sort de l'église seule et sans béquilles. Pendant le retour, sur le bâteau, elle s'occupe à remercier la bonne sainte Anne et à raconter à ses amis et connaissances, la bonté, la charité de cette grande Sainte à son égard. Depuis son retour dans sa paroisse, elle continue de prier à genoux et marche cinq à six arpents sans éprouver de fatigue ; ce qu'elle ne pouvait faire avant son pèlerinage.

Tous ces faits, Mr le Rédacteur, sont bien de nature à ouvrir les yeux aux incrédules, à prouver la divinité du catholicisme, à raffermir la foi et à augmenter la con-

fiance en notre grande Thaumaturge. Si vous trouvez qu'ils soient dignes de la publicité, je vous autorise à en tirer partie. Je serais heureux si vous leur donniez une forme littéraire plus agréable, afin qu'ils ne déparent pas vos Annales.

UN PÈLERIN TÉMOIN.

XLVI
SAINTE ANNE PRÉSERVE DE L'APOSTASIE UN CITOYEN DES TROIS-RIVIÈRES.

(Août 1885)

Lettre adressée au rédacteur des Annales par cet heureux protégé de Ste Anne.

PENDANT le cours de l'été, je fus en butte à une violente tentation, celle d'apostasier et d'entrer dans la congrégation dite des Suisses. (1) Je m'en ouvris à mon confesseur ; je fis un pèlerinage à Ste-Anne pour en être délivré ; rien n'y fit. J'avais cependant fait mon pèlerinage de mon mieux, ne prenant qu'un repas par jour, durant le voyage, priant beaucoup, espérant encore plus. Sainte Anne resta sourde à mes prières. Je revins désolé, et le découragement me gagna de plus en plus. Enfin, à

(1) Une des nombreuses sectes dissidentes de l'Amérique du Nord. Quelques-uns de ses membres sont les descendants des anciens Huguenots. Aujourd'hui la secte se recrute de Chiniquistes et d'apostats. Huguenots, Chiniquistes et apostats : ces différents éléments, mis en fricassée, forment un tout plus ou moins homogène qui au Canada, porte le nom de congrégation des Suisses.

bout de force et vaincu par la ténacité de cette horrible tentation, j'y succombai intérieurement. Le vingt-cinq juillet, j'étais décidé de partir pour Montréal, le lendemain, et d'entrer chez les Suisses. Du vingt-cinq au vingt-six, je passai la plus affreuse nuit de ma vie. Je me souvins que, le matin, je devais aller rejoindre nos congréganistes et réciter avec eux l'office de la très sainte Vierge. Si je n'y vais pas, me disais-je, que vont-ils penser ? Cette idée, et plus encore la pensée que j'allais pour toujours abandonner le culte de Marie, de celle que mon enfance avait tant aimée, me faisait endurer d'indicibles tortures. Enfin, à six heures et demie, je partis pour l'église, bien déterminé cependant à prendre, aussitôt après l'office, le chemin de Montréal. Arrivé à l'église, mes yeux, malgré moi, par un mouvement involontaire—car je ne voulais rien voir qui pût ébranler ma résolution—mes yeux, dis-je,se portèrent sur la statue de Sainte Anne. Mon Dieu ! je sentis comme un coup de foudre ; il me sembla qu'une main invisible me repoussait du lieu saint, et un soupir d'angoisse m'échappa à me rompre la poitrine. J'étais terrassé, annéanti ; je comprenais l'indignité de ma conduite, et le remords me rongeait le cœur. Je sortis et courus me jeter au pied de mon confesseur, demandant pardon à Dieu et à la bonne sainte Anne de ma faiblesse et de mon peu de confiance. Quand je me relevai j'étais consolé et fortifié Depuis ce jour le tentateur m'a laissé en paix.

Merci mille et mille fois, grande et bonne sainte Anne ! Sans votre secours je serais aujourd'hui un apostat.

UN CITOYEN DES TROIS-RIVIÈRES.

XLVII

GUÉRISON DU JEUNE FISET

DE SPRINGFIELD, MASS, E. U.

(Août 1885)

Relation d'un témoin bien informé, attestation de deux médecins et témoignage de Laure Conan.

LE pèlerinage de la Congrégation des hommes de l'église Saint-Jacques de Montréal, est arrivé ce matin de Sainte-Anne de Beaupré, après avoir fait un voyage très heureux sous tous les rapports.

Au nombre des pèlerins se trouve un miraculé dont la guérison est par trop extraordinaire pour que nous ne la fassions pas connaître, avec détails, à nos lecteurs.

C'est un jeune homme de 17 ans, du nom de *Fiset.* Son père demeure actuellement à Springfield, Mass., d'où le jeune miraculé est parti, il y a quelques jours, exprès pour aller faire le pèlerinage à Sainte-Anne. Hier encore, le jeune Fiset avait le corps tout couvert de plaies affreuses, dont quelques-unes d'une grandeur démesurée. Sa jambe droite, courbée par la force du mal, était attachée à la cuisse, comme par un lien de fer, et c'est à grande peine qu'il traînait son corps languissant sur ses deux béquilles.

Il était ainsi affligé depuis sept ans, sans que rien pût le soulager.

Etant à Springfield, chez son père, il y a quelque temps, il a lu dans les Annales les rapports des différents pèlerinages, et presque à chaque rapport, la relation d'un ou plusieurs miracles, parfois éclatants. C'est alors qu'il demanda à son père s'il pouvait lui fournir l'argent

nécessaire pour faire, lui aussi, le pèlerinage de Sainte-Anne de Beaupré. Le père, qui est pauvre et chargé d'une famille, ne put, malgré son désir de le faire, donner l'argent nécessaire à son malheureux enfant. Mais il n'y a rien d'impossible pour celui qui croit et qui à le désir ardent d'aller où sa foi et sa confiance l'appellent.

Le jeune infirme parcourut donc la ville de Springfield sollicitant l'aumône, demandant qu'on lui fournit le moyen d'aller demander sa guérison à sainte Anne, dans son sanctuaire de Beaupré. Bientôt il eut assez d'argent pour faire le voyage. Il vint à Montréal, et s'embarqua pour Ste-Anne avec les pèlerins de St-Jacques. Hier matin, il venait communier dans l'église de Sainte-Anne, et s'en retournait non encore guéri, quand il rencontra un prêtre qui le connaissait.

Eprouve-t-on du mieux ? demanda le prêtre.—Non, pas encore, répondit-il d'une voix qui trahissait un peu de découragement. — Ne partez donc pas, ajouta le prêtre ; retournez vénérer la relique de Ste Anne.

Il retourna en effet à la balustrade pour vénérer la relique, qu'il baisa avec une foi très vive.

Avant de passer outre, le prêtre qui faisait vénérer la relique, la lui appliqua sur la poitrine. A l'instant, il éprouva un bien-être si grand, si inaccoutumé, il fut pris d'une émotion si vive, qu'il sembla un moment en extase. Sa jambe venait de se redresser, et toutes ses plaies de se fermer. Il se leva sans béquilles, sans être aidé de personne, parfaitement et subitement guéri. Tout le long du voyage, en revenant, il marcha et se porta aussi bien que personne.

De retour à Montréal, il est allé communier à Notre-Dame, puis s'est rendu chez une de ses tantes, où

s'est tenu un examen médical pour constater la guérison.

Deux médecins de la ville, le Dr Bourque et le Dr Jacques, ont examiné le miraculé dont la guérison est parfaite et constante.

Attestation de Laure Conan (1)

Dans les premiers jours d'août (1885), arrivait de Springfield à Ste-Anne de Beaupré, un jeune homme du nom de Fiset.

Depuis sept ans, tout son corps était couvert d'horribles plaies que rien n'avait pu guérir;la jambe droiteétait courbée par la force du mal, et ce pauvre garçon de dix-sept ans ne pouvait bouger sans l'aide de deux béquilles. Il alla communier et vénérer la relique sans éprouver aucun soulagement. Voyant cela, un prêtre l'engagea à vénérer la relique une seconde fois. Il le fit et celui qui la présentait, la lui appliqua un instant sur la poitrine. Cette foi, au contact sacré, le jeune homme ressentit dans tout son être une sensation extraordinaire. Un moment, il parut dans une sorte d'extase. Dans ce même moment, sa jambe s'était redressée, toutes ses plaies s'étaient fermées. Il était guéri, parfaitement guéri, et il s'en retourna se portant aussi bien et marchant aussi librement que personne.

Laure Conan

---

(1) Laure Conan est le nom de plume d'un écrivain canadien bien connu, Melle Angers.

XLVIII

GUÉRISON DE Delle HERMINE LABRIE, DE ST-JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC (15 juillet 1886)

Rapport du médecin et témoignage du curé de la miraculée.

JE connais Mademoiselle *Hermine Labrie* depuis environ six ans. Elle souffrait alors, depuis environ vingt-cinq ans, d'une dyspepsie irritative très prononcée et qui n'a fait que s'aggraver. Je lui ai donné des soins de temps en temps, mais sans résultat appréciable ; elle a aussi été traitée à l'Hôtel-Dieu, en 1881, sans plus de succès, et, même à son retour, il a été jugé nécessaire de lui administrer l'Extrême-Onction. Depuis très longtemps, elle ne pouvait prendre d'autre nourriture qu'un peu de gruau très liquide et un peu de lait et d'eau ; encore cela lui causait-il souvent beaucoup de fatigue et une sensation de cuisson intense dans l'estomac et le reste des voies digestives. A plusieurs reprises, et encore l'année dernière, elle a eu des ulcérations intestinales avec hémorragies abondantes, de sorte qu'elle était dans un état de faiblesse extrême qui, depuis quatre années surtout, la retenait au lit la plus grande partie du temps.

Au commencement du mois, j'ai été consulté sur la possibilité pour elle de se faire transporter au sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré, à l'occasion du pèlerinage de la paroisse de St-Jean-Baptiste, qui était fixé au 15 juillet. Je n'ai pas cru devoir lui conseiller ce voyage, redoutant une issue fatale ; d'autres personnes amies lui manifestèrent aussi leurs craintes. Bien plus, durant les

cinq ou dix jours qui précédèrent immédiatement le 15 juillet, elle fut plus mal que jamais. Malgré cela, elle persista dans son désir d'aller à Sainte-Anne, et on l'y transporta tantôt sur une chaise, tantôt sur un lit qu'on lui avait préparé dans le bâteau. Comme il était facile de le prévoir, elle éprouva les plus grandes fatigues durant le trajet ; plusieurs personnes présentes et elle-même pensèrent qu'elle ne reviendrait pas vivante. Mais après avoir vénéré la relique de sainte Anne, elle se sentit tout à coup plus forte et plus à l'aise, et se mit à marcher seule ; de plus elle mangea, ce qu'elle n'avait pu faire depuis longtemps. Le retour s'opéra très heureusement, et depuis ce temps, elle n'a fait qu'aller de mieux en mieux.

Je l'ai revue le 19 du courant, quatre jours après le pèlerinage, et j'ai pu remarquer un changement vraiment étonnant dans son état. Elle peut manger et elle mange en effet, de tout ce qui fait la nourriture habituelle de sa famille. Son appétit est excellent et elle n'éprouve jamais la moindre fatigue du côté de la digestion. Son sommeil, qui autrefois était presque nul et toujours agité, est maintenant très régulier, paisible et même profond. Ses forces reviennent rapidement, et maintenant, non seulement elle peut s'occuper dans la maison, mais elle marche très facilement et, même dans les côtes très inclinées qui conduisent à sa demeure, elle n'éprouve pas plus de fatigue qu'une jeune personne en bonne santé.

En somme, le changement opéré chez elle à été si grand, si subit et si complet, que je n'ai aucun doute qu'il ne soit dû à la puissante intercession de la bonne sainte Anne, et je suis heureux de lui en rendre ce témoignage.

J. P. Boulet, M. D. L.

TÉMOIGNAGE DU CURÉ.

Le rapport du Dr Boulet est complet et fidèle. Mademoiselle Labrie continue à être bien et très bien. Elle est allée une seconde fois en pèlerinage à la Bonne-Sainte-Anne. Ce voyage ne l'a nullement fatiguée.

Tous les jours elle vient à la messe, fait la communion et s'occupe toute la journée au travail manuel et à visiter les malades.

Mr le rédacteur est prié de publier dans les Annales de la Bonne-Ste-Anne cette guérison étonnante, afin de répandre partout l'amour et la confiance envers cette grande patronne du Canada.

F. X. PLAMONDON, Ptre,
Curé de St-Jean-Baptiste de Québec

XLIX
GUÉRISON DE TROIS PÈLERINS
D... ACADIE, N. B.
(Juillet 1886)

Relation d'un Père Rédemptoriste et certificat d'un médecin

CETTE année encore, il nous a été donné de voir la foi des bons Acadiens et leur confiance en la bonne sainte Anne. Ils sont venus de leurs paroisses lointaines, de Memramcook, de Port Mulgrave, de Miscouche, de l'Ile du Prince Edouard, de Barachois, de Shediac, d'Arichat et d'ailleurs ; les uns de deux cents lieues, les autres de deux cent cinquante, et pour la première fois, un petit groupe est venu de plus de trois cents lieues pour faire connaissance avec le sanctuaire

de Ste-Anne et ses merveilles. Ces derniers sont des Acadiens d'Arichat, Cap Breton, dirigés par leur digne curé, un ancien ami, lui, de la bonne Sainte.

Les jouissances de l'ordre temporel leur ont manqué. La fatigue du voyage, les retards ennuyeux, la rareté du logement, l'arrivée inattendue d'un autre pèlerinage, les désagrements de la température, tout s'est réuni pour faire de leur pèlerinage un acte de pénitence. Mais, en vrais chrétiens, ils ont su endurer avec patience toutes les contrariétés, et Dieu et la bonne sainte Anne les ont récompensés.

Plusieurs guérisons étonnantes ont été le fruit de leur foi et de leur patience. Nous avons constaté les suivantes, que nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs.

I. Madame *P. Doucet*, de Baie Ste Marie, Nouvelle-Ecosse, souffrait depuis six mois d'un mal de genoux très douloureux. Avant de partir pour Ste-Anne, elle fit une neuvaine, et commença à éprouver quelque soulagement. Rendue à Ste-Anne, elle put y déposer ses béquilles jusque là indispensables, et, malgré un peu de faiblesse aux genoux, se rendre sans aide à la sacristie avec les autres pèlerins.

II. Madame *Marceline Cormier* a été transportée de chez elle à Lévis, en route pour Ste-Anne, dans le char qui servait d'hôpital aux infirmes du pèlerinage. Elle est infirme depuis six ans, et souffre d'une débilité générale qui la retient constamment au lit. Au moment de la communion, elle a senti renaître ses forces, et s'est rendue à la sacristie pour nous annoncer sa guérison. Un médecin, qui l'a accompagnée durant le trajet, a eu l'obligeance de nous donner le certificat suivant :

" Je certifie que Madame Cormier était dans une prostration extrême, et que je l'ai eue sous mes soins pendant

le voyage du pèlerinage ; je constate qu'elle est très bien maintenant." F. X. COMEAU, M. D,

III. Mais le cas le plus étonnant, peut-être, est celui de Madame *Lebrun*, de Minudie, Nouvelle Ecosse. Depuis plus de deux ans, une maladie affreuse la retenait au lit, sans force et sans mouvement ; une faiblesse extrême de l'épine dorsale l'empêchait de se dresser elle-même sur son séant. Pour venir à Ste-Anne, on dut la porter à bras dans la voiture et jusqu'aux chars. Au moment où elle recevait la sainte communion, dans la basilique, elle sentit disparaître la douleur de son échine, la force lui revint et elle se rendit à la sacristie pour y donner son témoignage. Souriant de bonheur, et pleurant d'émotion et de reconnaissance, elle raconta les circonstances de sa guérison. Elle se rendit ensuite à l'église, où l'on annonça aux fidèles la grâce qu'elle venait de recevoir, et l'on chanta un *Te Deum* pour remercier Dieu des faveurs qu'il venait d'accorder par l'intercession de sa glorieuse servante, la bonne sainte Anne.

L

GUÉRISON DE DEUX PERSONNES

DE ST-PIERRE LES BECQUETS, P. Q.

(3 août 1887)

Relation du curé de la paroisse, témoin oculaire des faits qu'il raconte

MON Révérend Père.—Lors de notre pèlerinage, le 3 août courant, je me suis engagé à vous donner des nouvelles de nos pauvres infirmes que sainte Anne

avait commencé à soulager, en présence d'un grand nombre de personnes, d'une manière bien éclatante.

Ce sont deux personnes déjà âgées et qui souffraient depuis longtemps : elles ont fait le pèlerinage dans l'espérance d'être guéries, et en promettant de faire enregistrer leur guérison dans les Annales de la Bonne-Sainte-Anne.

La première, *Olympe Houle*, était malade depuis plus de vingt ans. Depuis un an, elle ne marchait pas du tout ; auparavant elle avait marché avec des béquilles. Ses pieds et ses jambes étaient très enflés et toujours très froids. Elle a été portée dans sa chaise depuis la maison où elle logeait jusque devant la statue de la bonne sainte Anne. Après la communion, qu'elle a reçue assise dans sa chaise, elle a senti une grande douleur dans les jambes, comme si le sang eût fait effort pour descendre jusqu'aux pieds. Alors elle s'est levée seule, et s'est mise à genoux devant la statue. Depuis huit ans elle n'avait pu se mettre à genoux. Elle est allée vénérer les reliques avec les autres et sans que personne dût l'aider à se rendre à la balustrade. Se voyant bien mieux, elle est allée porter ses béquilles devant la bonne sainte Anne, et c'est presque sans le secours de personne qu'elle est retournée dans sa famille.

Le R. P. Fiévez ayant dit dans son instruction que la bonne sainte Anne n'accorde pas toujours tout de suite ce que l'on demande, elle a continué à prier, et tous les jours elle a continué a prendre du mieux. Depuis quinze ans, elle avait perdu tout-à-coup l'usage d'un œil ; depuis le retour, cet œil est tout-à-fait bien, tellement qu'elle a pu enfiler une aiguille sans le secours de l'autre œil.

Depuis l'automne dernier, sa voix était tellement couverte qu'elle avait grande misère à se faire entendre ;

aujourd'hui elle parle autant et aussi fort qu'elle le veut. Depuis une dizaine d'années, un pouce qui avait été démis, n'était bon à rien ; aujourd'hui ce pouce, quoique un peu difforme, est tout à fait bien, et elle peut s'en servir pour tricoter, coudre, etc. Depuis vingt-cinq ans environ,elle ne pouvait jamais manger le matin ; à présent elle mange quand elle veut. Autrefois elle sentait continuellement des douleurs dans tous les membres ; aujourd'hui elle est comme une jeune fille, grâce à la bonne sainte Anne qui l'a remise presque toute à neuf.

La seconde, *Célanire Delisle*, a quarante-cinq ans. Il y a vingt-cinq ans, elle s'est démis une épaule, et depuis ce temps, elle a toujours souffert. Elle a eu des temps meilleurs, mais depuis un an et huit mois, elle était presque incapable de marcher ; si elle essayait de travailler ou de marcher un peu, elle était exposée à perdre connaissance. Elle ne pouvait parler que tout bas ; elle souffrait presque continuellement toutes sortes de douleurs ; ses pieds et ses jambes étaient tout enflés, et il fallait l'aider à marcher, sans quoi elle était exposée à tomber.—"Au moment de la consécration, durant la messe " de notre pèlerinage, dit-elle, je me suis trouvée mieux ; " je me suis mise à genoux, et j'y suis restée jusqu'après " la communion. Après la messe, je suis sortie seule de " l'église ; mes jambes n'étaient pas enflées, et je ne sen-" tais plus ni de faiblesse ni de douleurs. Ma voix était " revenue, je parlais et pouvais me faire entendre sans " peine. Depuis le mois de janvier, j'étais exposée à " vomir toutes les fois que je mangeais de certains ali-" ments ; à présent je mange impunément tout ce que " je veux.

" Depuis le retour du pèlerinage, mon bras qui avait " été démis, dont je ne pouvais me servir, et que je ne

“ pouvais remuer, est tout-à-fait bien et aussi bon que “ l'autre. En un mot, je parle, je marche, je travaille et “ me porte comme si jamais rien n'eût été ”.

Voilà, mon Révérend Père, des choses qui peuvent être attestées par un grand nombre de personnes.

Je suis heureux de porter à votre connaissance ces faits qui sont si propres à augmenter la confiance et la reconnaissance envers la bonne sainte Anne.

CHAS E. GARCEAU, Ptre.

LI
GUÉRISON D'UNE DAME IRLANDAISE
STE-ANNE DE MONTRÉAL,
(?6 juillet 1887)

Relation d'un Père Rédemptoriste, vicaire de cette paroisse.

AU commencement de juillet 1887, un brave Irlandais de la paroisse de Ste-Anne, à Montréal, souffrant depuis plusieurs années d'un rhumatisme universel, fit le pèlerinage de Ste-Anne de Beaupré, pour demander sa guérison. Mais, et Dieu seul sait pourquoi, il quitta le sanctuaire des prodiges sans être guéri.

Vers le même temps, son épouse est atteinte d'une grave inflammation d'intestins, et en peu de jours, elle se voit réduite à l'extrémité. Le médecin déclare le cas sans aucune ressource, et moi-même, qui écris ces lignes, je m'empresse de préparer la malade à partir pour l'éternité.

Cependant le mari ne cesse de prier la bonne sainte Anne en laquelle il a une confiance illimitée. Plus la

cause parait désespérée et plus sa confiance augmente. Un matin que son épouse semblait mourante, il se jette à genoux, près de son lit, et dans un de ces sublimes mouvements de foi qui transportent les montagnes, il s'écrie : "Ah ! bonne et bien-aimée Ste Anne, voilà tant de fois que je fais, au prix de mille sacrifices, le pèlerinage à votre béni sanctuaire de Beaupré, pour y obtenir ma guérison, et cependant je reste toujours infirme. Eh bien, soit, j'y consens, je resterai infirme ; mais de grâce, o bonne Sainte, guérissez donc ma pauvre épouse qui est si nécessaire à sa famille."

Ceci se passait la veille ou l'avant-veille de la fête de Ste Anne, 26 juillet.

Cependant l'état de la malade empirait toujours. J'allais la visiter tous les jours, et je commençais à trouver étrange que la mort fut si lente à venir faire son œuvre.

Nous voici au matin du 26 juillet, fête de la bonne sainte Anne. La nuit avait été bien mauvaise pour la pauvre malade ; les faiblesses se succédaient bien rapidement, et dans la famille, les prières continuaient toujours ferventes. Vers les neuf heures, la malade avait été laissée seule pour quelques instants. Tout à coup la porte de sa chambre s'ouvre ... " Sainte Anne vient de me guérir, s'écrie l'agonisante d'il y a un instant, j'ai faim, donnez-moi à manger." Elle était en effet guérie et sa guérison avait été instantanée. Je l'ai moi-même vue, ce même matin, marcher et agir dans la maison, causant avec les personnes de la famille, et racontant à tous les détails de sa guérison miraculeuse. Elle ne conservait qu'un peu de faiblesse dans les membres. Ses forces sont revenues bien vite et depuis lors, elle jouit d'une parfaite santé.—Gloire à la bonne sainte Anne !

G. Godts, C. SS. R.

LII

GUÉRISON DE Delle MATHILDA POWELL

Laconia, N. H.

(16 octobre 1887)

Relation d'un Père Rédemptoriste de Ste-Anne de Beaupré et certificat du médecin.

LA saison des pèlerinages touche à sa fin, mais la bonne sainte Anne continue toujours le cours de ses prodiges.

Le dimanche, 9 courant, arrivait des Etats-Unis à Ste-Anne de Beaupré, mademoiselle Mathilde Powell, de Laconia, N. H. Cette jeune fille était infirme depuis trois ans et neuf mois, des suites d'une chute de voiture. Les médecins de Laconia, plusieurs docteurs de Boston des plus habiles, et un éminent praticien de Montréal, avaient constaté chez elle la dislocation ou au moins la déviation, en deux endroits, de la jambe gauche. La malade suivit sans succès les traitements divers prescrits par les hommes de l'art. Plusieurs d'entre eux finirent par déclarer son infirmité incurable.

D'une faiblesse extrême, toujours souffrante, elle ne pouvait même faire quelques pas avec deux béquilles sans être soutenue d'une personne qui l'aidât dans ses mouvements. Se tenir debout ne lui était possible qu'en se revêtant d'un corset de plâtre ou de fer. Aussi Mademoiselle Powell fut-elle transportée à Ste-Anne sur le fauteuil-lit qu'elle ne quittait presque jamais. Depuis quelque temps déjà, la pauvre malade avait promis de venir faire une neuvaine au sanctuaire de Beaupré, et, dès ce moment, se sentant quelque peu fortifiée, elle avait la plus ferme confiance d'être guérie par sainte Anne.

Chaque jour de la neuvaine elle passait de longues heures en prière près de la statue de la Sainte. Dimanche dernier, 16 octobre, la pieuse infirme communie, vénère les saintes reliques et bientôt s'aperçoit qu'elle est pleinement exaucée. Plus de douleurs ni d'infirmités. La colonne vertébrale est redressée et rendue à son état normal. La paralysie a disparu de la jambe gauche qui, précédemment raccourcie par le mal, est revenue à ses proportions naturelles. L'heureuse pèlerine à recouvré la liberté de tous ses mouvements ; elle marche sans gêne, sans souffrance, et raconte à qui veut l'entendre le bonheur de sa guérison, en exaltant la bonté et la puissance de sainte Anne.

Nous avons appris une autre circonstance de la guérison de Melle Powell, intéressante à signaler. Pendant qu'elle souffrait de tout ce que nous avons rapporté plus haut, une tumeur douloureuse s'était formée sous son bras gauche. Cette tumeur ne s'était jamais abcédée, mais se développant et grossissant peu à peu, elle s'étendait presque sur l'épaule et sur la partie supérieure du bras. Aux premiers jours qui suivirent sa guérison, Melle Powell ne songea plus du tout à ce détail. Lorsqu'elle s'en souvint, elle palpa et examina le siège du mal. Tout était dissipé. Plus de souffrance, plus le moindre gonflement.

Restée quelques semaines chez son père, à Notre-Dame de Lévis, Melle Powell fit un pèlerinage d'actions de grâces à Ste-Anne de Beaupré, dans le courant de novembre. Elle jouissait d'une santé parfaite.

Tous ceux qui la connaissaient,à Laconia et à Boston, où elle avait passé onze mois pour suivre le traitement des médecins, tous, protestants comme catholiques, apprirent sa guérison avec étonnement et admiration. Tous la savaient incurable. La plupart même des catholiques,

trop peu confiants en sainte Anne, l'avaient détournée du pèlerinage si long et si fatiguant qu'elle voulait entreprendre, parce que, selon eux, elle avait bien plus de chances d'y rencontrer la mort que la guérison.

Ce fut chez tous une explosion de reconnaissance, quand arriva la nouvelle de l'évènement. Lettres et télégrammes se succédaient chaque jour, à Levis, pour demander à Melle Powell si sa guérison était bien réelle et complète. Une demoiselle protestante de Boston, affligée comme elle d'un mal rebelle à tout traitement, lui écrivait : " Ma chère amie, est-il donc possible que vous soyez guérie !... que j'en suis heureuse !.... ditesmoi bien vite qui est ce médecin fameux que vous appelez la bonne Ste Anne ? Est-ce que je pourrais aussi profiter de ses soins ? "

A Laconia, les parents et les amis de Melle Powell firent chanter plusieurs messes en l'honneur de la bonne sainte Anne, pour la remercier d'une guérison qui avait à tous les yeux presque l'éclat prodigieux de la resurrection d'une morte.

Honneur et gloire à la puissante patronne du Canada !

Certificat du Médecin

J'atteste que Melle Powell a subi un traitement médical et chirurgique, à Laconia, N.H., durant l'espace de 15 mois. Elle souffrait alors d'une maladie de l'épine dorsale, produite par une chute de voiture arrivée deux ans auparavant. Durant tout ce temps, elle fut obligée de garder le lit, ne pouvant souffrir que personne la troublat. Même le mouvement d'une personne traversant l'appartement lui causait des douleurs. Après un traitement de plusieurs mois, on lui attacha des poids afin de produire une extension et contreextension, car une de ses jambes était moins longue que l'autre de trois pouces et quart. Rien ne réussit à lui rame-

ner la santé, et elle fut abandonnée, tout espoir de guérison semblant impossible. Durant ces quinze mois, elle reçut deux fois les derniers sacrements. Elle avait aussi été soignée pour la même maladie, à Boston, par les praticiens les plus distingués. Durant ce séjour d'un an qu'elle y fit dans un hôpital, on lui mit des corsets en fer, des bandages en plâtres, etc. Encore une fois elle fut décomptée, la mort seule paraissant devoir terminer ses longues souffrances.

Elle résolut enfin de se faire conduire au sanctuaire de la Bonne-Sainte-Anne de Beaupré. On l'y transporta dans son lit, et après trois années, durant lesquelles elle avait à peine pu seule remuer la tête, et avait continuellement enduré de cruelles douleurs, elle fut ramenée à la vie par l'intercession de la Mère de Dieu, sainte Anne. Elle jouit maintenant d'une santé et d'un bien-être parfaits. Cette guérison étonnante peut être certifiée par tous les principaux médecins de Laconia.

CHS. F. CLARK, M. D.

LIII

GUÉRISON DE LA SŒUR STE HILARIE

DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

(16 août 1888)

Relation de l'heureuse protégée de sainte Anne, et certificat du médecin

JE, soussignée, en témoignage de ma vive et sincère gratitude envers sainte Anne, à l'intercession de laquelle je dois ma prompte et parfaite guérison, arrivée dans le sanctuaire de Ste-Anne de Beaupré, le 16 août 1888, suis heureuse de donner la déclaration suivante, espérant que ce simple récit contribuera à augmenter la confiance et la dévotion envers cette illustre Sainte.

Depuis 1878, jusqu'au 26 décembre 1882, bien que souffrante, je vaquais durant toute l'année, à mes occupations ordinaires ; mais sur la fin de chaque année scolaire je me sentais bien fatiguée. Cependant, grâce au repos des vacances, je pouvais chaque année me remettre au travail, à l'ouverture des classes, mais toujours sous l'influence d'un malaise que je ne pouvais m'expliquer, et que l'on attribuait à mon état de faiblesse. La maladie, sans être déclarée, suivait sa marche.

Le jour de Noël 1882, je fus prise d'une telle faiblesse que je perdis connaissance. A partir de ce jour, je demeurai faible, et souffris d'un tel mal de tête, que je ne pouvais suivre aucune conversation, ni supporter le moindre bruit, et je perdis complètement la mémoire. Le médecin de notre communauté déclara alors que c'était l'inflammation de l'épine dorsale qui s'était transportée au cerveau.

Depuis cette date (25 décembre 1882) jusqu'en 1887, je ne pus travailler qu'à de rares intervalles, revenant à l'infirmerie fréquemment pour y suivre chaque fois un nouveau traitement. En février 1887, je pris le lit que je gardai pendant dix-huit longs mois ; durant ce temps, je souffrais beaucoup de violentes douleurs à la tête, et j'étais retenue au lit toujours dans la même position, sans pouvoir faire le moindre mouvement.

Je sentais des douleurs dans tous les membres ; j'étais toute enflée. Me voyant dans cet état, je compris que ma fin était proche. Le médecin m'ayant déclarée en danger, je me préparai à la mort avec une telle sincérité que j'ai vraiment éprouvé de la peine de voir mourir quelques-une de mes Sœurs avant moi.

Le médecin n'a épargné aucune ressource de l'art pour me guérir ; ventouses, sangsues, bains à eau

froide et à eau chaude et enfin le cautérisation, qui me causa des douleurs atroces.

Après avoir subi cette douloureuse opération, sans éprouver aucun soulagement, je perdis confiance en tout secours humain, et je fus inspirée de demander à mes Supérieures la permission de faire un pèlerinage à Ste-Anne de Beaupré, si je guérissais. Sur le désir de Notre Révérende Mère Supérieure Générale, je fis deux neuvaines consécutives, mais sans succès, et le mal s'aggravait. Désespérant de ma guérison, j'abandonnai tout, et je ne demandai plus que la grâce de bien mourir. Cependant, un peu plus tard, je fus inspirée de commencer une troisième neuvaine à sainte Anne, sollicitant la grâce de prendre assez de mieux pour être capable de faire le voyage à Ste-Anne de Beaupré, toujours dans la conviction que, si je pouvais m'y rendre, je serais guérie. Durant cette troisième neuvaine, je pus remuer un peu le bras droit, puis m'asseoir sur mon lit. Encouragée par ce faible succès, je commençai une quatrième neuvaine, puis une cinquième ; et le mieux continuant de jour en jour, le médecin et notre Révérende Mère Supérieure Générale me permirent d'entreprendre mon pèlerinage. Je partis péniblement, accompagnée de deux Sœurs de ma communauté et de quelques membres da ma famille. On pensait que je perdais la raison, et on disait : " Elle va mourir en chemin. " Mais rien ne pouvait me déconcerter, et j'étais certaine qu'une fois rendue au sanctuaire de Sainte-Anne, je serais guérie.—Deux jours après, le 16 août 1888, j'étais dans ce sanctuaire béni, au pieds de ma Bienfaitrice, pour solliciter ma guérison, afin de pouvoir travailler pour ma chère communauté, et de faire connaître et aimer la bonne sainte Anne. Etant trop faible pour faire la sainte Communion durant la messe, les Révérends Pères Rédemptoristes eurent

l'obligeance de me la donner avant le saint sacrifice. Aussitôt après avoir reçu la sainte Hostie, je sentis dans l'épine dorsale une douce chaleur qui se répandit ensuite dans tout mon être : j'étais guérie !... au grand étonnement des personnes présentes, et surtout des membres de ma famille, qui ne pouvaient retenir leurs larmes en me voyant marcher, aller et venir sans aucun appui. Après avoir rendu mes actions de grâces à Dieu et à ma Libératrice, je revins à ma communauté. Mon arrivée fut saluée par une exclamation de surprise, de joie et de reconnaissance impossible à décrire.

Cinq jours après, j'étais désignée pour aller en mission à Sherbrooke, prendre une classe de quarante élèves. Je l'ai faite toute l'année, sans arrêter, et je suis heureuse d'attester que, depuis la date de ma parfaite guérison, je n'ai ressenti aucune atteinte de cette douloureuse maladie, déclarée incurable et mortelle.

« Hommages, actions de grâces, gloire et amour à ma puissante et bien aimée Protectrice sainte Anne !

Sœur Sainte Hilarie,
De la Congrégation de Notre-Dame.

Attestation du Médecin

J'ai lu attentivement le récit de votre dernière maladie et de votre guérison extraordinaire. Je suis bien aise de pouvoir certifier que ce récit est exact, et que je n'ai aucun doute de votre parfaite guérison.

A. D. Aubry, M. D.

LIV
LA VUE EST RENDUE A UN ENFANT
DE PORTNEUF, P. Q.
(2 juillet 1888)

Relation du curé de Notre-Dame de Portneuf

MONSIEUR le Rédacteur.—Je m'empresse de vous rendre compte de notre pèlerinage du 2 courant au sanctuaire de la bonne sainte Anne.

Plusieurs de nos malades et infirmes ont obtenu, par l'intercession de la grande Thaumaturge, beaucoup de soulagement à leurs maux.

Parmi les nombreuses faveurs dont nous avons été l'objet, il en est une qui mérite une mention toute spéciale.

Un *enfant* de neuf ans, privé depuis sept années de l'usage d'un de ses yeux, avec lequel il ne pouvait même distinguer la lumière de la lampe, a été complètement guéri. Il voit maintenant aussi bien de cet œil, l'œil droit, que de son œil gauche, qui n'a jamais été malade.

Le miracle a commencé à s'opérer par l'application de l'eau de la fontaine, et s'est manifesté dans tout son éclat au contact de la relique. Une taie qui recouvrait l'œil malade est complètement disparue.

L'un des médecins, qui avait donné ses soins à cet enfant à déclaré, après l'avoir examiné, que son œil était redevenu complètement sain.

Honneur à sainte Anne ! Veuillez nous aider à la remercier.

N. CINQMARS, Ptre, curé.

LV

GUÉRISON DE MADAME DELAUNAIS DE NICOLET, P. Q.

(10 septembre 1888)

Relation du Rév. L. Lindsay, rédacteur des Annales de la Bonne-Sainte-Anne.

LORS du pèlerinage des paroissiens de Nicolet, à la Bonne-Ste-Anne, le 10 septembre dernier, Madame *Delaunais* y fut miraculeusement guérie d'un mal qui la clouait depuis deux années sur un lit de souffrance. A ses sollicitations, sa famille consentit à la transporter au sanctuaire de la grande Thaumaturge. Le trajet se fit avec une infinité de précautions, tant la malade était faible. Ceux qui l'accompagnaient, craignaient de la voir expirer d'un moment à l'autre.

En arrivant à l'église, la malade, qui était portée dans une boîte, fut déposée aux pieds de la statue de sainte Anne.

Pendant que Madame Delaunais se trouvait ainsi près de la statue, elle s'endormit de lassitude. A son réveil, elle disait sa prière de reconnaissance à la bonne sainte Anne ; elle était guérie d'une enflure qu'elle avait partout le corps et qui lui causait d'atroces souffrances. Elle ne pouvait cependant pas encore marcher et on la transporta dans une maison de pension où elle passa la nuit.

Lorsque les cloches sonnèrent pour appeler les pèlerins à l'église, à sa grande joie, elle ressentit un soulagement soudain ; bientôt après toute douleur avait disparu ; ses membres paralysés avaient recouvré leur élasticité première. Sainte Anne avait entendu sa prière, cette

fois elle était complètement guérie. Tous ceux qui, la veille, s'étaient apitoyés sur sont sort, la virent marchant dans l'église sans aucun secours, allant également seule à la table de communion.

Afin que tous fussent témoins de sa guérison, on la fit avancer dans le sanctuaire. Les assistants répondaient avec un attendrissement indescristible aux prières de remerciement qu'elle adressa alors à la bonne sainte Anne. La joie de tous était grande et bien des larmes ont coulé quand, en retour, on chanta le *Te Deum* d'actions de grâces.

Relation authentique.

(Signé) L. H. LAVALLÉE, Ptre.
Curé de Nicolet.

LVI

GUÉRISON DE MADAME EDOUARD VIENS DE LYON MOUNTAIN, N. Y.

(20 juillet 1888)

Cette guérison est racontée par la miraculée elle-même, et confirmée par le témoignage de son curé

RÉVÉREND Monsieur.—Je manquerais à mes promesses, si je gardais plus longtemps le silence sur la double faveur que Ste Anne m'a accordée. Depuis plus de cinq mois, je souffrais terriblement d'un mal qui m'était venu au pied, mal tel que je ne pouvais endurer quoi que ce soit, pas même les linges les plus fins. Pour faire mon ouvrage, j'étais obligée de marcher le genou sur une chaise, et encore ce n'était qu'avec les plus

grandes souffrances que je réussissais à faire certains travaux. Le docteur me dit, à moi, que j'avais le pied empoisonné, et à mes voisins, que je ne marcherais jamais. Vous pouvez juger de ma peine et de mes inquiétudes. Il n'y a pas de remèdes que je n'aie essayés, mais tous en vain. Enfin, la bonne nouvelle m'est annoncée qu'un pèlerinage aurait lieu le 19 juillet. A l'instant même je promis de me rendre à la Bonne-Ste-Anne, avec la conviction que je serais guérie. De fait, j'ai le bonheur de déclarer que ma prière a été exaucée à l'église de Ste-Anne de Beaupré. Après la vénération et l'application de la sainte Relique sur mon pied malade, le mal a disparu. J'ai pu me porter sur mon pied et je me suis rendue aisément à mon banc, pleine d'émotions et le cœur débordant de joie et de bonheur, à la pensée de ce que sainte Anne venait de faire pour moi.

Mais la bonne Sainte n'était pas encore satisfaite de ce miracle qu'elle venait d'opérer en ma faveur ; elle me réservait une grande surprise pour le retour de mon pèlerinage. En revenant, mon esprit était absorbé en mon bonheur ; je ne pensais qu'à mon pied que je laissais reposer sur le plancher, qui me permettait de marcher et de m'agenouiller. Ma joie et ma jubilation étaient grandes et grandissaient encore à mesure que j'approchais de ma famille. Eux, en me voyant marcher allaient verser des larmes de bonheur. Le lendemain quelle ne fut pas ma surprise, en m'éveillant, de voir que je fermais la main droite, qui ne s'était pas fermée depuis 16 ans. J'avais eu un panaris, et depuis lors, deux jointures des doigts ne pouvaient se mouvoir. Je n'ai pu contenir mon émotion. J'appelle mon mari, mes enfants ; je leur montre ma main ; je verse d'abondantes larmes. Aujourd'hui je plie la main aisément et je fais des ouvrages que je ne

pouvais faire depuis 16 ans, tout cela grâce à la maternelle bonté de sainte Anne.

Puisse-t-elle être connue et aimée par toute la terre! C'est ce que je désire vivement.

Madame Ed. Viens

Attestation du curé

Je connais madame Viens, et je certifie que son récit est conforme à la vérité.

M. Charbonneau, Ptre,

LVII
GUÉRISON DE DEUX RELIGIEUSES
de l'Hôtel-Dieu de Tracadie, N. B.
(Juillet 1888)

Relations des deux miraculées, attestation de la Supérieure de l'Institution, et certificat du médecin.

I.—Relation de la Sœur Blanchard.

Au mois de mai 1886, (j'avais alors vingt-cinq ans) je fus prise d'un crachement de sang assez considérable ; mais comme je ne sentais aucune douleur, je continuai ma besogne sans me préoccuper de l'avenir. En septembre 1887, environ seize mois plus tard, l'hémoptysie revint, moins abondante cependant que la première

fois, mais accompagnée d'une forte douleur dans le dos, et je commençai à tousser. Je pris des potions pectorales, de l'huile de foie de morue préparée avec miel et whisky ; on m'appliqua un vésicatoire et des emplâtres fortifiants, etc, etc. La toux parut céder un peu sans disparaître tout-à-fait. En février, je pris un gros rhume, et les douleurs dans la région des poumons recommencèrent avec plus de force que jamais. La faiblesse devint telle que je ne pouvais supporter la moindre fatigue, ni lever la la moindre chose sans me sentir à bout de forces. Après un repos et des ménagements, les douleurs devinrent plus supportables. Mais, au mois d'avril, l'hémoptysie revint avec une toux déchirante, des douleurs continuelles dans la poitrine et le dos, et extinction de voix ; forte transpiration au moindre exercice, au point qu'il me fallait à tout instant essuyer mes lunettes qui étaient toujours couvertes de gouttes d'eau. Au mois de mai, nouveaux crachements de sang, deux fois renouvelés en quinze jours. Je fis alors usage d'un remède soi-disant merveilleux ; j'en fus en effet soulagée, l'oppression diminua, la toux fut un peu calmée, et la voix moins éteinte. Vers la fin du mois, me sentant mieux, je descendis de l'infirmerie ; mais deux jours après, les douleurs revinrent avec violence, et la faiblesse augmentant, je dus rentrer à l'infirmerie, je perdis l'appétit, et une forte fièvre, surtout le soir, me fatiguait beaucoup. J'avais tous les soirs, depuis sept ou huit heures jusqu'à dix ou onze heures, un fort accès de toux qui se renouvelait le matin à mon réveil.

J'éprouvais chaque nuit une forte transpiration. Enfin, je devins si faible que j'en avais assez de monter et descendre l'escalier de l'infirmerie pour aller au chœur.

Durant ce temps tout fut employé : vésicatoires, huile de croton, potions pectorales, etc. J'étais dans cet

état, lorsque nous fîmes une neuvaine, conseillée par notre Révérend Père confesseur, en l'honneur de sainte Anne. Les premiers jours de la neuvaine, je me sentis beaucoup plus malade, plus faible et plus oppressée. Le matin du dernier jour j'eus, en me levant, mon accès de toux ordinaire qui me fit vomir. A 1 heure de l'après-midi, je descendis au chœur pour les dernières prières de la neuvaine, pendant lesquelles je me sentis guérie ! Les douleurs cessèrent et la toux n'a pas reparu ; je remontai l'escalier sans difficulté, je me sentais aussi forte que je l'étais avant d'être malade ; le soir je pris un fort et bon souper, et je me couchai sans tousser ; je dormis toute la nuit sans m'éveiller, sans transpirer et me levai le lendemain matin parfaitement bien ; de sorte que je puis affirmer que la guérison a été instantanée. Le même jour nous chantâmes un *Te Deum* d'actions de grâces auquel je chantai de toute la puissance de ma voix, sans aucune fatigue. Ce même jour aussi, je repris les observances de la Communauté ainsi que mes offices, et je continuai à être très-bien. Il y a maintenant huit mois que cette guérison est opérée, et je n'ai ni toussé, ni éprouvé aucune douleur depuis. Je n'ai pas même pris de rhume cet automne, quoique presque toutes mes sœurs l'aient eu. Honneur et gloire à la bonne sainte Anne !

Sr Blanchard,
Religieuse Hospitalière

II.—Relation de la Sœur Marie-des-Anges

Quelques jours avant ma profession religieuse, que je fis le trois novembre 1887, à l'âge de vingt-trois ans, je pris un gros rhume, lequel persistant, l'on me mit à l'infirmerie. Après plusieurs remèdes et applications, me

sentant soulagée, vers la fin de décembre, je repris les observances. La toux continua cependant tout l'hiver sans trop me fatiguer. Je prenais régulièrement trois fois par jour de l'huile de foie de morue préparée ; mais au printemps je me trouvai si faible, que j'avais peine à monter un escalier ; la moindre chose m'essoufflait, au point d'être obligée de m'asseoir pour me reposer. Je toussais beaucoup surtout la nuit, que je passais presque sans dormir, et le plus souvent assise sur mon lit, à cause de l'oppression et du malaise général que j'éprouvais, outre de fortes douleurs dans la poitrine et dans le dos. Je perdis l'appétit, et une douleur au côté droit me força d'entrer à l'infirmerie, le 5 juin. J'avais une fièvre continuelle et de fortes transpirations; en un mot,j'étais si faible que je ne pouvais presque plus coudre ni tricoter.

Le jour de la guérison de la Sr Blanchard, la communauté ayant commencé une neuvaine à la bonne sainte Anne pour moi, il me sembla les premiers jours que j'étais mieux ; mais vers le milieu de la neuvaine, je me trouvai beaucoup plus faible et plus malade. L'avant dernier jour de la neuvaine (jour où les pèlerins Acadiens se trouvaient à Ste-Anne de Beaupré, et où mes parents firent dire la sainte Messe pour moi), je me trouvai beaucoup mieux. Enfin, le dernier jour, je me trouvai tout-à-fait bien, à l'exception d'une fatigue que j'éprouvais dans le dos, au-dessous de l'épaule droite ; mais la toux avait complètement cessé ; l'appétit, le sommeil,les forces, tout était revenu. Cette espèce de fatigue dura quelques jours et disparut complètement. Depuis cette date (14 juillet 1888), je n'ai plus toussé et j'ai joui d'une aussi bonne santé qu'avant ma maladie. Je suis sortie de

l'infirmerie le même jour, et j'ai repris les observances ainsi que mes offices, sans plus éprouver aucune fatigue.

Actions de grâces à la bonne sainte Anne !

Sr Marie-des-Anges,
Religieuse de St-Joseph

III.—Attestation de la Supérieure de l'Institution

Au commencement d'octobre dernier, la Sœur Blanchard fut prise d un crachement de sang assez considérable, suivi d'une toux qui resista à tous nos efforts, jusqu'à ce qu'en avril dernier l'émoptysie revint plus abondante encore et accompagnée d'une faiblesse extrême, avec perte d'appétit, fortes transpirations et une toux déchirante. Le matin, notre chère malade ne parvenait à s'habiller qu'après avoir toussé jusqu'au point de vomir, ce qu'elle fit encore le matin même de sa guérison.

Quand à la Sœur Marie-des-Anges, elle prit un gros rhume, quelques jours avant sa profession religieuse qu'elle fit le 3 novembre dernier. Ce rhume prit bientôt des caractères alarmants et persista malgré tous nos soins. Elle était à peu près dans le même état que Sœur Blanchard, si ce n'est qu'elle toussait moins ; mais en revanche elle éprouvait de plus fortes douleurs.

Nous étions désolées ; ces chères Sœurs ne pouvaient, disait-on, sans miracle, survivre aux feuilles tombantes. Vers la fin de juin, notre Révérend Père confesseur, qui a une très grande dévotion à la bonne sainte Anne, suggéra la pensée d une neuvaine à cette puissante Patronne du Canada, en union avec le pèlerinage Acadien qui devait avoir lieu aux commencement de juillet; ce que nous fimes.

Dès le commencement de la neuvaine, la Sœur Blanchard se trouva plus malade ; elle éprouva de plus fortes douleurs dans la région des poumons, la faiblesse et la toux augmentèrent considérablement. Le dernier jour de la neuvaine (6 juillet), elle eut assez de peine à remonter l'escalier de l'infirmerie, après la sainte Messe à laquelle elle avait fait la sainte Communion. Cependant dans l'après-midi, elle voulut descendre au chœur pour les dernières prières

de la neuvaine. Cette fois elle remonte l'escalier sans aucune fatigue. Elle était guérie !...... Toutes les douleurs avaient cessé en un instant. Le soir elle prit un bon souper, avec un appétit inconnu depuis plusieurs mois ; elle passa la nuit d'un seul somme,et elle n'a point toussé depuis. Dès le lendemain matin, elle reprit les observances de la communauté et les devoirs de ses offices. Le même jour nous chantâmes un *Te Deum* solennel, auquel se mêlaient nos larmes de joie et de reconnaissance, et pendant lequel notre chère miraculée chanta de toute la force de sa voix, sans aucune difficulté.

Immédiatement après le *Te Deum*, nous commençames une autre neuvaine à la bonne sainte Anne pour Sœur Marie des Anges que cette guérison avait rempli, de confiance. L'avant dernier jour de la neuvaine, jour où les pèlerins se trouvèrent à Ste-Anne de Beaupré, notre bonne petite Sœur se trouva beaucoup mieux ; elle put même coudre sans être trop fatiguée ; mais le lendemain, dernier jour de la neuvaine,vint mettre le comble à notre bonheur ; elle était guérie !... les forces, l'appétit, tout était revenu, et la toux avait complètement disparu, si bien, qu'elle reprit les observances ce jour là même, et remplit tous les devoirs de son office sans éprouver la moindre fatigue. Le *Te Deum* fut de nouveau chanté en actions de grâces pour une telle faveur.

Ces deux guérisons, tout extraordinaires qu'elles paraissent, se sont soutenues jusqu'à ce jour. Gloire en soit rendue à la bonne sainte Anne !

Tracadie, N. B. 31 août 1888.

CERTIFICAT DU MÉDECIN

Rév. Mère Bonneau,

Supérieure, Hôtel-Dieu.

Ma Rév. Mère,

J'ai l'honneur de vous informer que j'ai pris connaissance des lettres des Rév. Sœurs Blanchard et Marie des Anges, de l'Hôtel-Dieu de Tracadie.

J'ai été très frappé du récit que faisait Sr Blanchard de sa maladie, où, pas à pas, je pouvais suivre l'invasion de la phtisie pulmonaire, et les phases subséquentes de la

maladie. La description était en effet tellement parfaite, qu'il serait impossible de ne pas reconnaître la maladie en question.

Le changement subit, sans période intermédiaire, arrivé à la fin de la neuvaine à la bonne sainte Anne, a été incontestablement surnaturel, et je n'ai pas d'hésitation à déclarer solennellement que je le considère un miracle, et une des nombreuses manifestations de la bonté et de la puissance de la mère de la sainte Vierge. J'étudierai le cas de Sœur Marie des Anges, et je vous en donnerai connaissance sous peu. Sa guérison ne me parait guère moins extraordinaire que celle de la Sœur Blanchard.

L. D. MIGNAULT, M. D.
Médecin de l'Hôtel-Dieu
de Montréal.

LVIII

GUÉRISON DE PLUSIEURS PERSONNES

DU DIOCÈSE DE ST-HYACINTHE

(Juillet 1888)

Relation du Rév. P. L. Paré, curé de l'Ange Gardien de Rouville, témoin oculaire ou bien informé des faits qu'il raconte

MON Révérend Père.—Déjà bientôt deux semaines se sont écoulées depuis notre retour de Ste-Anne, et, à ma confusion, je m'aperçois que je n'ai pas encore satisfait à mon premier devoir, celui de vous donner quelques détails sur notre pèlerinage. Je n'ai cependant pas le courage d'avouer que ce retard a été de ma part l'effet de l'oubli ou du manque de reconnaissance. J'ai tenu, pour la plus grande gloire de sainte Anne, à rendre la liste des prodiges dont nous avons été favorisés, aussi longue que possible. Et voilà

pourquoi j'ai tardé à vous écrire, afin de recueillir un plus grand nombre des faits merveilleux qui ont accompagné notre pèlerinage. Aujourd'hui je suis heureux, mon Père, de déposer aux pieds de sainte Anne une page assez abondamment fournie, et qui attestera hautement son excessive charité. D'abord (et ce n'est pas un des faits les moins saillants du voyage), tous nos pèlerins, sans en excepter un seul, sont revenus le cœur rempli d'un immense bonheur, et les yeux pleins de larmes de reconnaissance. De plus, (et je suis particulièrement heureux de vous faire connaître ce fait bien consolant), plusieurs personnes qui vivaient dans l'éloignement de leurs devoirs religieux, et dont quelques-unes même avaient à peu près complètement abjuré les principes catholiques, sont revenues, après s'être confessées avec larmes, remplies d'un désir ardent d'aller à l'avenir droit au ciel. Aidez-nous, mon Père, à remercier sainte Anne des secours obtenus à ces âmes qu'elle a ramenées au sentier du devoir.

A ces grâces de conversion, qui valent plus que tout le reste, je suis heureux d'ajouter un certain nombre de guérisons remarquables, opérées par la bonne sainte Anne.

I. Une jeune fille, du nom de Virginie Benoit, de la paroisse de Notre-Dame de Richelieu, a laissé sa béquille, au moment où elle recevait la sainte communion, et est revenue lestement à son banc. Tous les pèlerins ont vu avec émotion cette jeune personne marchant sur le bâteau, montant et descendant les escaliers avec facilité, et sans l'aide de qui que ce soit. Néanmoins, quelques heures auparavant, elle ne pouvait que se traîner misérablement avec le secours d'une béquille. Les traces des souffrances qu'elle a endurées jusqu'au moment de sa guérison subite, étaient encore visibles sur sa figure.

II. Une femme de Stanbridge, du nom d'Emilie Robidoux, épouse de Solyme Davignon, ne pouvait depuis sept ans, marcher sans avoir continuellement devant elle une chaise sur laquelle elle se tenait le genou. A son entrée dans l'église Ste-Anne, portée par deux personnes, elle s'est sentie immédiatement guérie.

III. Un jeune homme de Cowansville a aussi laissé une béquille. La guérison s'est opérée au moment de la communion.

IV. Une petite fille de la paroisse de l'Ange Gardien, nommée Marie Noiseux, âgée de six ans, ne pouvait plus se servir d'une de ses jambes depuis six ou sept semaines. Le médecin avait même déclaré qu'elle ne pouvait jamais guérir. A la première nouvelle de l'organisation d'un pèlerinage, ses parents promirent d'en faire partie, s'ils pouvaient. Le même jour, l'enfant a commencé à se servir de sa jambe, quoique misérablement. Depuis son retour de Ste-Anne, elle marche bien, ne conservant qu'un peu de faiblesse qui diminue sensiblement.

V. Une femme avait depuis plusieurs années les bras et les mains couverts de plaies. Au moment où elle s'est lavée dans l'eau puisée à la fontaine de Ste-Anne, elle est devenue complètement guérie. J'ai vu moi-même cette femme, après sa guérison, ne portant plus aucune trace de sa longue et douloureuse maladie. Plusieurs personnes étaient là, attestant son état avant son voyage à Ste-Anne, et proclamant avec elle le beau miracle opéré en sa faveur.

VI. Un cultivateur de Chambly, qui ne voyait presque plus, a été complètement guéri.

VII. Un autre homme, du nom de Michael Vaughan, de la paroisse de Sutton, ne voyait plus depuis quatre

ans. A son retour du pèlerinage, il était complètement guéri.

VIII. Noël Labonté avait complètement perdu l'usage d'un de ses yeux, et ne voyait que misérablement de son autre œil. Il m'a lui-même avoué, au retour de Ste-Anne, qu'il voyait parfaitement de ses deux yeux.

IX. Le plus éclatant miracle que nous ayons eu le bonheur de rapporter de notre pèlerinage, est certainement celui qui s'est accompli en faveur d'une jeune enfant de trois ans et demi. Elle ne voyait absolument rien depuis deux ans. Son père fit partie de notre pèlerinage, emportant dans ses bras cette chère enfant. Au moment où la sainte Relique était approchée de ses lèvres, elle laissa échapper ces mots : " Sainte Anne, guérissez-moi donc ! " A l'instant même elle recouvra la vue. Son nom est Marie Louise Larocque.

Je passe sous silence cinq ou six autres faits, peut-être moins éclatants, mais qui tous révèlent la charitable intervention de sainte Anne. Des guérisons commencées, des grâces spéciales obtenues, et que j'ai pu constater moi-même d'une manière certaine et en grand nombre, mais surtout un redoublement visible de foi chez tous nos pèlerins, suffiront, je pense, pour vérifier, et même consacrer une expression commune qui a été employée, savoir : que notre pèlerinage avait été bien payé.

P. L. Paré, Ptre, Curé.

LIX

PROTECTION MIRACULEUSE ACCORDÉE A UN JEUNE HOMME

DU DIOCÈSE DE MONTRÉAL

(1888)

Relation du R. P. L. Savard, C. SS. R., missionnaire de la Bonne-Sainte-Anne de Beaupré

UN jour, dans une paroisse du diocèse de Montréal, j'attendais le train à la gare. Là, un *jeune homme* ne cessait de me suivre du regard. Il allait, venait, examinait mon habit religieux, si bien que je compris qu'il eut voulu me parler. En effet, il s'approcha respectueusement. " Mon père, me dit-il, je crois que vous êtes un Père missionnaire de la Bonne-Sainte-Anne de Beaupré ? —Oui, monsieur, lui répondis-je— Pardonnez-moi si je prends la liberté de vous adresser la parole. Je suis, moi aussi, un enfant de la bonne sainte Anne ; je lui dois la vie de mon corps et la vie de mon âme. Si vous retournez à Beaupré, dites-lui bien, s'il vous plait, que je la remercie et que je la remercierai toujours, pour le grand miracle qu'elle a opéré en ma faveur.

Il y a environ un mois, un dimanche après-midi, je m'amusais en compagnie de deux amis. Je tenais en main un pistolet, que je tournais et retournais avec complaisance. L'arme était chargée et je ne l'ignorais pas ; mais la maniant si fréquemment, je ne m'en défiais point. Tout à coup, pendant que nous causions, je touche machinalement la détente, le coup part et vient me frapper en pleine poitrine. Oh ! que sainte Anne a été bonne pour moi en ce jour ! La balle perça mes habits, mais vint s'arrêter sur une médaille de la bonne sainte

Anne, que je portais depuis mon dernier pèlerinage à Beaupré. Je tombai alors à genoux avec mes deux amis, et nous remerciâmes ensemble de tout cœur cette bonne Mère, qui m'avait préservé de la mort temporelle et de la mort éternelle. Hélas ! mon Père, en ce moment-là, je n'étais pas prêt à paraître devant le bon Dieu ! Aussitôt que je le pourrai, j'irai faire à Beaupré un pèlerinage d'actions de grâces."

L. SAVARD, C. SS. R.

LX

GUÉRISON DE Delle ALMA HUDON

D'HÉBERTVILLE, P. Q.

(17 août 1889.)

Cette guérison est relatée par la miraculée elle-même, et confirmée par le certificat de son médecin.

APRÈS trois longs mois de silence que j'ai dû garder par obéissance, il m'est doux aujourd'hui de proclamer publiquement ma profonde reconnaissance envers la bonne sainte Anne, qui m'a obtenu du Sacré-Cœur de Jésus l'incomparable faveur d'une guérison miraculeuse.

Permettez-moi, monsieur le Rédacteur, de vous donner quelques détails sur cette guérison, afin d'augmenter encore en nos abonnés la foi et la confiance en notre grande Thaumaturge.

Depuis quelques mois, j'étais atteinte d'une maladie dont la gravité augmentait de jour en jour, malgré les

soins attentifs et multipliés d'un habile médecin, employant tous les remèdes les plus énergiques que lui suggérait la science et le désir de me guérir.

La dyspepsie me causait des douleurs si intenses qu'il m'était absolument impossible de prendre aucune nourriture, et cela depuis plusieurs semaines ; j'étais rendue au dernier état d'épuisement.

Sur la déclaration du médecin, tous les remèdes de l'art étaient impuissants à me guérir, et il renonçait à me donner des soins à l'avenir. Nul autre que le Médecin Céleste ne pouvait me rappeler à la vie.

Mes bons parents crurent devoir faire appeler un de mes frères, prêtre, alors vicaire aux Eboulements, pour assister à mes derniers moments, tant ils étaient persuadés que la mort était inévitable. J'étais la seule à espérer contre toute espérance. Ma foi vive en la bonne sainte Anne augmentait en même temps que le danger.

A l'arrivée de mon frère bien-aimé et attendu avec impatience, je lui fis part de mon ardent désir de me rendre au sanctuaire de notre grande Thaumaturge. Il consentit à se charger de m'y conduire, ou plutôt d'y conduire un squelette ambulant, comme on m'appelait alors. Le trajet que je fis en voiture d'Hébertville à la gare du chemin de fer, à Chambord, fut des plus pénibles ; ce ne fut que sous l'influence de la morphine qu'on put calmer les atroces douleurs que j'endurais ; ce fut aussi à l'aide de ce narcotique que je pus faire le reste du voyage.

J'arrivai à Sainte-Anne de Beaupré, le 15 août au matin. On me transporta immédiatement au sanctuaire. Je bus de l'eau puisée à la source miraculeuse, et j'entendis une messe célébrée à mon intention. Je n'éprouvai pas de mieux ; cependant je sentais ma confiance grandir. Ma prière de tous les instants était : « Bonne

sainte Anne, guérissez-moi ! "... Je retournai deux fois à l'église dans le cours de la journée. Le lendemain, vendredi, on m'y transporta de nouveau dès le matin ; il me fut impossible d'y demeurer plus d'un quart d'heure. Je dus prendre le lit en arrivant à la maison de pension. Vers quatre heures de l'après-midi, je me sentis si mal, que ma sœur, qui s'était faite ma garde-malade, alla chercher un des Révérends Pères Rédemptoristes pour me confesser ; je ne pus communier à cause de mes vomissements qui se réitéraient tous les cinq ou dix minutes. Le bon Père, après m'avoir encouragée à la souffrance et à la résignation à la volonté divine, espérait me donner le saint Viatique, si je pouvais seulement rester vingt minutes sans vomir.

La nuit suivante fut excessivement pénible ; des douleurs intenses me faisaient perdre connaissance ; mes yeux ne distinguaient plus rien ; mes membres étaient glacés. Ceux qui m'entouraient, me voyant à l'extrémité, blâmaient en quelque sorte ma famille d'avoir consenti à mon départ.

Le samedi, dix-sept, les souffrances n'avaient rien perdu de leur intensité ; je suppliai ma sœur de me faire transporter encore une fois à l'église, espérant recevoir la sainte Communion. Le Révérend Père qui, la veille, était venu me confesser, hésita, craignant quelque accident, les vomissements étant encore très fréquents ; j'insistai et il consentit.

Ce fut dans la chapelle de la Sainte Famille que je pus m'unir à Notre Seigneur Jésus-Christ. La vie semblait m'échapper. Le pain céleste ranima mes forces, puis je vénérai la relique de la bonne sainte Anne. Au même moment, toute douleur disparait... O miracle ! ! ! Je me lève soudainement, et me dirige seule vers la

statue de ma Bienfaitrice. Comment lui exprimer ma reconnaissance ? comment la remercier ?

Après mon action de grâces, je me rendis à la sacristie, où je fis la rencontre d'un Révérend Père qui put constater ma guérison. Je me dirigeai vers ma maison de pension. On se préparait à aller me chercher, trouvant que je tardais à revenir ; l'hôtelier avait même demandé du secours pour l'aider à me transporter chez lui.

Ce nouveau bienfait de sainte Anne fut vite connu ; je dus recevoir bon nombre de visiteurs, et répondre à bien des questions concernant ma longue et cruelle maladie.

Cependant ma famille était anxieuse de me revoir. Je dus quitter Sainte-Anne de Beaupré aussitôt après ma neuvaine d'actions de grâces terminée. Mon bon papa vint me rejoindre, et je fis avec lui sans aucune fatigue le trajet que j'avais déjà fait si péniblement il y avait quelques jours ; je me rendis même à Roberval pour voir une de mes sœurs religieuse au monastère des Ursulines.

Il y a trois mois que je suis guérie ; ma santé continue d'être excellente.

Gloire et amour à la bonne sainte Anne. Merci, merci, mille fois merci !

Alma-Rose Hudon.

ATTESTATION DU MÉDECIN

Hébertville, 14 novembre 1889

Je, soussigné, certifie que Melle A. Hudon, d'Hébertville, à qui j'ai donné mes soins continus, pendant deux mois, était atteinte d'une affection nerveuse grave, maladie qui cause quelquefois la mort par inanition.

Des vomissements très fréquents, incoercibles, l'empêchaient de garder aucune nourriture ; elle était de plus en proie à de vives douleurs qui ne cédaient qu'aux calmants.

Quand cette jeune personne partit pour faire un pèlerinage à la Bonne-Sainte-Anne, elle était dans un état de maigreur et de faiblesse extrêmes, et j'avais perdu tout espoir de la guérir ; aussi je considère sa guérison comme miraculeuse, vu surtout son caractère de soudaineté et de permanence.

DR J. A. TALBOT.

LXI
GUÉRISON DE MELLE LAPOINTE
DE STE JUSTINE, P. Q.
(2 septembre 1889)

Relation de l'abbé Charles Trudel, chapelain de l'Hôpital du Sacré-Cœur, à Québec

DIEU est admirable dans ses Saints, dit l'Ecriture Sainte, et cette admiration s'impose surtout lorsque l'on voit de ses yeux, et qu'on touche, en quelque sorte du doigt, quelqu'une des merveilles que ce Dieu de bonté veut bien opérer par l'intercession de ses élus. C'est ce qu'ont éprouvé dernièrement toutes les personnes qui demeurent actuellement à l'Hôpital du Sacré-Cœur, à l'occasion de la guérison miraculeuse d'une des malades de cette maison.

Delle *Flore Lapointe*, de Ste-Justine, était malade depuis six ans, et, depuis trois ans, elle était clouée sur un lit de douleur, sans pouvoir se lever ni prendre d'autres positions que celle de rester jour et nuit couchée

sur le dos. Les médecins n'avaient pu lui apporter aucun soulagement. Au commencement du mois de juillet dernier, elle se fit transporter à l'Hôpital du Sacré-Cœur, espérant obtenir sa guérison, ou au moins du soulagement, sous les soins des médecins de cet hôpital. Mais après avoir pris connaissance de sa situation, deux médecins déclarèrent ne pouvoir rien faire pour sa guérison.

N'attendant plus de secours du côté des médecins, et se voyant condamnée à demeurer toute sa vie dans dans son infirmité, à charge aux autres, elle résolut de s'adresser à la bonne sainte Anne. Remplie de la plus grande confiance, elle demande à être transportée dans le temple où cette grande Thaumaturge du Canada se plaît à manifester son pouvoir auprès de Dieu.

Lundi matin, donc, 2 du mois de septembre, on la transporta, sur son lit, de l'Hôpital du Sacré-Cœur au bâteau à vapeur. Arrivée à l'église, elle fut placée près de la statue de sainte Anne, où un prêtre lui apporta la sainte Communion. Elle avait espéré obtenir sa guérison dans ce moment solennel pour elle ; mais le bon Dieu voulait éprouver sa foi. Quoique un peu découragée, elle continua cependant à prier avec d'autant plus de confiance qu'elle se sentait un peu soulagée.

Après la messe, on lui fit vénérer la sainte Relique, et, au moment où on la lui appliqua sur la partie la plus souffrante du corps, elle éprouva quelque chose d'extraordinaire et d'inexplicable. Elle se sentit guérie, capable de se lever et de marcher. Hors d'elle-même, elle se mit à crier, à pleurer, à rire, à parler, sans trop se rendre compte de ce qu'elle disait et faisait Puis elle se leva et se mit à marcher, au grand étonnement des témoins de ce miracle.

La nouvelle de cette étonnante guérison parvint, le jour même, à l'Hôpital du Sacré-Cœur, où l'on avait bien prié pour que les vœux de cette bonne fille fussent exaucés. L'émotion fut grande et des larmes tombèrent des yeux de plusieurs, au Sacré-Cœur, lorsque, le lendemain soir, on vit la pauvre malade de la veille, descendre facilement de la voiture, avant d'arriver à l'Hôpital, et se rendre seule, à pied, afin de donner à tous la preuve de sa guérison. Tous la félicitaient, mais elle, au contraire, ne cessait de remercier ses bienfaiteurs pour les prières adressées au ciel en sa faveur, et auxquelles seules elle attribuait sa guérison.

C'était peu de temps avant la prière, qui se fait tous les soirs à la chapelle ; Delle Lapointe s'y rendit et s'y agenouilla, comme toutes les personnes qui assistèrent à cette prière. On y chanta, en actions de grâces, le cantique populaire dont le pieux refrain est si souvent répété avec bonheur et transport par les pèlerins reconnaissants :

" Daignez, sainte Anne, en un si beau jour,
De vos enfants agréer l'amour ".

L'abbé Chs. Trudel

Hôpital du Sacré-Cœur, 10 sept. 1889

Au Révd Père Fiévez, C. SS. R.

Mon Révd Père,

En réponse à votre lettre d'hier, au sujet de la guérison de Delle Flore Lapointe, je suis heureux de pouvoir dire que le mieux général se continue, de sorte qu'il y a lieu de croire qu'elle a en effet obtenu sa guérison par l'intercession de la bonne sainte Anne ; sa faiblesse diminue, elle digère mieux et prend des forces.

En un mot, vu l'ensemble des circonstances qui ont précédé et suivi son voyage à Sainte-Anne, on regarde ici comme bien prouvé que la guérison de Delle Lapointe est une guérison extraordinaire obtenue par l'intercession de la bonne sainte Anne.

Cette pauvre fille, pleine d'humilité, attribue sa guérison, non à ses propres prières, mais aux prières de la communauté et des autres personnes de l'Hôpital du Sacré-Cœur. Elle ne cesse de bénir et de remercier le Sacré-Cœur de Jésus, et elle est pleine de reconnaissance pour sa Bienfaitrice.

CHS. TRUDEL, Ptre.

LXII

GUÉRISON DE LA SŒUR STE ANNE DE MIRACLES

DE LA CONGRÉGATION NOTRE-DAME, A MONTRÉAL

(25 juin 1890)

Cette guérison est relatée par la miraculée elle-même, et confirmée par le certificat du médecin.

DEPUIS trois ans et demi, je souffrais d'une complication de maladies plus ou moins graves, affectant les parties vitales et organiques.

Depuis quatorze mois, j'étais obligée de garder le lit presque continuellement, et depuis huit mois je ne marchais pas du tout. Pendant les deux derniers mois surtout, je ne changeais de position qu'avec l'aide d'une infirmière.

Cette maladie lente et douloureuse résistait aux remèdes les plus énergiques, aussi bien qu'aux soins multipliés que me prodiguait ma chère communauté. Je demandai au médecin de l'institut son opinion à ce

sujet. Il me repondit qu'il n'avait pas d'espoir de guérison, mais que ma vie pouvait se prolonger encore un peu de temps. Quelques jours après, ma mère étant venue me visiter, demeura tout affligée de mon état de souffrances et d'invalidité, et me quitta en me promettant de prier pour moi.

De retour dans la famille elle m'informa qu'elle commençait une neuvaine à la bonne sainte Anne, de concert avec la communauté du Précieux-Sang de St-Hyacinthe, pour obtenir ma guérison, demandant de plus que notre communauté voulut bien s'unir à cette neuvaine, ce qui fut accordé bien volontiers. Un des membres de la famille devait se rendre, le premier jour de la neuvaine, en pèlerinage au sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré, et faire brûler des cierges devant la statue miraculeuse. Tout en ayant la confiance que le ciel exaucerait tant de prières réunies, je m'abandonnai néanmoins à la sainte volonté de Dieu ; je fis ma neuvaine avec le plus de ferveur possible, comptant plutôt sur les prières des âmes qui s'intéressaient à moi que sur les miennes, et demandant à sainte Anne de me guérir, s'il plaisait à Dieu, ou du moins de m'obtenir la grâce de pouvoir marcher, de me servir moi-même, et d'être un peu plus utile à la communauté qui a été si bonne pour moi, depuis mon entrée en religion, et à laquelle je dois tant de reconnaissance.

Les trois premiers jours de ma neuvaine furent des jours de grandes souffrances, lesquelles se firent sentir surtout dans la région du cœur. Je commençai ensuite à éprouver du soulagement ; les jours suivants je pris du mieux, et le vingt-cinq juin, jour de la clôture de la neu-

vaine, après avoir communié et fait mon action de grâces, mes forces semblèrent revenir; je me levai et marchai sans difficulté ; toutes mes douleurs étaient disparues. J'étais guérie, parfaitement guérie !

Pénétrée de reconnaissance envers ma généreuse Bienfaitrice, ma famille fit célébrer une messe en son honneur et fit deux pèlerinages à Sainte-Anne de Beaupré, après lesquels nous commençames tous ensemble une neuvaine pour la remercier. Depuis cet heureux jour les forces reviennent graduellement et le mieux se continue.

Ma mère ayant promis l'insertion de cette faveur dans les Annales de la Bonne-Sainte-Anne, je suis heureuse de contribuer à l'augmentation de la gloire de cette grande Sainte, en rendant public ce témoignage de ma guérison prompte et persévérante.

Sœur Ste Anne des Miracles,
de la Congrégation Notre-Dame.

Certificat du Médecin

Le rapport de la Révérende Sœur Ste Anne des Miracles est exact, et je dois déclarer sa guérison extraordinaire.

Aubry. M. D.

LXIII

GUÉRISON DE Melle LAMARCHE

DE ST-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL.

(Juillet 1891)

Les détails de cette guérison sont donnés par la miraculée elle-même, et confirmés par le témoignage du curé de la paroisse.

SAINTE Anne m'a fait naguère une grande faveur, et, je voudrais, si la chose vous est agréable, mon Rév. Père, profiter de votre bienveillance, pour rendre un hommage public à la puissance de notre grande Thaumaturge et demander à tous vos lecteurs de m'aider à la remercier.

Je vais raconter les faits tout simplement, tels qu'ils me sont connus et tels que je les crois vrais. C'est un témoignage que je donne en toute sincérité d'esprit et avec grande effusion de cœur. Je laisse à de plus saints et de plus savants que moi, je veux dire à ceux qui ont autorité pour décider ces graves questions, de juger, s'il y a lieu, de quel nom doit s'appeler la faveur dont j'ai été gratifiée par la bonne sainte Anne.

A l'âge de treize ans, j'avais fait une chute dans un escalier de trois ou quatre marches, et j'étais restée infirme du pied droit. Depuis deux ans, le mal ayant augmenté, je ne pouvais plus marcher, si ce n'est en me servant d'une béquille et d'une canne, et cela encore avec beaucoup de difficulté. Depuis deux ans également, j'étais sous les soins de médecins habiles ; mais leurs efforts avaient été infructueux et j'étais toujours boiteuse.

Or, en juillet 1891, le curé de la paroisse où j'habitais et où j'habite encore, Mr l'abbé M. Auclair, de Saint-Jean-Baptiste de Montréal, organisait, comme au reste il le fait tous les ans et toujours avec succès, un pèlerinage de Dames et de Demoiselles à Sainte-Anne de Beaupré. Je résolus d'y aller. Mon curé m'approuva et bénit ma résolution. Mon médecin à qui j'en parlai aussi, ne s'y opposa pas, mais il me dit que je ne pouvais pas guérir. J'avais si grande confiance en la bonté de la mère de Marie que je lui répliquai, lui montrant une pantoufle, que j'en chausserais mon pied malade à Sainte-Anne même et que, malgré les dires de la science, je reviendrais guérie.

Je me préparai au pèlerinage par une neuvaine. Durant le trajet, de Montréal à la côte de Beaupré, je souffris beaucoup. A Sainte-Anne, on dut me transporter à l'église, car j'étais incapable de m'y rendre seule. Au moment de la communion, on me porta de même à la sainte table. J'avais toujours grande confiance ; j'en remercie encore celui qui avait su si bien diriger ma volonté. Ses prières en effet devaient être exaucées et ma confiance n'allait pas être vaine. *Après avoir reçu la sainte Hostie, je me sentis guérie, soudainement guérie, complètement guérie !* Je dis à ceux qui m'assistaient de me laisser retourner seule à ma place. Je n'éprouvai plus aucune douleur. Comment tout cela s'est-il fait ? Je n'en sais rien. Ou plutôt je sais que *je ressentis, à ce moment béni, l'une des plus douces émotions de ma vie !* Jamais je ne l'oublierai !

Après la messe et l'action de grâces, rendue près de la source qui jaillit non loin de l'ancienne chapelle de Beaupré, je récitai moi-même à haute voix, la dernière partie d'un chapelet, au milieu d'une foule de parents et d'amis qui pleuraient de joie. De l'église au bâteau,

je fis la route sans fatigue quoique peut-être avec un peu d'hésitation ; il y avait si longtemps que je n'avais pas marché si à l'aise ! Sainte Anne m'avait donc permis d'accomplir ma prédiction, et mon médecin ne devait pas se montrer peu surpris en me revoyant le pied chaussé de la pantoufle que je lui avais fait voir.

Sur le bâteau, tous les pèlerins purent constater quel changement s'était opéré en moi, et tous eurent la charité de remercier avec moi Dieu et sainte Anne.

Oh ! comme j'étais heureuse que Notre-Seigneur eût daigné choisir ma pauvre personne pour manifester, une fois de plus, la puissance de Celle qui fut sur la terre sa glorieuse Aïeule ! Comme j'étais heureuse de proclamer et de démontrer que les prières de mon bon curé, de mes parents et de mes amis avaient été puissantes au ciel ! Car sans aucun doute, c'est à toutes les ferventes prières de ceux qui ont bien voulu me porter intérêt, que je dois d'avoir gagné ma cause auprès de la grande Thaumaturge du Canada !

Nous sommes en 1899. Il y a bientôt huit ans que je marche sur mes deux pieds. Sans doute je ne jouis pas pour cela du privilège de ne jamais plus rien avoir à souffrir ; mais mon pied autrefois malade se porte à ravir. Je n'oblige personne à me croire ; mais j'ai bien le droit, ce me semble, de savoir et de dire que je ne souffre plus, de me sentir complètement guérie et de remercier la bonne sainte Anne.

AZILDA LAMARCHE (1)

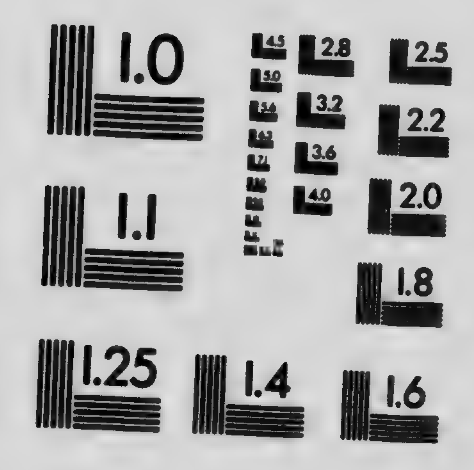
---

(1) Aujourd'hui Madame Magloire Dubreuil, 1965, rue St-Hubert Montréal.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





TÉMOIGNAGE DU CURÉ.

Azilda Lamarche est ma nièce et ma paroissienne. Je connaissais son infirmité et j'ai été témoin de sa guérison miraculeuse dans le sanctuaire de Ste-Anne de Beaupré. Sa guérison a été soudaine et permanente, et je puis certifier que la relation ci-dessus est de la plus stricte exactitude.

G. AUCLAIR, Ptre,

Curé de St-Jean-Baptiste de Montréal.

LXIV

GUÉRISON DE Delle EMMA BEAUDRY

DE PORTNEUF, P. Q.

(Septembre 1890)

Relation de l'abbé A. Cinq-Mars, curé de la miraculée, et attestation du médecin.

MONSIEUR le Rédacteur. — Une de mes paroissiennes, Mademoiselle *Emma Beaudry*, me prie de vous faire part des faits suivants,à l'honneur de notre sainte et illustre patronne.

En mai 1890, Mademoiselle Beaudry, atteinte depuis six ans d'une grave maladie interne, qui lui faisait endurer de vives souffrances et la réduisait à une faiblesse extrême, en était arrivée à ne plus quitter le lit qu'elle avait gardé pendant tout l'hiver, lorsque son médecin ordinaire, Mr le Dr Wilbrenner, lui conseilla d'aller demander à l'Hôtel-Dieu de Québec les soins particuliers que requérait le triste état de sa santé.

Incapable de se soutenir, elle se fit transporter avec peine à Québec où elle passa deux mois, en suivant, sous la direction des bonnes sœurs, les prescriptions des docteurs Lemieux et Ahern.

Elle fut plusieurs fois soumise à l'examen médical, dont la conclusion invariable fut qu'une opération était aussi nécessaire, pour la sauver d'une mort certaine, qu'elle était difficile, à raison de l'épuisement absolu des forces de la malade.

On finit cependant par se décider à tenter la redoutable opération ; mais on dut l'abandonner aussitôt, reconnaissant qu'il était impossible de la mener à bonne fin.

Les habiles médecins recommandèrent alors à leur patiente d'aller redemander à l'air natal et aux soins de la famille, pendant les mois de juillet et d'août, un regain de vigueur, dans l'espérance qu'elle pourrait ensuite subir l'épreuve dont l'heureux succès pourrait seul assurer sa guérison.

Ce sage conseil eut le résultat désiré. Mademoiselle Beaudry, que l'on avait ramenée chez elle, dans une chaise portative, avait repris au mois de septembre suivant, assez de force pour se soutenir et marcher quelque peu, si bien que ses parents se préparèrent à la ramener à Québec.

Cependant la jeune malade se soumettait avec peine à ce désir de sa famille Rien ne lui répugnait davantage que les examens et les opérations dont elle se trouvait de nouveau menacée. Au milieu de ses anxiétés, elle crut ne pouvoir mieux faire que de remettre son sort aux mains de la bonne sainte Anne, la priant de la préserver de l'épreuve qu'elle redoutait, lui promettant, si elle était exaucée, de se rendre faire une neuvaine au

sanctuaire de Beaupré, et de faire publier dans les Annales la faveur dont elle aurait été l'objet.

La prière était à peine achevée qu'il se produisait un changement soudain au siège même de la maladie. La tumeur intérieure dont l'amputation devait être si périlleuse, si dangereuse, peut-être même fatale, commença à se résoudre d'elle-même ; toute douleur disparut aussitôt, pour ne plus jamais revenir.

Mademoiselle Beaudry a toujours joui depuis d'une excellente santé. Après s'être acquittée de la première partie de sa promesse, sa neuvaine au sanctuaire de sainte Anne, il lui tardait d'accomplir la dernière, la publication de la faveur obtenue, devoir que des circonstances indépendantes de sa volonté l'avaient empêchée de remplir avant aujourd'hui.

L'heureuse favorite de la bonne sainte Anne prie les lecteurs des Annales de vouloir bien se joindre à elle pour remercier la grande Thaumaturge de la guérison qu'elle lui a accordée, et des grâces spirituelles extraordinaires qu'elle a en même temps reçues par sa puissante entremise.

Elle croit devoir joindre au court récit qu'elle vient de faire, l'attestation suivante de Mr le docteur Wilbrenner.

" Je, soussigné, Auguste Wilbrenner, médecin, certifie " que Mademoiselle Emma Beaudry est en parfaite santé, " et après l'avoir traitée pendant plusieurs années, je con- " sidère sa parfaite guérison comme quelque chose d'extra- " ordinaire, vu la nature de la maladie dont elle souffrait " dans le temps ".

Auguste WILBRENNER, M. D.

A. CINQ-MARS, Ptre.

LXV
GUÉRISON DE MADAME J. LAVIGUEUR
DE ST-SAUVEUR DE QUÉBEC
(18 septembre 1891)

Relation de l'honorable Juge Routhier, et certificat de deux médecins

I.—LA MALADIE

EN 1891, un jeune médecin, le docteur Elliott, était en voie de se faire une belle clientèle, à Québec, et la population de St-Sauveur en disait beaucoup de bien.

Madame Lavigueur en entendit parler et voulut recourir à ce nouveau médecin, qui vint examiner la pauvre malade.

Mais, comme ses confrères appelés avant lui, il confessa l'impuissance de son art contre ce mal sans remède.

" Je pourrai la soulager sans doute et prolonger un peu son existence ; mais c'est tout ce qu'il est possible de faire "—dit-il au mari...

Toute espérance était-elle donc évanouie ? Et fallait-il se résigner à mourir ?—Non, pas encore.

On était au mois d'août, le mois de sa naissance, et elle allait avoir vingt-six ans ! On ne meurt pas à cet âge !

Les belles et longues journées d'été allaient ramener ses forces ; et dès qu'elle serait un peu plus forte, elle irait à la campagne, elle ferait de longues promenades dans les bois résineux, dont les arômes sont si salutaires au phtisique, et la toux disparaîtrait graduellement.

A chaque crise de toux elle trouvait d'ailleurs une excuse. C'était une fenêtre, ou une porte, qui s'était ouverte ; c'était un breuvage trop froid ou trop chaud, ou trop sucré, qu'on lui avait donné. C'était un jour de pluie qui était arrivé mal à propos.

Un jour pourtant, après une série de déceptions et d'espoirs envolés, la pauvre phtisique fut bien forcée de se rendre compte de son lamentable état.

Il était toujours là, le monstre invisible qui creusait de plus en plus sa poitrine sans voix. Elle avait beau cracher toujours, elle ne pouvait pas vider cet affreux laboratoire de corruption en activité.

Des frissons subits parcouraient tout son être. Des bourdonnements inusités remplissaient ses oreilles. Et quand elle osait jeter un regard dans sa glace, elle s'épouvantait en apercevant son œil vitreux, ses traits émaciés, ses pommettes en sallie, d'une teinte carminée qu'on aurait crue factice.

Elle fermait les yeux pour ne pas se voir elle-même. Mais alors, au fond des ténèbres, le spectre de la mort se dressait devant elle et la glaçait d'épouvante.

Le 14 août 1891, le Père Drouet, O. M. I., vint la voir, et la prépara prudemment au fatal dénoûment qui s'approchait.

Elle se confessa avec beaucoup de componction, et le lendemain matin, fête de l'Assomption, il lui apporta le Saint-Viatique.

L'état de la maladie s'était fort aggravé. La tuberculisation pulmonaire avait atteint son dernier degré.

Ce n'était plus la toux sèche des commencements, mais la toux pleine et embarrassée qui vient des profondeurs et qui en arrache des lambeaux d'existence. L'amaigrissement était arrivé à son apogée. La dépres-

sion de la poitrine était extrême. L'oppression avait grandi ; les douleurs au côté et entre les épaules ne cessaient plus.

Les crachats étaient plus opaques. La fivre était continuelle et redoublait pendant la nuit. C'était la fin qui approchait.

Pendant les dernières six semaines, la malade ne pouvait plus prendre qu'un peu de bouillon et de la glace.

Chose qui étonnera peut-être—c'est que jusqu'alors, elle n'avait jamais prié sainte Anne de la guérir. Et cependant, elle avait une dévotion telle à sainte Anne que, depuis son bas âge, elle avait presque tous les ans fait un pèlerinage au vénéré sanctuaire de Beaupré, mais jamais elle ne lui avait demandé sa guérison.

Le 2 septembre, elle eut soudainement le désir de s'y faire transporter et le manifesta à son médecin. Mais le docteur Elliott déclara la chose impossible.

Le 11 septembre, elle eut une hémorrhagie très abondante, qui la laissa dans un état de prostration des plus alarmants. C'était le jour même que les Dames Religieuses du Bon-Pasteur commençaient,à sa demande, une neuvaine à la bonne sainte Anne pour obtenir sa guérison.

Le 12 au soir, sa faiblesse était telle que, sur l'avis du médecin, le R. P. Drouet jugea prudent de lui administrer les derniers sacrements ; et il lui disait en hochant la tête : " ce serait un grand miracle si sainte Anne vous guérissait ".

Le 14 septembre, elle voulut commencer elle-même avec ses frères, ses sœurs et ses amis, une neuvaine à sainte Anne. lui promettant solennellement—si elle gué-

rissait—de faire un pèlerinage en voiture et un autre à pied à la Basilique de Beaupré.

Conservait-elle encore quelque espérance au fond de son cœur ?

— Hélas ! A peine y restait-il une lueur de cette flamme vivace si lente à s'éteindre dans une femme de vingt-cinq ans !

Une fièvre ardente la consumait pendant que des sueurs froides mouillaient ses vêtements.

Elle avait de rares moments de sommeil, troublés par des cauchemars.

Oh ! les longues et tristes nuits de ces malheureux poitrinaires ! Oh ! les mauvais rêves qu'ils font, confus, brumeux, mais navrants, qui se terminent par une quinte de toux caverneuse et saccadée, et qui recommencent dès que le sommeil revient .....

Parfois, ils ont quelques instants de somnolence paisible et réparatrice, et leur imagination fait repasser alors devant leurs yeux les souvenirs d'enfance, les aurores pleines de promesses et tous les bonheurs envolés.

Oh ! comme il était beau ce passé ! Et comme le présent est horrible !

Cette chambre, témoin des joies innocentes et des amusements de la vie de famille, a bien changé d'aspect. Hélas ! elle est déjà une chambre mortuaire. Sur une petite table, une lumière voilée, avec quelques livres de prières, un crucifix et des restes de médicaments devenus inutiles. Près du lit une sœur, ou une amie, qui prie en silence, et qui épie les mouvements et les signes de la malade pour lui donner encore les soins indispensables.

Il y a deux mois que sa voix s'éteint graduellement et ce soir, dix-sept septembre, elle ne peut plus parler du tout.

Elle a cessé de cracher et paraît être la plus grande partie du temps sans connaissance. De temps en temps, on lui verse entre les lèvres entr'ouvertes une cuillerée à thé d'eau froide mêlée d'un peu de cognac.

Le docteur Elliott est venu et a dit en partant : " C'est fini, elle ne passera pas la nuit."

Le R. P. Drouet est aussi venu la voir ; il lui a donné les indulgences de la bonne mort et il a pris congé en disant ; si elle n'est pas encore morte demain matin, venez me chercher et je lui apporterai encore une fois le viatique des mourants.

Le 18 au matin, la malade était à peu près dans le même état, mais plus souffrante. Elle ne pouvait parler, mais avait sa connaissance. Le P. Drouet revint avec une petite parcelle d'hostie qu'elle put avaler avec un peu d'eau.

Le docteur fut bien étonné de ne pas trouver un crêpe à la porte, quand il revint le matin du 18. Mais il dit à Mr Lavigueur après avoir regardé la malade : Dans deux ou trois heures, elle sera morte.

II.—La guérison

Quelles étaient alors les pensées de la pauvre moribonde ? Conservait-elle encore quelque reste d'espoir ? Demandait-elle encore à sainte Anne et à Dieu de la guérir ?

Telles sont les questions que nous lui avons posées nous-mêmes, et voici la réponse que nous avons recueillie et notée scrupuleusement :

— Non, je n'avais plus d'espoir. J'attendais la mort et je ne demandais à Dieu que d'abréger mes souffrances qui étaient devenues insupportables.

C'était le huitième jour de la neuvaine des Religieuses du Bon-Pasteur, et le cinquième de celle commencée dans la famille de la malade.

A 1¼ heure de l'après-midi, Mr Lavigueur prenait seul son lunch dans la petite salle voisine de la chambre de la malade.

Tout-à-coup, la moribonde qui semblait sommeiller ouvrit les yeux, comme une personne qui s'éveille et sort d'un mauvais rêve.

La garde-malade se peucha vers elle et lui demanda si elle voulait prendre un peu d'eau et de cognac ; et la mourante recouvrant soudainement la parole, lui dit de sa voix d'autrefois : " C'est un verre d'eau froide que je veux."

La servante alla chercher un verre d'eau froide, et quand elle voulut le lui présenter, la malade s'était assise sur son lit. Elle but l'eau a grandes gorgées et dit : " Je suis guérie ; donne-moi mes vêtements, je veux m'habiller et me lever."

En entendant ce colloque de la chambre voisine, le mari se lève de table et accourt voir ce qui se passe. Il croit à une crise de nerfs, et à je ne sais quelle hallucination : " Calme-toi, dit-il à sa femme, et recouche-toi, tu vois bien que tu rêves."

Vainement lui répète-t-elle qu'elle est bien réveillée et qu'elle est guérie ; il n'en veut rien croire et lui défend de bouger, tant que le P. Drouet, qu'il va chercher, ne sera pas là.

Tout bouleversé, il court au presbytère et en ramène le bon religieux, qui n'en peut croire ses yeux ni ses oreilles.

Et cependant c'est bien vrai : celle qui était à l'agonie il y a quelques heures est assise sur son lit ; elle

parle, avec sa voix des bonnes années d'autrefois et elle affirme qu'elle est guérie.

—Mais enfin, dit le P. Drouet,—le premier moment de stupeur passé—que sentez-vous ?

— Je sens que j'ai faim, dit-elle ; donnez-moi à manger.

On lui apporte du bouillon et des biscuits ; elle en mange deux et boit avidement une tasse de bouillon.

Alors, on lui donne ses vêtements, et elle s'habille et elle descend de son lit et elle marche jusqu'au salon, où elle s'assied dans un fauteuil en disant : " Quand on pense que je ne sens plus de mal, ni dans le dos, ni dans la poitrine ! Est-ce croyable ? "

Les voisines, madame Godin, madame Brousseau accourent et sont émerveillées.

Mandé en toute hâte, mais sans qu'on lui dise pourquoi, le docteur Elliott arrive, s'attendant à n'avoir qu'à constater le décès, et c'est elle qui court lui ouvrir la porte en souriant !

On a beau être médecin, la science ne rend pas insensible. Le jeune docteur est frappé de stupeur ; il pâlit et mettant la main sur son propre cœur pour en comprimer les battements.

— Est-ce bien vous ?... Que s'est-il donc passé ?...

— Ce qui s'est passé, docteur, c'est que vous ne pouviez pas me guérir et sainte Anne m'a guérie !

L'émotion est à son comble, et la bienheureuse femme est elle-même en proie à un tel transport, qu'elle s'éponge le front et que l'on craint qu'elle ne défaille.

Le docteur la force à se remettre au lit pour prendre un peu de repos. Mais le moyen de se reposer quand tout le monde veut la voir et l'entendre. Le bruit de sa

guérison s'est déjà répandu, et dans le cour de l'après-midi elle reçoit quarante et une visites...

Les forces reviennent rapidement, et le dimanche suivant elle se rend à pied à la messe de 7 heures et demie.

Le lundi matin, à 5½ heures, une grande messe d'action de grâces est chantée chez les Pères, et elle s'y rend à pied avec toute sa famille, en dépit d'un gros vent du Nord-Est.

Elle y reçoit la sainte communion, et le dimanche suivant elle allait avec son mari en pèlerinage à sainte Anne de Beaupré.

Dans l'intervalle, le docteur Elliott était revenu la voir, et, après l'avoir auscultée, il lui avait dit :

" Vous avez des poumons d'une personne qui peut vivre encore quarante ans ! "

Depuis lors, madame Lavigueur jouit d'une bonne santé, et ni le vent ni la pluie ne l'empêchent de sortir, surtout quand il s'agit d'aller faire à l'église ses visites et ses prières.

Elle est entrée dans le Tiers-Ordre, et elle en suit les exercices et les retraites, qui ne se font pas sans fatigue, avec une régularité exemplaire.

Voici maintenant les certificats des deux habiles médecins qui ont loyalement reconnu l'impuissance de leur art, et le caractère surnaturel de la guérison que nous venons de raconter.

La déclaration du docteur Elliott est d'autant plus précieuse pour nous qu'il n'appartient pas à l'Eglise catholique.

Québec, 26 novembre 1891.

Je soussigné certifie que Dame James Lavigueur était en consomption depuis quelques années—qu'elle avait les

deux poumons endommagés. Elle était rendue au dernier degré de la phtisie et était complètement incurable ; or voici qu'à la suite de recours au ciel, elle est guérie. Son extinction de voix est disparue. Sa vigueur est celle d'une personne bien portante. Mes soins ne sont pour rien dans ce changement survenu subitement. Je pouvais la soulager. Nul docteur ne pouvait la guérir.

Reconnaissant ce prodige, je signe de grand cœur ce certificat.

CHARLES ELLIOTT, M. D.

Québec, 3 février 1892.

Ceci est pour certifier qu'en mars 1891, madame James Lavigueur, née Marie-Arthémise Giroux, était sous traitement suivi. J'ai considéré alors que cette dame devait infailliblement mourir de phtisie pulmonaire dans un avenir assez rapproché—5 à 6 mois.

Le 10 novembre dernier, après l'examen médical voulu, j'ai constaté pleine et entière guérison des poumons.

D'après l'histoire du cas, l'histoire de sa famille, mes observations antérieures aux évènements qui ont eu lieu le 18 septembre 1891, je n'hésite pas à déclarer que je crois qu'il y a eu guérison miraculeuse.

Le dix décembre 1891, j'ai, en compagnie du Dr Jolicœur, visité Madame Lavigueur, et il a constaté comme moi l'état parfaitement sain des poumons.

DR M. FISET, M. D. L.

LXVI

GUÉRISON DE MADAME O'HARA.

DE DUBUQUE, IOWA, E. U.

(Juillet 1891)

Relation de l'abbé H. Bernier, témoin bien informé de la guérison.

LA reconnaissance, quoique souvent négligée, est un devoir impérieux. Il n'est que juste de remercier sainte Anne,—non seulement dans la solitude de l'âme, mais publiquement—d'un bienfait nouveau qu'elle vient d'accorder. La personne, du reste, objet de cette faveur signalée, voyant sa confiance en sainte Anne largement récompensée, tient à proclamer bien haut la puissance merveilleuse de sa protectrice.

Il y a six ans Madame *Marion O'Hara*, de Dubuque, Iowa, était tout à coup frappée de paralysie. Après une longue et bien cruelle maladie,elle se rétablit cependant, mais elle demeura dans un état de grande faiblesse qui, outre le malaise continu dont celle-ci était la cause, amenait souvent des douleurs et des affaiblissements pénibles. Des signes précurseurs du retour de la maladie se manisfestaient de temps en temps, et de plus, tout le côté gauche, demeuré plus ou moins inactif, était soumis à un engourdissement qui allait toujours croissant.

La condition de cette dame était bien triste, car comment trouver la vie heureuse lorsqu'un des éléments principaux du bien-être relatif, la santé, fait complètement défaut ?

Au mois de juillet dernier, Madame O'Hara subissait une nouvelle attaque plus grave que la première. Cette fois, on dût l'administrer car elle était en danger de

mort. Elle se prépara comme une vraie chrétienne pour le voyage de l'éternité. Toutefois, Dieu avait résolu de ne pas l'appeler encore à lui.

Elle eut l'inspiration de s'adresser à sainte Anne dont la puissante intercession est maintenant si bien reconnue aux Etats-Unis comme au Canada.

La science, d'ailleurs, ne pouvait rien accomplir, car, en dépit des secours du médecin, la paralysie faisait des progrès alarmants. L'appétit avait disparu avec le sommeil ; la malade se voyait obligée de garder le lit presque continuellement, et même elle ne pouvait reposer sur le côté gauche. Elle s'afaiblissait de plus en plus ; la partie affectée subissait certaines altérations et dépressions dont les conséquences, humainement parlant, devaient être irrémédiables ; les membres se déformaient, le bras gauche, devenu quasi impuissant, se desséchait. Le médecin parlait de la nécessité d'une opération à la tête, mais il n'en garantissait pas le succès, et ne voulait, en aucune manière, promettre la guérison de sa patiente. Tous les parents et les amis s'attendaient à une mort prochaine.

Une seule chose restait donc à faire : s'adresser en toute confiance à la protectrice des affligés, à cette Thaumaturge glorieuse dont la dévotion s'est répandue si rapidement, grâce aux nombreux miracles qu'elle a accomplis, surtout depuis quelques années.

Aussi, dans le mois d'octobre dernier, Madame O'Hara commença-t-elle une neuvaine en l'honneur de sainte Anne pour obtenir sa guérison. Deux communautés de religieuses, l'une au Canada, l'autre aux Etats-Unis, firent aussi cette neuvaine en même temps qu'elle et dans la même intention.

O surprise agréable ! dès le premier jour, la malade se sentit beaucoup mieux. Plus de douleurs, et ce qui

est plus étonnant encore, plus de paralysie : " On s'imagine mieux que je ne saurais le décrire, disait-elle plus tard dans les transports de sa joie, ce que je ressentis alors." Le quatrième jour elle voulut essayer ses forces et travailla pendant plusieurs heures. Le jour suivant, celle qui pouvait à peine marcher dans la maison, pouvait faire près de deux milles à pied, sans éprouver la moindre fatigue. Les personnes qui l'avaient vue naguère si souffrante s'extasiaient devant ce changement aussi subit que radical.

Depuis ce temps, Madame O'Hara a toujours été bien et tout dernièrement elle écrivait : " Je jouis d'une santé parfaite, ce qui ne m'était pas arrivé depuis six ans."

On a beau être froids, prudents jusqu'à l'excès, sceptiques même, il faut bien se rendre quand l'évidence elle-même se charge de nous convaincre. A moins d'être opiniâtrement rationaliste, il parait presqu'impossible de nier que nous sommes en présence d'un fait possédant les traits caractéristiques d'un miracle ; une maladie regardée comme incurable et cependant guérie d'une manière soudaine et permanente. Puis, lorsqu'on connait par expérience que ceci n'est que la répétition de ce qui s'est produit à maintes reprises, grâce à la puissance de sainte Anne, on ne peut que s'écrier avec le Psalmiste : " *Mirabilis Deus in Sanctis suis,* Dieu est admirable dans ses Saints ".

Bénissons Dieu de tout ce qu'il a fait et sachons lui témoigner notre gratitude. Que cette nouvelle guérison, jointe à tant d'autres, augmente l'éclat de la gloire de sainte Anne. Qu'elle serve aussi à inspirer une confiante dévotion à tous ceux qui lui adressent leur supplications. Plus nous méditons les desseins de Dieu, plus nous admirons leur profondeur. L'action de Dieu, ici, n'a

évidemment pas pour but unique le soulagement complet d'une personne malade, mais aussi la manifestation de cette vérité tant de fois prouvée par des faits éclatants : lorsqu'on demande avec confiance, on est certain d'être exaucé. *Petite et accipietis.*

L'abbé H. Bernier.

LXVII
GUÉRISON D'UN MÉDECIN
(PLACE INCONNUE)

Mai, 1892.

Relation du miraculé lui-même, dont la sincérité ne saurait être révoquée en doute.

MONSIEUR le Rédacteur.—En accomplissement d'une promesse solennelle que j'ai faite à la bonne sainte Anne, de lui rendre un hommage public, si j'obtenais, par son intercession, la guérison du mal dont je souffrais, vous voudrez bien publier dans vos Annales cette nouvelle preuve de la puissance de la grande Thaumaturge.

Victime d'un déraillement de chemin de fer, je souffrais, depuis une couple d'années, d'une douleur horrible à l'épaule droite. J'ai cru, d'abord, qu'il y avait eu lacération des muscles, dans la chute que j'avais faite, et je dirigeai le traitement en conséquence. Les mouvements de l'articulation devinrent fort restreints et excessivement douloureux. Me reposer sur le côté malade était complètement impossible, vu la douleur intolérable qui en résultait ; enfin, mes nuits n'étaient plus

qu'un long martyre. Le bras malade était devenu inerte et sans force ; et je ne pouvais soulever le moindre poids, sans éveiller une douleur cuisante.

Je n'ai pas besoin de dire que j'essayai tous les traitements qu'on emploie en pareil cas. Rien ne fit. J'employai les liniments de toutes sortes ; les injections hypodermiques de tous les calmants que m'offrait toute la longue liste de narcotiques et d'hypnotiques ; je pris à l'intérieur tous les médicaments que purent me suggérer la science médicale et ma longue expérience ; mais tout demeura sans succès. J'en étais venu à me persuader que mon mal était incurable, et qu'il se passait dans l'épaule quelque chose d'excessivement grave, quand il me vint à l'idée d'aller faire un pèlerinage à Ste-Anne de Beaupré, et d'invoquer cette grande Sainte, pour obtenir ma guérison.

Je dois avouer que, jusqu'à ce jour-là, je m'étais toujours montré assez sceptique, au sujet des nombreuses guérisons miraculeuses dont on me faisait le récit, et que, par conséquent, ma foi dans l'intervention divine était bien peu ardente.

Les moyens humains me faisant défaut, ma foi s'activa et je mis mon projet à exécution. Je me rendis au sanctuaire de Ste-Anne, avec les meilleures dispositions dont j'étais capable ; j'y communiai, après avoir invoqué, de tout mon cœur, l'intercession de la grande Sainte, et je revins guéri !

La douleur disparut comme par enchantement ; la force de mon bras reparut, et je rends tous les jours grâces à sainte Anne, de m'avoir délivré d'une torture qui me rendait la vie insupportable. Il y a aujourd'hui près d'un an que la guérison persiste, et j'ai tout sujet de croire à une guérison complète et entière.

Dr A. M.

LXVIII

GUÉRISON DE Delle NELLIE GOLDEN D'OSWEGO, N. Y.

(Juillet 1893)

Les détails de cette guérison ont été recueillis de la bouche du R. P. Fiévez, C.SS.R., par un pèlerin qui les a ensuite communiqués aux lecteurs des Annales.

PARMI les nombreux pèlerins venus d'Oswego, cette semaine, à la Bonne-Sainte-Anne de Beaupré, se trouvait une fille de 15 ans, nommée *Nellie Golden.*

Il y a six ans, cette jeune fille tombait accidentellement le genou gauche sur un rail de chemin de fer. Cette chute produisit une forte luxation que les meilleurs médecins furent impuissants à réduire ; il semblait même que les remèdes de l'art humain ne faisaient qu'empirer le mal. Après toutes les tentatives suggérées par l'amour des parents pour leur enfant, celle-ci parut incurable, devint infirme et ne put marcher sans l'aide d'une béquille.

Nellie arrivait à Sainte-Anne mercredi dernier ; sa dernière nuit, sur le convoi des pèlerins, fut pour elle de longues heures de souffrances atroces, qui lui arrachaient des cris déchirants, et à ses compagnes de voyages, des larmes de sympathie.

Enfin, après une longue nuit de douleurs indicibles, la voilà au but de son voyage, au sanctuaire vénéré de la grande Thaumaturge du Canada français. Elle se traine péniblement avec sa béquille et est plus souffrante que jamais. Elle se confesse, puis communie. C'est à cet

instant que sainte Anne manifesta sa puissance auprès du Tout-Puissant.

Nellie se sent tout à coup complètement guérie ! Elle quitte sa béquille au pied de la statue de sainte Anne et se rend, sans aucune assistance, prendre un siège dans un banc de la vaste basilique. Après son action de grâces, qui fut un long cantique d'amour et de reconnaissance adressé à la mère de la Vierge Immaculée, elle sort de l'église sans aide et avec toute l'assurance d'une personne qui n'a jamais été infirme, puis gravit lestement les marches de la Scala Santa !

Je vois ici le rictus hideux de nos petits Voltairiens en lisant ces faits ; mais que peut leur ignoble grimace contre les trois ou quatre cents témoins de cette guérison miraculeuse ?

J'ai recueilli les détails ci-dessus de la bouche même du R. P. Fiévez, un des Rédemptoristes attachés au sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré.

UN PÈLERIN.

LXIV

GUÉRISON DE TROIS PERSONNES

DE PICTON, ONTARIO

(14 septembre, 1893.)

Relation d'un Père Rédemptoriste de Ste-Anne de Beaupré.

QUOIQUE la saison des pèlerinages tire à sa fin, la bonne sainte Anne ne se lasse pas de faire de beaux et bons miracles. C'est ainsi qu'elle en a fait trois

seulement dans la journée d'hier, 14 septembre. Je vous en envoie le récit succinct, afin que vous puissiez le publier, si vous le jugez à propos, et augmenter ainsi de plus en plus la confiance en notre grande Thaumaturge.

Le premier miracle s'est opéré en faveur d'un *petit garçon* affligé dans les membres inférieurs ; il était déjà obligé de se servir de deux béquilles. Il est venu à Sainte-Anne avec ses deux béquilles, mais il les y a laissées et s'en est retourné parfaitement guéri.

Le second miracle s'est opéré en faveur d'un *jeune homme* d'une vingtaine d'années, venu de Picton, Ontario. La maladie avait attaqué son corps tout entier et l'avait réduit à un état de faiblesse extraordinaire. Après avoir consulté différents médecins sans grand résultat, il s'était mis entre les mains d'un spécialiste. Celui-ci le traita de son mieux, sans réussir pourtant à le guérir où même à le soulager sensiblement. Mais sa confiance en la bonne sainte Anne était grande. Il résolut de faire le pèlerinage, quoiqu'il dût lui en coûter, sans regarder à la longueur du voyage ni à la dépense. Il arriva ici, il y a quelques jours, avec les autres pèlerins de l'Ontario. Son corps le faisait ressembler à un vrai Lazare, car il était enveloppé de bandages, sous ses vêtements extérieurs, des pieds à la tête littéralement. Il pria avec ferveur tout le temps du pèlerinage. Il laissa retourner ses compagnons de voyage et resta pour continuer ses prières jusqu'à ce qu'il fût guéri. Sa confiance ne fut pas trompée. Hier dans la matinée il se sentit tout à coup guéri. Il alla ôter tous ses bandages, qui formaient un véritable appareil. On les suspendit devant la bonne sainte Anne, comme un nouveau trophée, au milieu de tous les autres de cette année.

Se voyant guéri, ce jeune homme vint à la sacristie en faire le récit. Puis il s'en alla trouver un *bonne dame*

déjà assez avancée en âge et qui devait être la troisième miraculée. Cette dame, paralytique depuis longtemps, et ne marchant qu'à l'aide de béquilles, ne s'était mise en route que pressée par les instances, et excitée par la confiance du jeune homme. Laissant sa famille et bravant la souffrance, elle était venue elle aussi de Picton, Ontario, et elle était restée aussi après le départ des pèlerins. Le jeune homme étant donc allé la trouver, lui raconta, tout heureux, sa propre guérison. Il ajouta en riant : " Maintenant que je n'ai plus rien à faire pour moi, je vais prier pour vous ! Priez vous-même avec confiance ".

Voici maintenant la réponse de la bonne sainte Anne à ce charitable assaut de prières. La dame s'étant approchée de la sainte Table pour communier, avait à peine reçu sur sa langue l'Hostie consacrée qu'elle sentit sa paralysie la quitter complètement. Toute hors d'elle-même de bonheur en se voyant guérie, elle se rendit à la chapelle de la Sainte Famille où bientôt tout un groupe de personnes fit cercle autour d'elle, pour la féliciter et se réjouir avec elle, j'ajouterai même pour pleurer avec elle, mais pour pleurer de joie. Le bruit qui se faisait là, attira l'attention du Père. Il vint voir ce qu'il y avait. Apprenant qu'il s'agissait de miracle, et voulant le constater par ses propres yeux, il fit aller la dame à la sacristie, sous prétexte d'y inscrire son nom dans le registre des relations, (elle s'appelle Mad. Jos. Kirwin) et de lui faire expliquer sa guérison.

Elle fit tout cela en restant debout, sans béquille ni canne. Elle était décidée, elle aussi, à rester à Ste-Anne jusqu'à ce qu'elle fût guérie. Se trouvant guérie, elle partit le même jour, pour porter à sa famille l'heureuse nouvelle.

Détail touchant : cette personne s'était convertie du

Protestantisme au Catholicisme, il y a quelques années. Il n'y a pas de doute que ce soit là une récompense de sa générosité. Puisse cet exemple ouvrir les yeux à ses anciens coreligionnaires !

Reconnaissance et amour à la bonne sainte Anne. Prions-là avec confiance ; elle nous aidera toujours !

UN PÈRE DE SAINTE-ANNE.

LXX
GUÉRISON DE LA JEUNE ROSE PARENT, DE MONTRÉAL.
(1893)

Relation de l'abbé L. Lindsay, rédacteur des Annales de la Bonne-Sainte-Anne.

IL y a de cela un an. La petite *Rose Parent*, aujourd'hui pleine de vie et de gaieté, gisait alors pâle et inerte comme une morte, animée seulement d'un faible souffle que la moindre secousse semblait devoir éteindre.

Depuis plusieurs mois déjà, une affection difficile a caractériser mais dont la violence semblait se concentrer dans la région du cœur, minait sourdement les forces de l'enfant et la conduisait sûrement à une mort précoce. Le traitement d'un premier médecin n'avait pas réussi à la soulager. Une second et un troisième furent mandés et consultés, mais toujours avec le même résultat désespérant. La petite Rose, comme son homonyme

chantée par le poète, ne devait vivre sur la terre que " l'espace d'un matin ".

Elle était fille unique d'une pauvre veuve et partant son unique joie son seul espoir. Le bon Dieu, qui lui avait démandé le sacrifice de son mari, allait-il réclamer le sacrifice en quelque sorte plus douloureux encore de sa tendre enfant ? Dans sa confiance de mère la chose lui semblait impossible, mais son âme chrétienne se trempait déjà par la résignation pour l'heure du sacrifice. Et ce n'était pas sans motif, car humainement parlant, l'enfant était condamnée sans retour. Le mal avait tellement abattu sa vigueur, qu'elle ne pouvait faire le moindre mouvement. Sa mère lui portait aux lèvres les rares parcelles de nourriture qu'elle pouvait avaler. Souvent, lorsqu'elle changeait son linge, la pauvre enfant s'évanouissait.

Au début de sa maladie, elle s'était confessée plusieurs fois à un des vicaires de Notre-Dame, prêtre zélé qui la visita souvent, pour l'encourager à la résignation et la préparer au sacrifice de sa vie. Sur l'avis du médecin, son confesseur lui avait déjà administré l'extrême-onction et le saint Viatique. La faiblesse de l'enfant était devenue telle qu'elle avait perdu l'usage de la parole. Pour appeler sa mère elle poussait un petit cri guttural à peine perceptible, si ce n'est pour l'oreille maternelle. Pour cette raison les dernières confessions devait être faites par signes.

Sur ces entrefaites, les Pères du Saint-Sacrement organisèrent un grand pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré.

Comme remède suprême, la mère songea à conduire sa chère malade aux pieds de sainte Anne et à supplier cette mère miséricordieuse de lui conserver son unique

enfant. Heureuse idée, inspirée à la foi maternelle par la bonté divine! Le confesseur de Rose l'approuva volontiers ; il était convaincu, lui aussi, que sainte Anne la guérirait, et il fit part de sa confiance à plusieurs de ses confrères.

La veille du pèlerinage, l'enfant se confessa, toujours par signes. Pour se convaincre que sa faiblesse était extrême, son confesseur lui fit faire le signe de la croix en portant lui-même sa main décharnée au front, à la poitrine, puis à chaque épaule. Rendu au dernier mouvement, il lui dit : " Voyons, Rose, achevez vous-même le signe de la croix. " Puis il lâcha sa main qui retomba lourdement à son côté.

La mère désirait vraiment que le prêtre vint au pèlerinage, afin de contribuer par ses prières au succès de l'entreprise et être témoin immédiat de la guérison qu'elle espérait. Mais un surcroit de travail dans son ministère paroissial le retint à son poste ; non sans regret, car il appréhendait un reproche, si la démarche n'était pas fructueuse.

Tout de même, Dieu récompensa la foi du prêtre, de la mère et de l'enfant. Sainte Anne accueillit les pèlerines avec bonté et les renvoya exaucées.

Madame Parent avait loué, sur la rue McGill, une petite voiture d'enfant, à deux places, afin d'y coucher commodément la fillette de douze ans. Rendue à Ste-Anne, elle conduisit l'enfant à l'église, et la roula au pied du sanctuaire pour y recevoir avec elle la sainte communion. C'était là, comme souvent, le moment favorable. Dieu se plait à glorifier son Divin Fils, présent sous les espèces sacramentelles, en choisissant le moment de la communion pour manisfester la puissance de ses saints serviteurs.

A peine l'enfant eut-elle communié qu'elle descendit de sa petite voiture et se dirigea toute joyeuse vers sa mère étonnée, en lui disant : " Maman, venez donc ici afin que je vous parle ; car je puis parler maintenant."

Le bruit de sa guérison se répandit bientôt parmi les pèlerins, et provoqua comme toujours un accroissement de confiance et une explosion d'actions de grâces. L'émotion aurait été plus grande, si l'enfant n'eût été inconnue à la plupart des pèlerins, étant d'une paroisse étrangère, et s'étant associée à ce pèlerinage dans des conditions extraordinaires.

C'est pourquoi on n'en parla guère dans les journaux, à l'époque du fait. Mais celui qui avait connu toutes les phases de la maladie de l'enfant, depuis son début ; qui l'avait vue partir mourante et dont les vœux accompagnaient l'enfant et sa mère jusqu'aux pieds de sainte Anne, devait aussi d'une façon évidente et authentique, constater dès son retour l'action manifeste du doigt de Dieu et la puissante intercession de la Thaumaturge.

A peine eut-il franchi le seuil de la maison, qu'il entendit appeler par une voix étrange : " Bonjour, monsieur P..., comment vous portez-vous ? " Ne sachant qui lui parlait, il se dirigea vers la chambre de la petite malade. A son grand étonnement, il la trouva assise, causant avec entrain, entourée de sa mère et de personnes amies accourues pour la voir et qui pleuraient d'émotion. Sa voix avait une accent particulier, ressemblant plutôt à une voix de jeune homme qu'à une voix de petite fille ; phénomène dû probablement à l'état anormal de ses organes après une longue maladie. On crut y constater—et avec justice, me semble-t-il —le caractère instantané de sa guérison, au moins quant à la substance. Quant aux détails, tout rentra dans l'ordre. La voix de

Rose est normale ; l'enfant est toute rayonnante de santé et de bonheur. Elle peut fréquenter la classe et elle aide sa bonne maman dans les travaux du ménage. Puisse cette jeune miraculée de sainte Anne toujours garder la la mémoire du bienfait reçu et comprendre le devoir de la reconnaissance ! Le bon Dieu demande beaucoup à ceux qui ont beaucoup reçu.

L. LINDSAY, Ptre.

LXXI

GUÉRISON DE MADAME NARCISSE JUBINVILLE

DE ST-JOSEPH, MANITOBA

(19 décembre 1898)

Cette guérison est relatée par la miraculée elle-même et attestée véritable par le curé de la place.

DEPUIS trois ou quatre ans, je souffrais d'une maladie des plus graves. J'ai reçu les soins des meilleurs médecins qui m'ont procuré quelque soulagement, mais cela ne durait pas. Ils m'avouaient du reste que je ne guérirais jamais. Le mal empirait toujours.

Pendant tout le temps de ma maladie, je n'ai pas oublié la bonne sainte Anne, mais l'ai constamment priée. .

Vers la mi-décembre dernier, j'étais rendue à l'extrémité. Les remèdes ne me procurait plus aucun soulagement ; je fus administrée dans la nuit du 15 décembre ; on attendait ma mort d'heure en heure. Je passai encore

quatre jours dans cet état, souffrant horriblement et tellement faible que je ne pouvais me retourner la tête ni remuer les mains. Me croyant arrivée à mes derniers instants, je me fis retourner la figure du côté du mur où se trouvait l'image de sainte Anne, et demandai aux personnes présentes de bien vouloir réciter le chapelet à mon intention. Je croyais qu'avant la fin du chapelet je serais jugée. Je m'étais trompée : avant la fin du chapelet j'étais guérie ! On avait fait venir Mr le curé en toute hâte, craignant qu'il n'arrivât trop tard pour me voir en vie. Il arriva pour constater ma guérison. Le chapelet terminé, je me suis assise sur mon lit, à la grande surprise des personnes présentes. Après m'être fait donner les choses nécessaires, je me suis levée et me suis mise à marcher dans la maison, tout en causant avec les personnes présentes, savoir : Mon mari, madame Joseph Jubinville, madame Treffié Davault, mademoiselle Barnabé. Depuis ce temps je me porte à merveille, et je fais ma besogne sans l'aide de personne. Eternelle reconnaissance à la bonne sainte Anne !

Madame NARCISSE JUBINVILLE.

ATTESTATION DU CURÉ

Je, soussigné, d'après ce que j'ai entendu et surtout vu de mes yeux, puis certifier que le présent récit est parfaitement correct.

NAZ. PELLETIER,
Ptre, curé.

LXXII

GUÉRISON DE Delle JOSÉPHINE LAVOIE

DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ, P. Q.

(1er mai 1894)

Cette guérison est relatée par la miraculée elle-même, et attestée par le témoignage du médecin et du curé de la paroisse

DEPUIS mon enfance j'ai toujours été faible, maladive, et je souffrais souvent de maux de tête.

En l'année 1891, vers le mois de mars, la grippe me visita. J'avais alors 16 ans. A partir de ce temps, ma santé devint encore bien plus mauvaise ; chaque année je devais garder le lit pendant huit ou quinze jours.

Au commencement du mois de mars dernier, ma faiblesse était si grande que j'étais incapable de rien faire, je passais mes journées assise dans un fauteuil. Une toux déchirante, qui me causait d'atroces douleurs à la tête, à la poitrine et aux côtés, ne cessait de me torturer nuit comme jour, tandis que des crachements de sang achevaient de m'épuiser. La mort semblait approcher pour moi, et je la désirais même, pour aller rejoindre ma sœur et mon frère qui, minés par la phtisie, étaient partis pour un monde meilleur.

Mes parents et toute la famille, voyant que les remèdes de l'art employés depuis longtemps, étaient impuissants à me guérir, s'adressèrent avec confiance à la puissante Thaumaturge du Canada, la bonne Ste Anne. Ils firent avec moi trois neuvaines consécutives.

Le lundi, 30 avril dernier, mon confesseur le R. P.

Tielen, vint me visiter vers quatre heures et demie de l'après-midi. Il y avait déjà trois semaines que j'avais quitté le fauteuil pour rester clouée sur un lit de douleurs. J'exprimai au Rév. Père le désir de pouvoir vénérer la relique de la bonne sainte Anne ; il accéda volontiers à ma demande et me laissa la sainte relique jusqu'au lendemain. Quel bonheur pour moi !

Je pensais que cette tendre Mère pourrait bien me guérir, et qu'elle ferait disparaître cette toux si violente qui continuait à m'accabler. Après le départ du R. Père, je m'adressai ainsi à la glorieuse Sainte : " O bonne sainte Anne, guérissez-moi donc de cette vilaine toux, puisque c'est le désir de mon confesseur ! " J'étais exaucée malgré mon indignité. Chaque fois que j'éprouvais des douleurs, je m'appliquais de suite la sainte relique sur le siège du mal et le mal disparaissait à l'instant. Il était vers 5 heures et demie du soir quand je me sentis revivre ; quelques instants après je mangeai de la viande et des pommes de terre, ce que je n'avais pas fait depuis longtemps. Il était vers huit heures et demie du soir quand je me mis au lit, et je dormis jusque vers sept heures du matin. C'est ma mère qui, après avoir entendu la messe, à l'église, vint me réveiller. Jamais de ma vie je n'avais dormi d'un si profond sommeil.

J'étais ressuscitée, radicalement guérie. Ce jour-là, 1er mai, je pus aller m'assoir à la table de la famille, et prendre la même nourriture que les autres, avec beaucoup d'appétit.

Il y a plus d'un mois que je suis guérie, et ma santé demeure excellente. Je connais maintenant par expérience ce que c'est qu'une bonne santé.

Je ne sens plus aucune douleur à la tête ; la toux s'en est allée ; tout mal est disparu. Je puis me livrer facilement aux occupations de la maison, travailler et

étudier sans fatigue ni malaise. Que Dieu en soit béni ! Gloire et reconnaissance à la puissante et bonne sainte Anne !

J. LAVOIE.

TÉMOIGNAGE DU MÉDECIN DU VILLAGE DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ.

La guérison de ma nièce Joséphine Lavoie, me force à convenir que la bonne sainte Anne est plus savante, à elle seule, que nous tous, médecins de la Faculté.

Ma nièce est une jeune fille de dix-sept ans.

Ce printemps même, elle fut attaquée d'une série de symptômes du côté de la poitrine, avec complication d'anémie et de dyspepsie, qui ne me laissèrent plus aucun doute sur l'issue fatale de sa maladie, à brève échéance : d'autant plus que son frère ainé est mort, l'année dernière, dans les mêmes conditions.

Après avoir employé toutes les ressources de la médecine moderne,—sirops d'hypophosphites, créosote de hêtre, sulfate d'atropine, etc.,—je dus m'avouer que la maladie suivait son cours fatalement et sans dévier du chemin qui mène à la tombe.

C'est alors que ma nièce prit la résolution d'abandonner tout secours humain et de se mettre sous l'unique sauvegarde de la bonne sainte Anne, dont le sanctuaire est à deux pas de chez elle. Il y a environ un mois de cela.

Eh bien, il est de mon devoir de déclarer en toute franchise que Mlle Lavoie est aujourd'hui aussi bien portante qu'avant l'apparition des premiers symptômes de la grave affection de poitrine qui l'a conduite à deux doigts de la mort.

Si ce résultat est un peu humiliant pour le médecin terrestre, il est assurément bien glorieux pour la grande Guérisseuse de là-haut.

DR EUGÈNE DICK,

Médecin du Village
de Sainte-Anne de Beaupré.

TÉMOIGNAGE DU R. PÈRE TIELEN, CURÉ DE LA PAROISSE

Pendant les visites que je faisais régulièrement chez la chère malade dont il est question dans ces deux relations, j'ai pu constater les progrès rapides de la fatale maladie qui avait déjà successivement emporté sa sœur et son frère. J'étais persuadé que, sans un secours surnaturel, elle ne verrait pas l'été. Quand je lui confiai la relique de la bonne sainte Anne, à la fin de sa neuvaine, je lui dis que j'espérais bien que le lendemain, à ma visite, ce serait elle qui m'ouvrirait la porte ; elle me le promit et tint parole. En effet, le lendemain, elle vint me recevoir ; elle était guérie. Gloire et reconnaissance à la bonne sainte Anne !

J. TIELEN,
Sup. Curé.

Ste-Anne de Beaupré, le 6 Juin 1894.

LXXIII

GUÉRISON DE DELLE KATIE SWEENEY

D'OXFORD, ONTARIO.

(12 juin 1894)

Relation du Rédacteur des Annales de la Bonne-Sainte-Anne

LE pèlerinage de Morrisburg, Ontario, venu, le 12 juin dernier, à Ste-Anne de Beaupré, a été témoin d'une guérison remarquable où la puissance de sainte Anne s'est signalée avec éclat.

Mlle *Katie Sweeney*, âgée de 23 ans, demeurant à Oxford, Ontario, avait éprouvé de vives douleurs à l'épine dorsale et un commencement de paralysie, il y a quatre ans. Après trois mois, la paralysie céda aux remèdes ; mais les douleurs à l'épine dorsale continuèrent à se faire sentir assez vivement. Au mois de

février dernier, ces douleurs devinrent plus violentes et la paralysie reparut complète à la jambe gauche. Impossible à la malade d'user de béquilles et de marcher sans être soutenue. Pour pouvoir prendre part au pèlerinage de Morrisburg, il fallut la transporter à bras de la maison jusqu'au train, et du train jusque dans l'église de Ste-Anne. Les souffrances avaient été très vives tout le long du voyage.

Au moment de communier, la pauvre infirme, pleine de confiance, se rendit à la sainte table, supportée par deux de ses amies. A peine a-t-elle reçu la communion qu'elle se sent délivrée de ses douleurs. Elle se lève et retourne seule à son banc. Elle était radicalement guérie. Son aisance à marcher était parfaite, et elle le prouva en visitant les chapelles de la Basilique, celles de l'extérieur et la Scala Santa aussi facilement que les pèlerins les mieux portants. Ses compagnes de voyage, heureuses comme elle, comme elle aussi, pleuraient de joie et de reconnaissance envers la bonne sainte Anne.

LXXIV
GUÉRISON DE LA SŒUR MARIE
DE L'HÔTEL-DIEU DE MONTRÉAL
(11 juillet 1894)

Relation de Madame Angeline Routhier, et certificat du médecin

LA sœur Marie, comme toutes les âmes simples, n'a guère d'histoire Son père était autrefois un cultivateur de Sainte-Anne-des-Plaines, qui, plus tard, est

venu s'établir à Montréal comme tailleur de pierre. Marie Chapleau, fort jeune encore, entra à l'Hôtel-Dieu comme sœur tourière. C'est là que nous l'avons connue, et qu'elle nous a fait le récit de sa longue et douloureuse maladie, terminée glorieusement d'une façon qui nous paraît miraculeuse.

C'était le 12 mai 1892, Sœur Marie s'en allait à la buanderie, chargée d'un énorme paquet de bas, lorsqu'elle glissa soudain sur le trottoir humide et tomba ; dans la chute sa jambe heurta violemment l'angle d'une des planches du pavé et il en résulta une lésion grave. Le Dr Brunel, appelé auprès de la malade, déclara qu'il y avait eu tension violente et déplacement des muscles.

Cependant, au bout de deux mois, Sœur Marie put marcher, non sans peine ; mais, quelques jours après, voulant aider une autre sœur à déplacer une chaise fort lourde, elle s'appuya un peu fortement sur sa jambe malade : les muscles se déplacèrent de nouveau. Il s'ensuivit une inflammation et notre malade redevint impotente. Une nouvelle amélioration se produisit après quelques mois de repos, et le jour vint où elle put enfin sortir en voiture. Il faisait une de ces journées ensoleillées d'automne qui inondent de vie nouvelle les pauvres malades. Les oiseaux organisent un dernier concert sous un ciel déjà pâli ; des feuilles aux tons chauds voyageaient dans l'espace poussées par un vent tiède. Sœur Marie, ravie du spectacle de la nature en fête, sentait en son cœur un immense espoir de guérison.

Hélas ! les ombres allaient bientôt descendre sur cette vie qui un instant semblait baigner dans la félicité.

Tout à coup le cheval qui conduisait les deux religieuses glissa sur le pavé et menaça de s'abattre : Sœur Marie, voyant s'approcher à grande vitesse le tramway électrique, fut effrayée, elle santa de la voiture et s'ap-

puya sur un arbre qui bordait la route ; mais elle sentit à la jambe une grande douleur, et, cette fois, la pauvre malade dut retourner à l'infirmerie, où elle fut torturée pendant deux longues années ! Sœur Marie connaissait la résignation ; c'était une nature douce, et, malgré ses souffrances, sa vie continua de couler comme l'humble ruisseau calme et transparent, en dépit des boues et des chardons de la route.

Bientôt elle ne put toucher la jambe malade ; un seul mouvement de la main droite donnait aussitôt à tout ce côté des douleurs aigués. Il ne fallait plus songer à marcher : elle dut donc accepter un fauteuil d'impotente. Qui dira les angoisses de la malade quand elle put mesurer enfin l'étendue de l'épreuve qui pesait sur elle ? En face de cette réalité, toute espérance disparaissait, et le découragement venait mordre au cœur la malheureuse infirme.

Ainsi passèrent plusieurs mois ; à la suite de divers remèdes recommandés et employés, la jambe de la malade devint très enflée et couverte de rougeurs et d'abcès. La bonne sœur se faisait transporter d'un endroit à l'autre sur son fauteuil roulant. Quand il s'agissait d'entrer à la chapelle, elle se traînait péniblement sur des béquilles, au prix de grandes souffrances ; et si par hasard, dans un mouvement de distraction, elle posait son pied à terre, elle en éprouvait alors dans les nerfs des déchirements qui se prolongeaient pendant des jours entiers.

Six mois avant le pèlerinage de Sœur Marie à Sainte-Anne, la Supérieure de l'Hôtel-Dieu fit appeler le Dr. Mignault. M. le docteur Mignault est un homme dans la maturité de l'âge, jouissant d'une excellente réputation due à sa vertu et à ses talents. Il crut à un rhumatisme articulaire et prescrivit en conséquence. Mais bientôt la malade ne put garder aucun des remèdes ordi-

naires et l'on dut se borner au traitement externe, qui consistait en onguents, huiles et liniments destinés à cicatriser les plaies qui se formaient sans cesse sur la jambe, et à assouplir les muscles devenus raides et sans ressort.

Toutes les ressources humaines ayant échoué, à qui s'adresserait-on désormais ?—A Celui qui donne la vie où qui l'ôte, selon qu'il veut faire éclater sa gloire dans les âmes !

Au mois de Juin 1894, les Pères du Saint-Sacrement organisèrent un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, et pour stimuler le zèle des personnes qui s'occupaient de la vente des billets, les Pères offrirent un billet gratuit à toute personne qui en vendrait douze : et c'est ainsi qu'une bonne dame qui avait réussi à placer deux douzaines de ces billets, vint en offrir un à l'Hôtel-Dieu, en reconnaissance des services qu'elle y avait autrefois reçus.

Dans ces circonstances on s'adressa à Sœur Marie, et elle partit pour Sainte-Anne le 23 juin 1894, décidée à supplier avec une très grande foi la mère de la Vierge.

Pour ce voyage de Montréal à Sainte-Anne, notre pauvre infirme s'était fait fixer au membre malade une énorme jambe de bois qui avait appartenu à un boiteux mort à l'Hôtel-Dieu. Et de cette manière elle pouvait replier au genoux sa jambe souffrante et l'empêcher de toucher le sol. Une tringle de bois reliée à cette jambe d'emprunt montait jusqu'à la hanche, et y était retenue par un cordon attaché à la taille. Aidée de cet appareil, Sœur Marie pouvait un peu circuler sans le secours d'autrui. Dans la plupart des églises, les statues des saints et des saintes sont en général sur des autels, dans des chœurs séparés de la nef par des balustrades. Au sanctuaire de Beaupré il en est autrement : sainte Anne

est plus accessible, plus près de la foule ; elle semble faire un pas vers les suppliants. Et pour la mieux voir, elle est très élevée, tout au sommet d'une colonne d'albâtre oriental, appuyée sur un joli piédestal en marbre. Il faut lever les yeux vers le ciel pour sentir son regard s'abaisser sur nous. Et quel regard ! Celui de la compassion touchée des misères humaines ; celui de l'aïeule tendre qui sent les souffrances de ses petits-enfants. Un regard triste, plein de compassion et d'amour. Un regard qui s'abaisse et qui s'élève !

En entrant dans l'église, Sœur Marie fixa ses yeux sur la grande sainte, et lui adressa ces mots : " On m'envoie ici pour être guérie, bonne sainte Anne, et je crois que je vais l'être." La malade prononça-t-elle vraiment ces paroles, ou les exprima-t-elle dans un regard, dans un soupir ? Elle ne le sait pas elle-même ; mais c'était ce sentiment qui dominait tous les autres dans son cœur. Elle avait la foi qu'il fallait pour arracher au ciel ses faveurs.

Le grand sacrifice commençait à monter vers le ciel avec les nuages de l'encens. Quand la cloche de l'élévation annonça que le Maitre allait paraître, il y eut un frémissement, et chacun se prosternant, sembla dire dans l'intimité de son cœur, comme Marie, sœur de Lazare : " Enfin, Seigneur, vous voilà ! Où donc étiez-vous ? "

Sœur Marie semblait se reposer dans le Seigneur ; son être était tout entier rivé au cœur du divin Sauveur, planait au-dessus de la terre dans une ardente supplique. La procession des fidèles qui s'acheminaient vers la table sainte la ramena à la réalité des choses. Elle s'avança pour recevoir l'hôte divin, et détachant de sa taille son énorme jambe de bois, elle s'agenouilla au balustre.

Après la communion, Sœur Marie se releva, posa sûrement sa jambe malade sur le parquet, s'y appuya fortement, et retourna à sa place sans le moindre effort, marchant comme autrefois !

Qu'était-il arrivé ? Que s'était-il passé ? Sainte Anne, tout doucement dans une caresse, avait enlevé tous les germes de la maladie ? Il n'y avait eu aucun choc nerveux, aucune commotion physique, aucun accroissement de souffrance. Sœur Marie s'éveillait d'un pénible rêve qui avait duré deux ans ! Ou plutôt n'était-ce pas maintenant le rêve, cette absence de douleur, cette force nouvelle qui l'envahissait à flots ? La guérison était venue si doucement, si simplement que sœur Marie se rendait à peine compte du prodige accompli.

La foule n'avait pas senti le surnaturel passer au milieu d'elle. Chacun de son côté, individuellement, priait, soupirait, suppliait. Une puissante oraison composée de mille cris divers, mais uniformes en leur variété, montait vers l'Eternel !

L'humble malade que la grâce avait favorisée, adorait, prosternée, les grandeurs du Tout-Puissant. Pendant deux heures elle resta agenouillée. Une agitation continue lui disait que le Seigneur l'avait visitée, et une sorte d'effroi s'emparait d'elle en face de cette transformation subite et totale. Elle croyait à la réalité et cependant elle craignait le retour de ce qui n'était plus qu'une chimère du passé. Elle était écrasée par le changement troublant qui s'était opéré en elle. Etait-ce vraiment la vie entière qui lui était revenue ? Le mal douloureux avait-il vraiment fui devant le souffle du Maître souverain ? Allait-elle maintenant marcher comme tout le monde ?—" Quoi ! Seigneur ! mais je n'ai pas mérité cette faveur, soupirait la pauvre sœur." Une

force intérieure lui disait : Lève-toi et marche ; mais se réfugiant de nouveau dans son humilité, sœur Marie répondait : " Mon Dieu, je veux vous aimer toujours, quoi qu'il arrive ; mais je ne suis pas digne d'un tel prodige." Des larmes d'une douceur infinie coulaient le long de ses joues. L'église était presque déserte, et sœur Marie, toujours agenouillée, prolongeait son action de grâces avec une ferveur infatiguable ; remerciant Dieu de tout : de l'avoir guérie, s'il en était ainsi, ou de lui rendre son infirmité si tel était sa volonté. Enfin, elle se leva et se mit à marcher. Plus d'une fois elle se sentit défaillir en longeant la haute colonnade ; non qu'elle éprouvât la moindre douleur, mais parce que son émotion l'écrasait. Il n'y avait plus à douter, la santé était revenue dans ce membre tout à l'heure encore si souffrant. Sœur Marie n'éprouvait aucune douleur à marcher, pas même de fatigue ; seule une certaine raideur dans la jambe lui rappelait que là avait été le mal. Elle traversa toute l'église très rapidement, suivie de sœur Azilda qui l'avait accompagnée.—" Ma sœur, êtes-vous donc guérie ? " dit cette dernière dès qu'elles furent dehors.—Voyez plutôt, répondit sœur Marie, et elle précipitait le pas, s'inclinant de toutes ses forces sur le membre autrefois malade. Je touche ma jambe, je m'appuie dessus, je la maltraite, elle ne se venge pas."

Les deux religieuses se rendirent au couvent des Sœurs de la Charité pour déjeuner. Mais Sœur Marie ne put rien manger ; tellement elle était suffoquée par l'émotion et la certitude qu'elle avait été touchée par la main de Dieu d'une manière sensible. La conviction que sainte Anne, du haut du ciel, avait écouté ses prières et les avait transmises au Créateur, la jetait dans une véritable extase de bonheur reconnaissant. Ces sentiments gagnèrent bientôt ceux mêmes qui l'approchaient

et, malgré l'avidité que l'on avait de la voir et d'entendre de sa bouche le récit de sa guérison, on ne l'interrogeait qu'avec un certain respect. Ce n'est pas en vain que le miracle se produit quelque part ! Les lois de la nature en reçoivent quelque atteinte dans ceux mêmes qui n'en sont que les témoins.

Il tardait à Sœur Marie d'être seule, de calmer dans la prière et le recueillement les trépidations de son cœur inondé de délices. Elle se rendit à l'église, où elle s'agenouilla et pleura ; tant il est vrai que les grands bonheurs accablent, tout comme les grands chagrins. Elle remercia longuement, généreusement, avec toute l'ardeur que lui communiquait sa vie nouvelle. Elle voulut aller à la " Scala Santa " ; et sous les yeux de Sœur Azilda, paralysée par la stupéfaction, elle monta à genoux les saints degrés ; elle fit une longue station devant chacune des statues de Jésus souffrant dans la Passion. Ces actions de grâces se terminaient souvent par des sanglots, mais ces larmes étaient plus douces qu'un sourire.

Elle se rendit enfin chez les Pères Rédemptoristes pour faire le rapport de sa guérison instantanée. La nouvelle avait déjà parcouru tous les groupes du pèlerinage, et de tous les côtés on se portait sur les pas de Sœur Marie. Quelques âmes simples se contentaient de la regarder marcher ; des larmes mouillaient leurs paupières, et, sans poser une question, sans murmurer un mot, elles poussaient vers Dieu des soupirs d'admiration et de reconnaissance. D'autres ne pouvaient se rassasier d'entendre le récit miraculeux avec ses circonstances, ses incidents et tous ses détails ; ils prenaient un intérêt pieux à suivre pas à pas, dans sa longue chaîne de bienfaits, la divine Providence. Ils croyaient ainsi palper en quelque sorte le surnaturel et ses manifesta-

tions. Tous commentaient dans l'allégresse l'évènement du jour, et, quoique surabondante, leur joie n'était mêlée d'aucune surprise ; leur foi ne permettait pas l'étonnement.

Le retour se fit sans aucune fatigue. Sœur Marie était bien guérie ; la cavité produite sur la jambe par la chute qui avait causé tant de souffrances, était même disparue.

Quand l'heureuse miraculée rentra à l'Hôtel-Dieu, chacun remarqua l'expression de douce joie et de sereine béatitude qui brillait sur cette physionomie, autrefois la peinture de la souffrance résignée.

Il y eut au monastère, comme à Beaupré, même avidité de voir et d'entendre, même explosion de bonheur, mêmes élans spontanés de gratitude émue.

Pendant que sœur Azilda, absolument exténuée par la fatigue et les nuits sans sommeil, brisée par les émotions du spectacle dont elle avait été témoin, se reposait dans sa cellule, sœur Marie parcourait en tous sens la communauté, les salles des malades, etc., etc... avec les délices d'un prisonnier dont les fers sont tombés et la joie exubérante des enfants en fête. Elle pleurait, et riait tout à la fois. Et partout, et à chaque instant, à travers les larmes et l'expression de sa jubilante allégresse, montait de son cœur une silencieuse prière de reconnaissance. C'est que chaque coin, chaque endroit lui rappelait ses misères surnaturellement disparues ; et chacun de ses souvenirs devenait une action de grâces.

Sœur Marie fait maintenant la vie de tout le monde. Depuis bientôt deux années que s'est opérée sa guérison, elle n'a éprouvé aucune douleur ; ses jambes ont une vigueur grandissante. Toute sa nouvelle vie, ses forces, son cœur, son intelligence sont au service de sa communauté. Le souvenir du passé soutient son âme à travers

les luttes du présent, et l'empêche de craindre l'avenir. A ceux qui souffrent et qui pleurent, elle dit : " Allez à sainte Anne ! "

ANGELINE ROUTHIER

CERTIFICAT DU MÉDECIN

Je certifie par les présentes que la Sœur Marie Chapleau, de l'Hôtel-Dieu, a été pendant longtemps sous mes soins.

Elle souffrait d'une périostite chronique au tibia gauche, ce qui rendait sa marche très difficile et très douloureuse.

Tous les médicaments employés, et même un repos de deux années, furent inutiles.

Après un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, tous les symptômes de la maladie disparurent ; et l'examen du membre malade m'a permis de constater qu'il n'y restait aucune inflammation ni douleur.

Je n'ai aucune hésitation à déclarer que cette guérison soudaine est en dehors des lois ordinaires de la nature.

L. D. MIGNAULT, M. D.

LXXV

GUÉRISON DE Delle MARY THOMPSON

DE L'HOTEL-DIEU DE KINGSTON, ONTARIO

(31 juillet 1894.)

Relation d'un Père Rédemptoriste de Ste-Anne de Beaupré, et certificat d'un médecin protestant.

LE 31 juillet 1894, arrivait à Sainte-Anne le pèlerinage de Smith's Falls, Ontario.

Sainte Anne semble avoir eu pour très agréable les fatigues inhérentes à un si long voyage, et elle a amplement récompensé la foi et la piété de ces bons pèlerins, en leur accordant les faveurs les plus signalées.

Une jeune fille, du nom de *Mary Thompson*, souffrait depuis plusieurs mois de douleurs rhumatismales telles qu'elle se vit forcée d'abandonner tout travail. Orpheline, privée de tout secours, sans aucun moyen de subsistance, elle demande son entrée à l'Hôtel-Dieu de Kingston. Elle est admise. Le docteur Phelan, protestant, lui donne ses soins durant quatre mois,mais inutilement. La maladie résiste à tous les efforts de la science. Finalement le médecin déclara toute prescription inutile.

Abandonnée des médecins, mademoiselle Thompson se remet entre les mains de la bonne sainte Anne et lui demande la grâce de pouvoir se rendre à son sanctuaire privilégié.

Le pèlerinage de Smith's Falls est annoncé : la pauvre malade se fait transporter aux chars. Durant le trajet les douleurs sont intolérables ; cependant, elle édifie tout le monde par la patience avec laquelle elle endure ses souffrances et par sa piété Deux ministres protestants qui accompagnent le pèlerinage, viennent souvent s'entretenir avec la jeune malade. Arrivée à Sainte-Anne, Mlle Thompson, supportée par ses amis, se rend à l'église, se confesse, assiste à la sainte messe, reçoit la sainte communion, et à l'instant elle se sent parfaitement guérie.

Toute douleur a disparu, et aujourd'hui Mlle Thompson jouit d'une parfaite santé.

Plusieurs journaux d'Ontario ont fait grand bruit autour de cette guérison. Les uns nient toute intervention surnaturelle, les autres y voient une manifestation de la puissance de la bonne sainte Anne.

En tout cas, voici ce que nous écrit le docteur Phelan, médecin protestant, qui a donné ses soins à la jeune malade.

" Mary Thompson, qui a souffert durant quatre mois
" de douleurs rhumatismales, a certainement été grande-
" ment soulagée par sa visite au sanctuaire de Sainte-Anne
" de Beaupré. "

DR PHELAN.

LXXVI

GUÉRISON DE MADAME REMI COUTURE

St-Roch de Québec.

(1895)

Relation d'un membre de la famille et attestation du médecin

MADAME *Rémi Couture*, femme d'un brave et honnête citoyen bien connu de la paroisse de St-Roch, souffrait depuis dix-huit mois d'une sciatique des plus graves, compliquée d'une tumeur cancéreuse à la poitrine. Voyant son état s'aggraver de jour en jour, elle se recommanda à la bonne sainte Anne, et se mit sous les soins de deux médecins éminents qui, après des efforts surhumains, non pas pour la guérir, car ils reconnaissaient la maladie incurable, mais au moins pour trouver moyen d'apporter un peu de soulagement à ses douleurs atroces, déclarèrent un jour que tout était inutile et qu'aucune science humaine ne pourrait la rappeler du

triste état où elle était et qu'à moins d'une intervention divine, la mort à bref délai serait sa guérison. Alors la pauvre martyre, se voyant abandonnée à sa douloureuse position, fit de nouveau venir son confesseur, se prépara, malgré ses terribles souffrances, à entrer dans son éternité. Elle reçut la sainte communion et se fit administrer l'Extrême-Onction ; et là, clouée sur son lit de douleurs, entourée de sa famille en pleurs, elle se fit apporter une statue de sainte Anne, et la pressant entre ses bras, elle lui disait : " Bonne sainte Anne, vous êtes toute puissante auprès de Dieu, vous pouvez me guérir, vous pouvez rendre une mère à ses enfants ; vous savez combien je leur suis encore utile !

Et la pauvre mourante sanglotait et répétait encore : " Sainte Anne, bonne sainte Anne, ma guérison, sinon complète, au moins partielle, et je vous promets, si vous m'exaucez, de faire chanter une grand'messe et de faire publier le fait dans les *Annales*, afin d'augmenter, si moyen il y a, l'amour et la piété que l'univers entier vous porte."

Alors sainte Anne, grande dans ses œuvres comme dans sa toute-puissance, voulut montrer une fois de plus qu'elle était bien la grande Thaumaturge que tous les peuples viennent honorer et prier dans son beau sanctuaire de la Côte Beaupré, en donnant à la pauvre martyre un soulagement instantané et bientôt sa guérison complète !

Les amis de la famille s'unirent pour commencer une série de neuvaines en l'honneur de sainte Anne, à l'intention de la malade qui, peu à peu, prit du mieux, et un mois plus tard, se rendit elle-même au beau sanctuaire de la Côte Beaupré, pour remercier et vénérer la sainte relique de celle qui ne refuse jamais rien à ceux qui demandent avec foi et amour.

Aujourd'hui, la miraculée est capable de voir à sa maison sans trop de fatigue, et ses médecins émerveillés, après de minutieux examens, ont déclaré qu'elle était complètement guérie par l'intervention divine.

Gloire à Sainte Anne !

CERTIFICAT DU MÉDECIN

La guérison de Madame Remi Couture est, dans ma conviction, le fait d'une intervention divine.

Voici une femme qui, depuis plus de dix-huit mois, souffre d'une sciatique double de nature arthritique. Percluse de tous les membres, particulièrement des membres inférieurs, elle est depuis plusieurs mois confinée au lit, en proie à d'atroces souffrances.

Deux médecins sérieux l'ont traitée, sans succès. De guerre lasse, elle tente un dernier effort auprès de la bonne sainte Anne. Elle est exaucée......elle est guérie.

J'aurais hésité à donner ce certificat, si la disparition d'une affection plus maligne et plus fatale, je veux dire une tumeur au sein gauche, portant tous les caractères d'une nature cancéreuse,n'était venue faire tomber de devant mes yeux ce voile du doute qui me cachait la vérité de ce miracle éclatant.

DR ALBERT JOBIN.

Québec, 23 novembre 1895.

LXXVII
GUÉRISON D'UNE PETITE FILLE
DE ST-PAULIN, P. Q.
(1896)

Relation de la mère de la petite miraculée, et attestation du pasteur.

UNE mère de famille de St-Paulin, nous raconte en ces termes la grande grâce qu'elle a obtenue par l'intermédiaire de la bonne sainte Anne.

" Une de mes enfants fut, l'année dernière, sérieu-

sement atteinte d'une maladie grave. Après plusieurs jours de luttes impuissants à enrayer le mal, nous crûmes prudent de lui faire recevoir le sacrement d'Extrême-Onction.

Pendant douze jours, notre chère petite malade, ne pouvant prendre aucune nourriture, fut entre la vie et la mort. Sans cesse à son chevet, nous nous attendions de la voir d'un moment à l'autre, partir pour l'éternité. Nous étions profondément affligés.

Animés de la plus grande confiance en sainte Anne, nous avions rapporté de son sanctuaire une certaine quantité d'eau de la source si féconde en effets salutaires. L'enfant ne voulant que ce breuvage, nous le lui donnâmes.

La pauvre malade affaiblissait cependant, malgré tous nos soins. Elle eut un jour de si fréquentes et si longues syncopes, qu'il nous parut évident qu'elle ne verrait point le coucher du soleil.

Tout à coup, à la suite d'une de ces faiblesses qui nous causaient de si vives alarmes, l'enfant me dit :— " Maman, si la bonne sainte Anne me guérit, nous irons vous et moi, faire un pèlerinage à son sanctuaire privilégié, n'est-ce pas ?

Sans doute, lui répondis-je, nous irons la remercier, la bénir, répandre à ses pieds nos actions de grâces, nous ne cesserons de proclamer partout sa bonté. Cette réponse était à peine donnée, celle que nous nous attendions à tout instant à voir partir pour le ciel, à notre grand étonnement, demande à se faire asseoir sur son lit.

Nous étions indécis ; comment n'aurions-nous pas hésité ? C'était la mort sans doute qui lui commandait ce langage ; et le moindre deplacement alors eut suffi à hâter sa fin. Nous cherchions encore des raisons pour ne

pas nous rendre à cette prière, lorsque, chose incroyable elle s'assied en disant :

" Maman, la bonne sainte Anne m'a guérie ! J'ai grand'faim, donnez-moi à manger."

Emue à ne savoir que faire, je me rendis à sa demande. L'enfant mangea avec avidité ce que trois fois de suite je lui apportai, et elle but de l'eau de sainte Anne : " Donnons-lui ce qu'elle demande, disait-on ; si c'est la dernière exigeance d'une vie qui s'éteint, nous ne pouvons rien lui refuser ; sinon, nous chanterons les louanges de celle qui vient d'arracher avec tant d'éclat à la mort une de ses victimes."

Puis la petite demanda sa poupée, et se mit à jouer avec elle. O merveille ! l'enfant était sauvée ; et après quelques jours, elle était complètement rétablie !

Comment pourrai-je remercier celle qui vient de faire éclater la sollicitude de son cœur d'une manière si manifeste ! Nous avons fait le pèlerinage promis, l'été dernier ; aujourd'hui je viens proclamer l'insigne faveur obtenue. Puissent ceux qui liront ces lignes, unir leur voix à la mienne pour chanter la bonne sainte Anne, appelée à si juste titre, la santé des malades, la consolatrice des affligés, et qui répand avec tant d'abondance ses bienfaits sur tous ceux qui placent en elle leur espoir !

Attestation du pasteur

Mon Réverend Père.—Il m'a enfin été donné de retracer la guérison miraculeuse de cette enfant de St-Paulin, dont il est question dans votre lettre... Le récit de cette guérison peut certainement être inséré dans le recueil que vous vous proposez de publier, à la gloire de la bonne Sainte Anne, car le fait est bien authentique. La mère elle-même m'en a raconté tous les détails, qui sont conformes à ceux que vous donnez ici.

J. A. E. Laflèche, Ptre.

LXXVIII

GUÉRISON DE MADAME BEAUDOUIN

DE SHERBROOKE, P. Q.

(Septembre 1897)

—

Relation du R. P. Wittebolle, C. SS. R., rédacteur des Annales de la Bonne-Ste-Anne, et certificat du médecin

MADAME *Charles Beaudouin* vivait heureuse, aussi heureuse qu'on peut l'être ici-bas, lorsque tout-à-coup, au mois de février 1896, elle fut atteinte d'une maladie extrêmement douloureuse ; une " fistule " se déclara. Mr le Docteur Frégeau, excellent médecin de Sherbrooke, et, de plus, excellent chrétien et ami de la famille, épuisa à l'égard de sa cliente toutes les ressources de son art : remèdes et visites, rien ne fut épargné.

Mais il était écrit que la terre ne serait pour rien dans la guérison de la malade : que le ciel en aurait toute la gloire, et que sainte Anne en serait l'instrument. Les soins du docteur n'offraient aucun résultat satisfaisant. Il fut le premier à abandonner toute tentative ultérieure et, laissant ses remèdes, il conseilla à Madame Beaudouin d'aller demander à sainte Anne une guérison que la science humaine était désormais incapable de lui procurer.

Cette proposition aurait été accueillie par beaucoup d'autres avec empressement ; mais elle répugnait à la générosité chrétienne de Madame Beaudouin. " Quoi, disait-elle, j'irais demander un miracle à sainte Anne ? J'irais lui demander de me délivrer de la seule croix que j'ai à porter ? Ne serait-ce pas lâcheté de ma part ? "

Elle résista de même aux sollicitations de son mari. A la fin, cependant, on trouva un expédi nt qui calma toutes ses inquiétudes : " Laissez à sainte Anne, lui dit son médecin, le soin de régler cette affaire, et de savoir s'il est opportun ou non de vous guérir. Elle saura bien choisir ce qu'il y a de mieux pour vous ! "

Madame Beaudouin, tranquillisée et persuadée, vint donc à Sainte-Anne de Beaupré, en compagnie de son mari, dans l'intention de faire une neuvaine de prières. La bonne sainte Anne eut vite fait de la récompenser de sa générosité. " Dès que je fus rendue à Beaupré, nous déclara Madame Beaudouin, je ne ressentis plus aucun " mal ". La neuvaine terminée, elle s'en retourna à Sherbrooke, où son médecin n'eut qu'à constater la guérison merveilleuse de sa cliente. Depuis lors elle s'est livrée à toute espèce de travaux fatigants, précisément pour s'assurer de la stabilité de sa guérison : elle ne voit pas—c'est son propre témoignage—la limite de sa capacité.

C'est en reconnaissance pour une faveur si éclatante de la bonne sainte Anne, que Madame Beaudouin vint l'an dernier, passer une seconde neuvaine et mit sa belle voix à notre service en l'honneur de sa Bienfaitrice

Nous étions d'autant plus heureux de pouvoir publier cette guérison que nous possédons, à l'appui de ce qui précède, le document du docteur Frégeau. Nous le citons textuellement.

Certificat du docteur Frégeau

Je certifie, par le présent document, que j'ai traité Madame Chs. Baudouin, de Sherbrooke, à partir du 12 février 1896, pour une " fistule " qui lui occasionnait de grandes souffrances. Les douleurs ne diminuaient qu'à de rares intervalles, et pour revenir bientôt avec plus d'intensité.

Les choses en allèrent ainsi jusqu'au mois de septem-

bre 1897, époque à laquelle la maladie disparut complètement. La guérison a été permanente. Je ne puis l'attribuer à mes soins, mais uniquement à une faveur toute spéciale de la bonne sainte Anne.

DR J. FRÉGEAU.

LXXIX
GUÉRISON DE LA PETITE BLANCHE NOEL
DE STADACONA, P. Q.
1897

Relation du rédacteur des Annales, et certificat du médecin.

LA petite *Blanche Noël* a quatre ans. Son père, Mr Adolphe Noël, est un honnête paroissien de Stadacona.

La petite fille avait un œil perdu. Le docteur Beaupré avait inscrit dans son livre : *œil droit perdu.* Le père et la tante de l'enfant vinrent en pèlerinage l'an dernier, pour demander à sainte Anne sa guérison. La tante la présenta au Père pour qu'il lui appliquât la sainte Relique.

De plus, la famille fit une neuvaine en l'honneur de sainte Anne. On s'était procuré une bouteille d'huile sainte au sanctuaire. L'enfant s'en oignait l'œil malade en disant : " Sainte Anne, enlève-moi ce bobo ! " Un jour, elle dit qu'elle avait vu sainte Anne, et son œil était guéri.

Le père, la mère et la tante de l'heureuse petite sont venus avec elle aujourd'hui, 24 Juillet 1898, pour lui faire rendre grâces à Celle qui l'a si subitement et si

radicalement guérie ! Après quoi, ils sont venus à la sacristie et nous ont donné les détails ci-dessus, et les ont tous les trois, confirmés par leur signature.

Mr Adolphe Noel,
Mde Léda Noel,
Mde Alfred Caron.

Le 7 novembre, donc plus de trois mois et demi après, le père de la petite Blanche nous envoya une lettre, en nous disant que l'enfant était " parfaitement guérie." Il accompagna sa lettre du document suivant, rédigé par le Dr Beaupré, celui-là même qui avait soigné la petite malade. Nous le citerons textuellement.

Madame Adolphe Noel,

Stadacona, Québec.

Madame,

En effet je me souviens d'avoir vu votre enfant, vers mars 1896, et d'avoir constaté une vaste perforation de l'œil droit, avec hernie de l'iris : maladie fort grave, surtout sous les circonstances où vous vous trouviez de ne pouvoir faire subir à votre petite fille, âgée alors de trois ans, l'opération délicate que son état réquiérait immédiatement. Vous avez continué l'usage de mes remèdes, c'est vrai ; mais telle que je le vois aujourd'hui, je la trouve si bien guérie et en si bon état que, franchement, je suis tenté d'y voir un autre guérisseur que moi-même. Et puisque vous me dites que c'est après un voyage à Ste-Anne, où plutôt pendant que vous étiez au sanctuaire de Ste-Anne, que votre enfant a commencé à voir, je suis porté à croire qu'il y a eu miracle.

Dr W. Beaupré, Oculiste

LXXV
GUÉRISON DE Delle DELVINA VEILLEUX
DE ST-GEORGES DE BEAUCE
(19 Juin 1898)

Relation du rédacteur des Annales et attestation du R. P. Lemire, C. SS. R., témoin oculaire de la guérison.

PARMI les pèlerins venus de la Beauce, le 19 Juin 1898, se trouvait une personne de St-Georges, du nom de *Delvina Veilleux.* Depuis seize mois elle était souffrante, et réduite à un tel état de faiblesse qu'il lui était devenu impossible de garder la moindre nourriture. Les médecins s'étaient déclarés impuissants à la sauver.

C'est dans ces circonstances que la malade, se tournant avec confiance vers la bonne sainte Anne, prit part au pèlerinage de la paroisse de Saint-François de Beauce.

Laissons maintenant la parole au Rév. Père Lemire, qui a été témoin de sa guérison et qui nous en a rapporté les détails : " Cette personne, nous dit le Révérend Père, s'en vint se jeter dans mon confessional, je dis " se jeter " car elle s'y affaissa littéralement à cause de sa faiblesse extrême. Elle me demanda à se confesser. Et moi je lui répondis : " Au nom de Jésus-Christ, avant de vous confesser, levez-vous, et allez à la fontaine boire de l'eau de sainte Anne ! " Elle y alla. J'attendais qu'elle revint, mais inutilement. La grâce étant déjà obtenue, au lieu de revenir auprès de moi, elle s'en alla à sa maison de pension et demanda à manger ! Je ne la revis que le lendemain. Elle vint me dire : " Père, je suis guérie ! " D'abord j'avais bien quelque doute. Je pensais que peut-être le changement d'air pouvait avoir provo-

qué une amélioration momentanée. Je l'engageai donc à demeurer à Sainte-Anne quatre ou cinq jours. Elle le fit et sa guérison se maintint."

Trois mois plus tard, le 24 septembre, elle nous écrivit elle-même, nous confirmant sa guérison : " Depuis mon retour de Sainte-Anne, assure-t-elle, je mange comme avant d'avoir été malade. Les forces me reviennent d'un jour à l'autre."

DELLE DELVINA VEILLEUX.

LXXXI
GUÉRISON DE SŒUR BERNADETTE
DE WATERTOWN, N. Y.
(22 juin 1898)

Relation du R. P. Hoyois, C. SS. R., rédacteur des Annales de la Bonne-Ste-Anne, et attestation du Rév. Mr Hervieux, témoin bien informé de la guérison.

VERS la mi-juillet, nous recevions du Rév. Mr Hervieux, de Tupper Lake, N. Y., une lettre au sujet de la guérison si remarquable dont il est question dans le titre. On y lisait, entre autres choses : " La Sœur est maintenant bien portante. Je ne sais si quelqu'un a écrit à propos de ce miracle, mais de grâce veuillez en parler dans vos *Annales*..."

Depuis ce temps, nous sommes restés en correspondance avec le Rév. Mr Hervieux. Il nous a confirmé pleinement dans les premières informations qu'il nous avait données. Le temps nous parait donc venu de faire connaître cet éclatant témoignage de la bonté de sainte

Anne. Nous le ferons en donnant tous les détails qui nous sont venus des sources les plus certaines.

C'est le 22 juin de cette année 1898 que la Sœur Bernadette, Religieuse du Couvent Saint-Joseph, Watertown, N. Y., a été instantanément guérie dans le sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré.

Ce jour-là, était venu le pèlerinage d'Ogdensburg, N. Y., pèlerinage admirable de piété, l'un sans contredit des plus beaux et des plus édifiants de toute la saison. Au nombre des 500 pèlerins se trouvaient plusieurs malades, entre autres la Sœur Bernadette.

Sœur Bernadette est une jeune religieuse de vingt-cinq ans. Depuis deux ans déjà elle souffrait d'une maladie interne extrêmement douloureuse et extrêmement grave, qui avait déjoué tous les efforts de quatre des meilleurs docteurs de la région. La maladie avait empiré à tel point que tout espoir fut perdu, et que l'on dit à la Sœur de se préparer à la mort. Elle reçut les derniers Sacrements, dans un état de parfaite résignation à la sainte volonté de Dieu, et fit généreusement le sacrifice de sa vie.

Cependant les docteurs qui l'avaient soignée ne l'avaient pas abandonnée complètement. Ils essayèrent encore de trouver quelque moyen d'enlever à la mort cette victime qui leur échappait malgré tous leurs efforts. Finalement ils tinrent consulte et convinrent de proposer à la malade une opération. C'était, à leur avis, le seul moyen de la sauver. Cette proposition n'eut pas, auprès de la religieuse, le succès sur lequel comptaient les médecins Déjà préparée à la mort, elle ne se souciait guère de courir les chances d'une opération douloureuse et qui lui répugnait. Elle refusa donc. Les médecins s'adressèrent à sa Supérieure, qui ne put d'avantage parvenir à obtenir le consentement de la malade. On

fit intervenir l'autorité ecclésiastique. Monseigneur Gabriels fut invité à ordonner à Sœur Bernadette de se laisser opérer. Mais Mgr Gabriels répondit qu'il ne pouvait, dans le cas dont il s'agissait, que conseiller, non ordonner.

Tout paraissait donc perdu. De son côté, Sœur Bernadette conservait dans son cœur un secret espoir de guérison. Mais sa confiance était dans le secours du ciel, non dans les ressources humaines. Elle fit appeler sa Supérieure et lui dit : " Révérende Mère, si vous désirez réellement tenter encore quelque chose pour moi, laissez-moi aller en pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré. J'ai la confiance que cette grande Sainte me guérira." Cette demande fut acceptée par la bonne Supérieure, et le voyage à Sainte-Anne accordé.

C'est dans ces circonstances que Sœur Bernadette partit de Watertown. Il fallut la tirer de son lit, et la transporter dans les chars, tout cela avec mille précautions. Le voyage ne fut, comme on peut le penser, qu'une longue souffrance, chaque cahos un peu violent provoquant d'intolérables douleurs. Quand on la débarqua à Sainte-Anne, après un tel voyage, elle avait plutôt l'apparence d'un cadavre que d'une personne vivante. Il fallut de nouveau la prendre à bras, la hisser dans une voiture, lui entourer la tête de coussins, pour la transporter du bâteau au Sanctuaire.

On arriva pourtant. La pauvre malade fut déposée dans un fauteuil au pied de la statue de sainte Anne. Elle y demeura pendant toute la durée du pèlerinage. Que se passa-t-il durant ce temps entre sainte Anne et elle ? Combien d'actes de confiance et en même temps de résignation sortirent de son cœur ? Nul ne le sait. Ce que nous savons, c'est que l'un de nos Pères, le Rev.

Père Lemire, allait de temps en temps visiter Sœur Bernadette et lui faire vénérer la sainte Relique.

Cependant le pèlerinage touchait à sa fin. Le dernier exercice avait eu lieu à 10 h. ; il était fini. Chacun se retirait au bâteau. Plusieurs des consœurs de la malade avaient elles-mêmes déjà quitté l'église, sans songer à un miracle. Et pourtant c'était le moment que sainte Anne s'était choisi ! Voici comment on le constata.

Tandis que la foule s'écoulait rapidement et qu'il ne restait déjà plus qu'une centaine de personnes dans la Basilique, le R. P. Lemire, venant par le chœur, se disposait à aller au fauteuil de la malade, pour faire vénérer une dernière fois la sainte Relique. Mais quel ne fut pas son étonnement de la voir venir elle-même aussi tranquillement qu'une personne en parfaite santé, s'agenouiller et vénérer la Relique. Le Père n'en pouvait croire ses yeux. " Quoi ! c'est vous ? " lui demanda-t-il. " Oui, répondit-elle, c'est moi, je suis guérie ! "

Je n'entreprendrai pas de décrire l'émotion qui s'empara des personnes présentes à la vue de cette malade qui était entrée mourante, incapable de se soutenir et qui maintenant marchait sans la moindre difficulté. Tous pleuraient de joie. A l'instant même, le Frère Sacristain saisit les deux coussins, désormais inutiles, et se mit à la tête d'une procession en chantant le *Magnificat*. Tous le suivirent, y compris l'heureuse miraculée.

Le R. P. Supérieur, appelé immédiatement, put constater le changement merveilleux qui venait de s'opérer dans l'état de Sœur Bernadette. Il en était d'autant plus frappé que lui-même l'avait aidée à entrer dans l'église. Pour s'assurer encore davantage de sa guérison, il lui dit de se mettre à genoux pour recevoir sa bénédic-

tion. Elle le fit à l'instant et sans la moindre difficulté, ce qui lui eût été absolument impossible une heure auparavant.

Elle était donc guérie ! Elle s'en alla au bâteau, à pied, sans appui, parcourant avec agilité une distance de presque un mille. Elle arriva au milieu de ses consœurs et des autres personnes qui la connaissaient, excitant partout la même admiration. Le retour s'est effectué sans la moindre souffrance. On nous dit que depuis lors *elle est très bien !* Les deux coussins sont restés au Sanctuaire.

Ce fait, parfaitement attesté, est un des plus merveilleux qui soient jamais arrivés dans le sanctuaire de la Bonne-Sainte-Anne. C'est la raison pour laquelle nous avons aimé à en donner tous les détails. C'est une preuve de plus de la puissance extraordinaire que sainte Anne a reçu de Dieu, et de la bonté avec laquelle elle use de cette puissance envers les malheureux. Remercions sainte Anne ; aimons-la, prions-la et toujours elle nous bénira

J. Hoyois, C. SS. R.

LXXXII
GUÉRISON D'UN SAUVAGE
de Gaspé, P. Q.
(22 Juillet, 1898.)

Relation du R. P. Hoyois, C. SS. R., rédacteur des Annales de la Bonne-Ste-Anne, et témoin oculaire de la guérison.

LE jeudi, 21 juillet, arrivait à Sainte-Anne de Beaupré un homme de cinquante-six ans. C'était un

sauvage au teint bronzé, de la tribu des Micmacs. Son nom est Peter Jacques. Il venait de Gaspé, en compagnie de sa femme, et muni d'un écrit de recommandation rédigé par son curé.

A voir sa taille élevée et ses larges épaules, on devinait aisément que Peter Jacques, avant sa maladie, devait avoir eu une force peu commune. Je dis " avant sa maladie," car lorsqu'il vint au sanctuaire de la Bonne Sainte-Anne, il y avait déjà une année et demie qu'une attaque de paralysie lui avait enlevé l'usage du bras et de la jambe du côté droit. Depuis deux mois il tenait le lit. Quand il essayait d'en sortir, ce n'était que pour faire quelques pas. Encore ne pouvait-il avancer qu'en s'appuyant sur une chaise et en la poussant devant lui.

Le docteur l'avait soigné, mais il avait épuisé en vain, à son endroit, toutes les ressources de son art. A la fin, découragé, il lui avait dit sans ambages : " *Il n'y a personne au monde qui soit capable de vous guérir !* "— " C'est bien, avait répondu le malade, vous autres vous ne pouvez pas me guérir, mais Dieu et la bonne sainte Anne le peuvent. Je m'en vais à Sainte-Anne ! "— " Allez-y ! " avait répliqué le médecin.

Notre sauvage s'en vint donc. Il s'appuyait sur une canne, simple branche d'arbre à peine dégrossie. Il arriva, comme nous l'avons dit, le jeudi soir, 21 juillet. Sans attendre jusqu'au lendemain, il alla se confesser. Après être sorti du confessionnal, il dit à sa femme : " Il me semble que je suis déjà mieux " Cependant il n'était pas encore guéri. Ce devait être le lendemain que sainte Anne allait faire éclater sa bonté envers le confiant pèlerin. Il commença par communier. Il le fit avec la ferveur que chacun imagine. Après son action de grâces il s'en alla déjeuner, puis revint de nouveau à

l'église, pour y consacrer à la prière le reste de l'après-midi. Il resta presque tout le temps au pied de la statue de sainte Anne, y récitant toutes les prières que lui suggéraient sa foi et sa confiance. En se relèvant, il se contenta de dire à sa femme : " *Maintenant je suis guéri !* " Et il déposa son bâton pour ne plus le reprendre. Puis il s'en alla sans aucun appui, et continua ses dévotions durant l'après-midi du vendredi et toute la journée du samedi, faisant le tour des chapelles, et montant jusqu'à deux fois les dégrés de la Scala Santa, lui qui, auparavant, ne parvenait à plier le genou malade qu'avec la plus grande difficulté.

De fait, toute trace de paralysie a disparu. La force est revenue avec le mouvement, et désormais notre heureux miraculé se déclare capable de travailler. Pour lui, il avait si peu songé à faire de l'éclat par la publication de sa guérison, qu'il serait parti sans rien nous dire, si sa femme ne lui avait représenté qu'il était convenable d'aller trouver l'un des Pères et de lui conter ce qui venait d'arriver. Le lundi matin, il s'en retournait parmi les siens, prouver par son exemple que la bonne sainte Anne ne fait pas de distinction parmi ses dévots serviteurs, qu'elle ne regarde que le malheur et la confiance !

Le bâton est resté à sainte Anne. On peut le reconnaître facilement au milieu des nombreuses béquilles laissées cette année par d'autres infirmes qui ont été, eux aussi, l'objet de la compassion de la " Mère des affligés ! "

LXXXIII

GUÉRISON DE J. B. FALARDEAU

DE BERLIN FALLS, N. H.

(13 septembre 1898)

Relation du R. P. Hoyois, C. SS. R., rédacteur des Annales de la Bonne-Ste-Anne, et témoin oculaire des faits qu'il atteste

LE soir du lundi 12 septembre, arrivait de Berlin Falls, N. H., un homme de quarante cinq ans. Il s'appelle Jean-Baptiste Falardeau. Il venait, en compagnie de sa belle-sœur, demander à la bonne sainte Anne une guérison que, depuis vingt-quatre ans, il n'avait pu encore obtenir des médecins de la terre.

Lorsqu'il arriva à Sainte-Anne de Beaupré, il y avait en effet vingt-quatre ans que Mr Falardeau était infirme. Tandis qu'il faisait autrefois les fonctions de serre-frein, dans la compagnie du Grand-Tronc, sur la ligne de Québec à Montréal, il fut un jour victime d'un funeste accident qui lui estropia la jambe droite, et lui fit endurer pendant longtemps de cruelles souffrances. Finalement, il avait dû se résoudre à se servir de béquilles, avec la triste perspective de les conserver toute sa vie.

Plusieurs médecins s'occupèrent de lui, et lui prodiguèrent leurs soins. Deux, entre autres, des meilleurs de Berlin Falls, MM. Lavallée et Banker, lui rendirent régulièrement, pendant deux mois, jusqu'à deux visites par jour. Rien n'y faisait. Le mal, loin de diminuer, semblait empirer tous les jours. Mr Falardeau nous a affirmé qu'il était sujet à des douleurs rhumatismales et

à des crampes si violentes, " qu'elles lui arrachaient quasiment la jambe du corps." Aussi fut-il enfin forcé de se mettre au lit et d'y rester nuit et jour. Lorsqu'il arriva ici, il y avait à peine quelques jours qu'il s'aventurait à marcher en s'appuyant sur une canne. Mais il voulait se faire violence, disait-il, car depuis longtemps il songeait à venir au sanctuaire de Celle que l'on invoque sous les beaux titres de " Mères des malades " et de " Consolation des affligés "

Il arriva donc, le 12 septembre au soir. Le lendemain matin, il demanda que la messe de 7 heures fût chantée à son intention. En attendant, il se confessa et se prépara à recevoir la sainte communion, ce qu'il fit à la fin de la grand'messe.

C'était le moment fixé par la divine bonté pour la guérison de cet infortuné qui, depuis un quart de siècle, gémissait sous le poids de la souffrance. Dieu sans doute l'avait permis pour lui donner l'occasion d'accumuler bien des mérites, et pour manifester à tous, de la manière la plus éclatante, que c'était à sainte Anne, et à sainte Anne seule, qu'il devait sa guérison.

Au moment de se rendre à la sainte table, une inspiration lui vint : laisser déjà sa canne, et s'approcher ainsi pour recevoir la sainte communion. Il prévoyait quelle souffrance une telle détermination allait lui occasionner. Vraisemblablement il tomberait en chemin. N'importe, il se détermina et s'avança. Il nous a dit quelle violence il dut se faire pour résister aux douleurs aiguës qu'il ressentit alors : " Si j'avais dû faire un pas de plus, je crois que je serais tombé mort ! " Et pourtant il parvint à la sainte table, s'y agenouilla, et reçut la sainte communion. " *Au même moment*, nous a-t-il affirmé, *j'éprouvai comme une sensation de fraîcheur inconnue qui se*

répandait dans tout mon être et s'étendit jusqu'à l'extrémité de ma jambe. J'étais guéri. "

Il était guéri en effet. C'était bien fini. Toute douleur avait disparu. L'heureux miraculé se releva, et se rendit sans la moindre difficulté à son banc, où il fit son action de grâces avec la ferveur que chacun peut imaginer. Dès ce moment il se mit à marcher comme s'il n'avait jamais eu d'infirmité. Il continua seulement à boiter légèrement, parce que la jambe droite, à la suite de l'accident dont nous avons parlé, était devenue un peu plus courte que l'autre.

Le dimanche suivant, Mr Falardeau est revenu au sanctuaire de sa Bienfaitrice. Sa guérison se maintient : il n'a plus aucun mal et se porte à merveille. Il est intarissable de joie et de bonheur. Il a bien promis à sainte Anne qu'elle verra toujours en lui l'un de ses enfants les plus dévots et les plus reconnaissants.

LXXXIV
GUÉRISON DU JEUNE EMILE THIBAULT
DE MONTRÉAL
(18 Juin 1899.)

Relation de la sœur du jeune miraculé, laquelle a été témoin oculaire des faits qu'elle atteste, et certificat du médecin.

MON Révérend Père.—Je vais tout simplement raconter la grande grâce qui nous a été accordée par l'intercession de la bonne sainte Anne ; c'est un témoignage que je donne en toute sincérité de cœur et avec reconnaissance.

Depuis quelques mois, mon petit frère Emile semblait avoir quelque chose ; il maigrissait beaucoup et cela allait toujours en augmentant. Vers les premiers jours de juin 1899, des rougeurs commençaient à se montrer à ses deux jambes, mais sur l'une beaucoup plus que sur l'autre. Ma mère se décida à aller consulter notre médecin. Celui-ci hésita d'abord à déclarer directement la nature du mal ; il nous laissa dans de grandes inquiétudes et ordonna des médicaments. Le mal avançait toujours rapidement : l'enfant pouvait à peine marcher, il passait la plus grande partie de la journée couché, ne pouvant plus se mettre à genoux et boîtait lorsqu'il voulait seulement faire quelques pas. Le médecin nous dit qu'Emile avait l'enveloppe des os malade et que la carie des os avait commencé.

Mon père et ma mère se trouvèrent fort découragés, car nous ne connaissons que trop cette triste maladie : un membre de la famille y a succombé, après trois ans de cruelles souffrances.

Alors, je conseillai à mes parents de me laisser amener mon petit frère à Sainte-Anne de Beaupré, à l'occasion du pèlerinage des RR. PP. Franciscains. D'abord mes parents s'y opposèrent, trouvant la chose impraticable, vu que l'enfant pouvait à peine marcher et que l'on ne pouvait pas même le toucher, sans lui causer les plus vives douleurs.

Mais je ne me décourageais pas. Je dis à mon petit frère de commencer à prier. Il le fit et ne cessa de demander à maman de le laisser partir. De mon côté, je dis à ma mère de ne point s'inquiéter, le bon Dieu et la bonne sainte Anne nous aideraient.

Ma mère ne se décida que le 17 juin, jour même du départ du pèlerinage. Elle m'envoya demander au médecin si le petit infirme pourrait faire le voyage. Je

me rendis chez l'homme de l'art qui, plein de confiance en sainte Anne, me donna une réponse favorable et se montra très content de mon projet.

Je partis donc, le samedi 17 juin, avec le pèlerinage, dans la ferme confiance qu'Emile serait guéri. Chose remarquable! il monta assez facilement les degrés de l'escalier pour entrer dans le " *Trois-Rivières.*" Il ne s'est pas trop plaint durant la nuit; il se fit frotter les jambes et dormit assez bien jusqu'au matin.

A notre arrivée à Sainte-Anne de Beaupré, quoique la distance du bâteau à la Basilique soit assez grande, il fit le trajet à pied sans se plaindre. Oh! quel bonheur nous avons goûté en entrant dans le sanctuaire! Il y eut immédiatement une messe, et je reçus la sainte communion. Mon petit frère était pendant ce temps toujours assis. Au moment de l'élévation, je lui demandai d'essayer de se mettre à genoux. Il commença très doucement et réussit ; il resta agenouillé, je ne saurais dire combien de temps. Après la sainte messe, nous allâmes déjeûner. Je lui demandais souvent s'il souffrait, il me répondait que non. Je commençai à croire qu'il était guéri.

Après le déjeuner, je l'emmenai à la *Scala Santa ;* je lui demandai de monter avec moi les vingt-huit degrés, et voilà qu'il réussit à en monter quelques-uns ; puis il les monta jusqu'en haut sans difficulté. Je lui demandai encore une fois s'il sentait du mal, il me répondit que non! Alors je me dis : Il est vraiment guéri! Je débordais de joie ; je n'y tenais plus. Je demandai au Rév. Père Raymond de vouloir bien m'aider à remercier Notre-Seigneur pour la grande grâce que nous venions d'obtenir par l'intercession de la bonne sainte Anne.

Jusqu'ici je n'avais pas encore osé ôter les bas à mon petit frère pour voir ses jambes ; il me semblait que

c'était incrédulité de ma part. Je n'avais pas besoin de voir pour croire, je savais et je croyais qu'il était guéri. Le soir, trois Révérends Pères, qui étaient à bord, vinrent le voir, et je me décidai à lui ôter ses bas et les linges qui couvraient ses plaies ; c'en était fait, il était réellement guéri ! Le Rév. Père Marie d'Alcantara lui frappa légèrement les jambes ; Emile dit en souriant que ça ne lui faisait plus mal du tout !

A notre retour à Montréal, le médecin vint voir son petit client et resta grandement surpris en lui voyant les jambes parfaitement guéries ; elles étaient cependant encore un peu bleues. Il déclara cette guérison tout à fait surnaturelle et miraculeuse et promit de me donner un certificat. Je retournai chez lui quelques jours plus tard ; il examina de nouveau les jambes et put constater que toute trace de maladie avait complètement disparu. Il me donna immédiatement le certificat.

Maintenant mon petit frère Emile ne ressent plus aucune douleur et peut très bien courir ça et là, comme s'il n'eût jamais été malade.

Voilà les faits tels que je les connais et que je les crois vrais.

Gloire, amour, reconnaissance à Jésus-Hostie ! Remerciements à la bonne sainte Anne de Beaupré !

ELIA THIBAULT.

CERTIFICAT DU DR DUFRESNE

J'ai donné mes soins à Emile, enfant de M. Charles Thibault, avant son départ pour Sainte-Anne de Beaupré.

L'enfant commençait à faire de l'ostéomyélite des adolescents, à la partie supérieure des os tibias ; le périoste était pris. Cette maladie est grave et la durée en est souvent longue. Dès le jour de son arrivée de Sainte-Anne de Beaupré, j'ai constaté que la maladie avait complètement

disparu sans laisser aucune trace. De plus, l'enfant marche parfaitement et peut même courir, bien qu'il marchât très difficilement avant son départ.

Dans les circonstances, je crois fermement que cette guérison soudaine est tout à fait surnaturelle et miraculeuse.

G. A. HENRI DUFRESNE, M. D.

LXXXV

GUÉRISON DE SŒUR MARIE-GERTRUDE

SŒUR DE LA MISÉRICORDE DE TERRE-NEUVE

(27 juillet 1899)

Relation de sa supérieure et compagne de voyage, qui fut témoin oculaire de la guérison ; attestation du médecin.

UNE guérison remarquable eut lieu, le 27 juillet 1899, dans le sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré. Celle qui devait recevoir une faveur spéciale de la bonne sainte Anne était une religieuse de la Miséricorde, de Terreneuve, Sœur Marie-Gertrude. Le rapport suivant de sa maladie et de sa guérison nous a été transmis par sa compagne de voyage, la Mère Supérieure du Couvent :

“ Notre bonne Sœur Marie-Gertrude Kennedy, eut une attaque de la dance de Saint-Guy, en septembre 1895, accompagnée de crises épileptiques. Au printemps et à l'automne suivants, cette attaque reprit avec une nouvelle violence et produisit la courbure ou la déviation de l'épine dorsale et la contraction des muscles. Au printemps de 1897, l'ancienne maladie reparut amenant une paralysie partielle qui privait la Sœur de l'usage de sa jambe droite pendant plusieurs mois. La même chose se reproduisit au commencement de novembre, mais avec les symptômes les plus alarmant. Sur ces entrefai-

tes survint une hémorragie de cerveau, qui rendit notre Sœur complètement invalide et lui enleva tout l'appétit.

Le cas nous semblait désespéré. Alors nous mîmes tout notre espoir dans un pèlerinage au sanctuaire chéri de la Bonne-Sainte-Anne de Beaupré. Ce projet nous fut suggéré par Sa Grandeur Mgr McDonald, notre évêque.

Nous arrivâmes à Sainte-Anne de Beaupré vers le milieu de juillet, et nous commençames une neuvaine pour la finir le jour de la fête. La neuvaine se passa sans avoir donné aucun soulagement à notre infirme qui resta toujours le cou tordu et courbé en avant : mais le lendemain, quand elle s'approchait de la Sainte Table, elle éprouva une sensation étrange dans le dos. Soudain elle redressa le cou, communia la tête levée pour la première fois depuis trois ans, retourna à sa place dans les bancs sans assistance ; les derniers vestiges de son mal avaient disparu et sa guérison était complète, grâce à la bonté de la Thaumaturge sainte Anne. Que Dieu soit loué!"

Les bonnes Sœurs restèrent à Sainte-Anne de Beaupré et ensuite à Québec, où elles furent assiégées par les pèlerins et les journalistes qui voulaient constater le miracle par eux-mêmes. Les Sœurs arrivèrent enfin à Terreneuve, le 21 août.

Le dimanche qui suivit leur arrivée, Sa Grandeur Mgr Howley prêcha un sermon bien éloquent à la cathédrale : son thème était naturellement la dévotion à sainte Anne et la confiance sans bornes qu'il nous faut avoir en son crédit auprès du Tout-Puissant. Ce crédit en effet venait d'éclater singulièrement dans la guérison miraculeuse de Sœur Marie-Gertrude alors présente dans l'assistance.

Ce beau et touchant sermon terminé, un *Te Deum*, enthousiaste fut chanté en action de grâces : on sentit que l'émotion avait gagné tous les cœurs. Le lendemain les deux religieuses s'en retournèrent à leur couvent de Harbour-Conception. Le Rév. Père Veith, curé de la paroisse, nous écrit que Sœur Marie-Gertrude ne fut jamais aussi bien portante de toute sa vie. La mère de la miraculée, Madame Kennedy, a fait cadeau à l'église paroissiale, d'une très belle statue de sainte Anne. Cette statue, qui a coûté $50 piastres, avait été achetée au sanctuaire même de Sainte-Anne de Beaupré. Sa Grandeur Mgr l'Evêque Howley se propose de la bénir après la saison de la pêche, quand les pêcheurs du Labrador seront de retour dans leurs foyers.

CERTIFICAT DU MÉDECIN

Je, soussigné, atteste qu'après avoir donné mes soins, pendant près de quatre ans, à la Sœur M. Gertrude du Couvent de Harbour-Conception, j'en étais venu à la conclusion que sa maladie était incurable.

R. I. FREEBAIRN, M. L.

LXXXVI
GUÉRISON DE MADAME D. MULLIN, DE MONTRÉAL.

(14 juin 1900)

La miraculée elle-même nous a fait connaitre la nature de son infirmité et nous a donné les détails de sa guérison, dans une lettre adressée au Rédacteur des Annales de la Bonne-Sainte-Anne.

MON Revérend Père.—J'ai réçu votre lettre du 15 courant. Oui, je suis bien la personne qui a laissé

ses deux béquilles au sanctuaire de la Bonne-Sainte-Anne, le jour de la Fête-Dieu.

Le 27 février 1898, comme je me rendais à l'église Saint-Patrice pour entendre la sainte Messe, je tombai sur la glace et, dans ma chute, je me démis et fracturai la hanche, et m'infligeai plusieurs autres sérieuses blessures. Trois des principaux médecins de la ville me donnèrent leurs soins, mais tous trois déclarèrent le cas incurable. Il fallait donc me résigner à rester infirme le reste de mes jours. Une dernière ressource me restait cependant. N'ayant rien à attendre des secours humains, je tournai vers sainte Anne ma confiance et mes prières.

Chaque jour j'invoquais cette grande Sainte en présence de son image qui était toujours sur ma table ; deux fois aussi je me suis rendue en pèlerinage à son sanctuaire de Beaupré pour lui demander ma guérison. Mais la consolatrice des affligés était toujours restée sourde à mes prières et à mes ardentes supplications Cependant, je ne perdais pas courage, et, le 14 juin, jour de la Fête-Dieu, je me trouvais encore une fois aux pieds de la Thaumaturge dans son sanctuaire des prodiges. Ce jour-là les difficultés et les contre-temps ne m'ont pas manqué. Arrivée au Sanctuaire, je dus attendre longtemps avant de pouvoir aller à confesse, encore plus longtemps avant de pouvoir recevoir la sainte communion. Je me suis présenté à différents autels lauréaux où l'on célébrait la sainte Messe, mais toujours je fus désappointée. Ce n'est qu'après la messe de 7 heures que j'ai pu enfin communier avec les enfants qui faisaient ce jour-là leur première communion.

Après mon action de grâces, je suis allée prendre mon déjeuner, marchant toujours à l'aide de mes béquilles ; quelques minutes plus tard je revenais au Sanctuaire pour prier. J'étais fatiguée, épuisée ; mes jambes me fai-

saient horriblement souffrir. Sainte Anne semblait vouloir encore une fois mettre ma confiance à l'épreuve ; et pourtant le moment était venu où elle allait exaucer mes prières et manifester encore une fois aux yeux de tous sa puissance et sa bonté. A peine en effet, eus-je été admise à vénérer la sainte Relique que je sentis diminuer mes douleurs et éprouvai un soulagement tel que je puis retourner à ma place sans le secours de mes béquilles. Mon fils, qui voulait s'assurer de ma guérison, me laissa au sortir de l'église, descendre seule les marches du perron ; ce que je fis d'un pas ferme et assuré. J'étais donc bien guérie ; et je suis heureuse de pouvoir ajouter que la guérison se maintient. Hier, je suis allée assister à la procession de la Fête-Dieu, et après la cérémonie, je suis revenue *à pied* chez moi ; c'était la première fois depuis deux ans et demi.—Gloire à la bonne sainte Anne !

Madame D. MULLIN.

ATTESTATION DU R. P. SIMARD, C. SS. R.

Je connais madame Mullin, que j'ai visitée, tout dernièrement, à sa demeure, 49 rue Pontiac, Montréal, et je suis en état de certifier que sa guérison a été réelle et permanente.

Les docteurs Hingston et Guérin de l'Hôtel-Dieu de Montréal, sont les médecins qui ont donné leurs soins à madame Mullin. Tous deux avaient juré, en cour de justice, que le cas était incurable, et tous deux ont loyalement reconnu le caractère miraculeux de la guérison.

JOS. SIMARD, C. SS. R.

LXXXVII

GUÉRISON DU JEUNE ARTHUR PRESCOTTE

DE ST-CHARLES DE MASTIGOCHE, P. Q.

(27 Juin 1900.)

Relation du R. Père Simard, C. SS. R., rédacteur des Annales et témoin oculaire de cette guérison ; attestation du curé de la place.

ARTHUR PRESCOTTE est un jeune homme de dix-huit ans, dont les parents demeurent à Saint-Charles de Mastigoche, au diocèse de Trois-Rivières. Au mois de mars, 1898, il fit, en courant, un faux pas, et se donna une entorse au pied droit. Jugeant l'accident sans gravité, et sentant du reste peu de mal, il continua, pendant plusieurs mois, à marcher et à travailler comme si rien ne fut arrivé. Cependant son pied commença à enfler et les douleurs devinrent bientôt si vives et si intenses qu'elles lui ôtaient le sommeil. Après plusieurs mois d'un traitement inutile à la maison, son médecin qui voyait que le mal allait toujours en augmentant, l'envoya à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Le docteur Brunelle, après examen du pied malade, à l'aide des rayons X, déclara que le tendon était affecté et que l'os lui-même commençait à se carier.

Le cas était grave et demandait des soins sérieux et immédiats, sans quoi il faudrait peut-être en venir à l'amputation du pied. Incisions, emploi de violents corrosifs, applications des pointes de feu, le jeune homme se soumit à tous les traitements les plus douloureux, dans l'espoir de voir arrêter les progrès du mal. Il quitta l'Hôtel-Dieu sans changement apparent dans son état.

Le médecin, du reste, lui avait dit que la guérison, si elle s'effectuait, serait très lente et qu'il ne devait pas s'attendre à marcher avant six à sept mois. Son pied était toujours extrêmement enflé et sensible ; il ne pouvait le mouvoir qu'à l'aide d'une béquille et non sans éprouvèr de vives et continuelles douleurs. Bref, le mal, loin de diminuer, semblait prendre chaque jour un accroissement nouveau.

Tel était l'état de ce pauvre jeune homme, lorsque le 27 juin dernier, c'est-à-dire deux mois environ après son retour de l'Hôtel-Dieu, il résolut de prendre part au pèlerinage de Joliette, et de venir demander à la bonne sainte Anne un soulagement que les remèdes humains semblaient impuissants à lui procurer. Laissons-le nous faire lui-même le récit de sa guérison.

“ Après avoir entendu la sainte messe et prié quelque temps au pied de la bonne sainte Anne, je sentis diminuer la violence de mes douleurs, et déjà aussi mon pied commençait à désenfler. Au sortir de l'église, je descendis les marches du perron en me trainant, comme d'habitude, sur les mains et les genoux,—car depuis plusieurs mois, je ne pouvais monter ni descendre autrement les degrés d'un escalier—et allaî me laver le pied à la fontaine ; j'enlevai pour cela mes bandages, mais je les remis. De la fontaine, je me transportai à la Chapelle commémorative, toujours à l'aide de ma béquille, mais en m'appuyant légèrement sur mon pied, ce qu'il m'avait été impossible de faire jusqu'à ce moment-là. Les douleurs et l'enflure disparaissaient graduellement mais rapidement. Après avoir prié quelque temps dans la Chapelle, je pus revenir au Sanctuaire sans le secours de ma béquille que j'allai déposer, avec mes bandages, au pied de la statue de ma céleste bienfaitrice.”

Depuis lors, l'heureux privilégié de sainte Anne se

porte à merveille et ne conserve de sa pénible infirmité qu'une certaine raideur au pied, qui ne peut manquer de disparaître avec le temps. Le 24 juillet, c'est-à-dire un mois après son pèlerinage, il écrivait à l'un des Pères de Sainte-Anne les lignes suivantes :

" Je vous envoie le certificat de mon Curé, qui m'a été demandé par le Révérend Père Rédacteur des *Annales*. Je puis vous dire que je suis parfaitement guéri. J'ai encore le pied un peu raide, mais j'espère qu'avant longtemps, cette dernière trace de mon mal aura disparu. Mille fois merci à la bonne sainte Anne que je n'oublierai jamais."

Voici maintenant le certificat de Monsieur le Curé de Saint-Charles de Mastigoche :

" Je, soussigné, certifie que M. Arthur Prescotte a souffert, deux années durant, d'un mal au pied occasionné par un faux pas ; qu'il a eu les secours du médecin avec point ou peu de soulagement ; qu'il a fait un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, le 28 du mois dernier, qu'il y a laissé sa béquille et qu il est revenu guéri de ce mal par l'intercession de la bonne sainte Anne."

J. G. LAQUERRE, Ptre.

LXXXVIII
GUÉRISON DE THÉOPHILE THAUVETTE
DE MONTRÉAL
(5 août 1901)

Relation du R. P. Leclerc, rédacteur des Annales de la Bonne-Sainte-Anne, et attestation d'un témoin oculaire

MONSIEUR *Théophile Thauvette*, Montréal, a été soudainement guéri au sanctuaire de la Bonne

Sainte-Anne de Beaupré. Depuis sept ans, Mr Thauvette souffrait d'une paralysie causé par un mal de reins. L'an dernier, il se rendit à Sainte-Anne avec le pèlerinage des Pères Oblats. Alors incapable de marcher, il se faisait voiturer sur une chaise roulante.

Deux mois après ce pèlerinage, notre paralytique pouvait marcher, mais en s'appuyant sur des béquilles. Plein de confiance en la bonne sainte Anne, il s'écriait : " Oui, j'y retournerai à ce Sanctuaire ; déjà elle m'a montré sa protection, et j'ai pu quitter ma chaise. Au prochain pèlerinage il faudra que je marche."

La confiance de ce brave chrétien a été merveilleusement récompensée. Il se trouvait à Sainte-Anne le 5 du mois d'août dernier, encore avec le pèlerinage des Oblats. A peine a-t-il reçu la sainte communion, qu'il sent ses forces lui revenir comme par enchantement. Il quitte la sainte table, marche sans aucun appui, et va tranquillement déposer ses béquilles au pied de la statue de la bonne sainte Anne. Les heureux témoins de cette scène ne purent retenir leurs larmes. Ils auraient éclaté en acclamations n'eussent été la sainteté du lieu et le moment solennel de la communion des pèlerins.

Eh oui ! quand on a la foi, quand on croit en la bonté divine et en la puissante intercession des Saints ; bref, quand on croit au surnaturel et qu'on se trouve tout-à-coup comme face à face avec lui, la première impression est un frisson de terreur, puis c'est l'admiration, c'est la reconnaissance, c'est la confiance. Volontiers s'écrirait-on comme autrefois Jacob : " Véritablement le Seigneur est en ce lieu-ci, et je ne le savais pas."

" J'ai vu Mr Thauvette, écrit un témoin, je l'ai vu l'an dernier au pèlerinage et cette année aussi. Cette fois j'ai aidé ce pauvre malade à se trouver un confesseur à bord du bâteau, et je l'ai trouvé très souffrant... J'étais à

la sainte table au moment du miracle, et je ne puis m'empêcher de proclamer bien haut que la puissance divine éclate dans cette guérison... Ce n'est pas sur ouï dire que j'écris ceci, mais parce que j'ai été témoin oculaire de ce fait miraculeux."

Gloire à Dieu ! Bénie soit la bonne sainte Anne !

LXXXIX

GUÉRISON DU JEUNE THÉODORE KORTLANDER, DE GRAND-RAPIDS, MICH. E. U.

(Juin 1902)

Relation du père du jeune protégé de la Thaumaturge, et certificat du médecin.

MON Révérend Père.—Dans l'espoir que le récit que j'ai à vous faire contribuera à augmenter la confiance en la bonne sainte Anne dans le cœur de vous lecteurs, je vous demande de l'insérer dans vos *Annales*.

En 1895, les docteurs me déclarèrent que ma fille n'avait plus d'autre chance d'échapper à la mort que d'entreprendre un voyage dans les montagnes du Colorado et du Mexique. Au lieu de me rendre à leur avis, je mis ma confiance en la bonne sainte Anne et en sa Fille Immaculée, et en novembre je partis avec ma fille pour Sainte-Anne de Beaupré. A la vérité, la saison était bien mal choisie pour une poitrinaire. Après avoir prié deux jours au sanctuaire, elle se trouva guérie. Depuis lors elle a toujours été dans un excellent état de santé. Nous ne saurions assez dire notre reconnaissance et souhaiter que d'autre recueillent comme nous les fruits de leur confiance en la grande Thaumaturge. J'ai voulu laisser

auprès de sainte Anne un témoignage de ma gratitude et j'ai donné les deux petites statues de cuivre doré qui se voient chaque côté de la relique, dans la grande châsse inaugurée au printemps de 1901.

En 1897, nous avons fait un second pèlerinage au sanctuaire de Beaupré. J'ai amené avec moi mon jeune fils tellement perclus qu'il ne pouvait marcher. Ceux qui le voyaient croyaient qu'il n'en avait pas pour un an à vivre; mais la bonne sainte Anne l'a pris sous sa protection, et sans autre secours que la prière, il pouvait déjà marcher seul lorsque nous avons quitté le Sanctuaire. Aujourd'hui, il joue avec les autres enfants de son âge ; il a fréquenté l'école toute l'année dernière, franchissant quatre fois par jour une distance d'une vingtaine d'arpents.

Ci-joint le certificat du médecin :

Le jeune Théodore J. Kortlander, de Grand Rapids, Mich., âgé de neuf ans, souffrait d'une déviation de la colonne vertébrale,et avait le cou enfoncé à cause du ramollissement des vertèbres ; de plus une hernie inguinale complète de sa nature, nécessitait un bandage No. 3. Il avait dû porter un moule ou corset en plâtre deux fois renouvelé. C'est dans cet état de santé qu'il est arrivé à Sainte-Anne de Beaupré. Aujourd'hui il a quitté bandage et corset, il a le cou flexible et peut tourner la tête en toute direction, toujours content, plein de santé, bon appétit, il joue et s'amuse comme les autres enfants.

M. A. McGovern, M. D.
1029, Park Ave., New-York City.

Toute personne qui désirerait des renseignements plus circonstanciés sur les deux guérisons que je vous signale aujourd'hui, les obtiendra en m'écrivant à moi-même.

Théodore Kortlander.

XC

GUÉRISON DE LA SŒUR ST-AURÈLE, R. J. M. DE SILLERY, P. Q.

(Juillet 1903.)

Relation de l'heureuse protégée de Ste-Anne, et certificat du médecin.

GRANDE et douce Sainte, je vous demande aujourd'hui l'hospitalité de quelques lignes dans vos *Annales* pour y publier vos bontés et chanter un peu ma reconnaissance. J'en éprouve un réel besoin, et la promesse faite de raconter ma guérison, si je l'obtenais, me permet de le satisfaire.

Il y a un an et demi, une maladie très grave me conduisit à l'Hôtel-Dieu de Québec où quelques jours plus tard, je subis une opération des plus douloureuses. J'en éprouvai un grand soulagement. Dix-huit mois après, c'est-à-dire aux premiers jours de juin 1902, une obstruction intestinale se déclare. Après avoir essayé d'un peu de tout, sans aucun résultat, le Docteur exige qu'on me transporte de nouveau à l'Hôtel-Dieu pour y suivre un traitement à l'électricité, lequel doit m'exempter d'une nouvelle opération. J'endurai d'indicibles tortures sans constater la moindre amélioration. Le trois juillet, j'allais au plus mal. Le docteur me parla alors d'une consultation ; elle a lieu le jour même. Les médecins déclarent qu'une opération est indispensable, qu'elle doit être faite au plus tôt et qu'il faudra reprendre le traitement, j'allais dire le martyre électrique, après ..... Quelle affreuse perspective ! On insiste pour me faire consentir en me disant qu'un retard amènerait une obstruction complète. Comme j'avais au préalable, obtenu

de mes Supérieures la permission de faire un pèlerinage à la Bonne-Sainte-Anne, si je guérissais, je changeai ce programme et j'obtins d'elles la faveur d'aller immédiatement solliciter ma guérison aux pieds de la grande Sainte.

La surveillante de santé de Sillery arrive bientôt, et le 8 même, nous partons pour le Sanctuaire des miracles. Le trajet se fit assez heureusement ; la nuit fut pénible. Le lendemain matin, ramassant tout ce qui me restait de forces et d'énergie, je me rends avec ma compagne à la Basilique. C'était le " premier vendredi du mois." Je crus entrevoir un coin du Ciel, et le Ciel me donna confiance. J'entendis deux grand'messes, je reçus Jésus-Hostie et je priai comme je ne l'avais jamais fait encore, il me semble. Sainte Anne ne cessait de m'attirer à elle, et moi, je ne pouvais plus détacher mes yeux ni mon cœur de son image bénie. Ce mystérieux échange de ragards avivait ma confiance et quoique parfaitement résignée au vouloir divin, j'étais convaincue qu'un miracle m'attendait en ce lieu béni. Vers 8½ heures, nous quittons la Basilique pour retourner au couvent, prendre quelque nourriture. Disons en passant que j'étais au liquide depuis plusieurs semaines et que l'obstruction me produisait de fréquents vomissements. La légère réfection que je pris provoqua une crise ; mais grâce aux bons soins de ma vigilante compagne, je pus me remettre assez pour me rendre de nouveau au Sanctuaire.

Il était dix heures et demie, lorsque nous reprîmes le chemin de la Basilique ; la Scala-Santa s'offrit bientôt à nos yeux et à nos cœurs, et ma compagne céda au désir de la visiter en me disant :

" Ne songez pas à me suivre, ce serait une impru-
" dence, attendez-moi dans la voiture ; je vais prendre

" vos intentions avec les miennes, et le Bon Dieu les
" exaucera tout de même. " Ecoutez, lui dis-je, je ne
" suis pas ici pour mourir, mais pour guérir, je veux
" voir la Scala-Santa, car après tout, c'est pour moi et
" non pour vous que nous sommes venues à Sainte-
" Anne."

Et je parcourus, non sans fatigue, les marches qui conduisent à cette chapelle. Je voulus ensuite suivre à pieds la procession des pèlerins du Château-Richer ; mais force me fut d'obéir et de me rendre de nouveau près de la bonne sainte Anne qui sembla m'accueillir avec une nouvelle tendresse. Je restai longtemps à la contempler ; mes yeux ne pouvaient plus se détacher de sa douce image.

Au bout de quelques instants, nous nous dirigeons vers la sacristie, où je vénérai la sainte Relique. Le bon Père qui me procura ce bonheur fut pour moi d'une bienveillance que je n'oublierai jamais. Il me répéta par trois fois sur un ton qui m'émeut encore quand je me le rappelle : " Ma Sœur, ayez confiance, vous guérirez, j'en suis convaincu." J'avais les yeux pleins de larmes, et l'âme envahie par la confiance. Nous revenons auprès de la statue miraculeuse, nous vénérons de nouveau la relique, et puis, nous songeons à partir, car je ne devais pas abuser de mes forces. L'idée seule de quitter la bonne sainte Anne m'étreignit le cœur ; je ne pouvais plus me décider à lui faire mes adieux ; il fallut pourtant m'arracher à ses regards, et à midi, nous lui faisons notre dernière prière !

Nous arrivâmes à temps pour prendre le train et revenir à l'Hôtel-Dieu pour une heure et demie.

Aucun symptôme de guérison ne se montre encore, et pourtant, je me remets au lit avec la même confiance que je l'avais laissé vingt-quatre heures auparavant ; je

me sentais exténuée, mais mes souffrances étaient supportables. J'avais à peine revu mon lit, que le Docteur arrive dans ma chambre, s'informe du voyage qui, fait dans de telles conditions, me semblait à moi un vrai prodige ; il réitère ses instances pour l'opération. " Je vous " répondrai demain, Docteur, lui dis-je ; à quoi me servi- " rait mon pèlerinage ? .. J'ai toujours bon espoir ; d'ici " demain, il se passera bien des choses. " Il me quitta, me trouvant un peu plus entêtée que la veille, mais quand c'est sur la confiance et la prière que s'appuie l'entêtement, il est bien permis d'en montrer un peu. Dans la soirée je traversai une crise on ne peut plus douloureuse. Ma garde-malade m'offrit des soulagements je les refusai, et me contentai de mettre une compresse d'eau de Sainte-Anne sur la partie malade... Après quelques heures de souffrances, le sommeil vint à moi paisible et réconfortant. Jamais depuis deux ans, je n'avais plus doucement dormi et reposé. Sainte Anne en profita pour préparer le miracle ! En effet, le lendemain matin, je m'éveillai complètement guérie ! Plus aucune douleur ..... l'obstruction avait disparu ; je me sentais toute refaite et je l'étais en réalité. Après les transports de la reconnaissance, je me lève, m'habille sans le secours de personne, je cours à la chapelle de l'Hôpital dédiée à la bien aimée Thaumaturge. Après une action de grâces faite de pleurs autant que de prières, je regagne ma chambre. Les personnes qui avaient été au courant de ma maladie étaient émues et émerveillées, en me voyant ainsi arpenter les corridors. Puis je fais honneur à un bon et copieux déjeûner. Ainsi réconfortée, je me rends au téléphone, annoncer moi-même la merveille à nos Mères de Sillery.

Vient ensuite la visite du médecin, je vais à sa rencontre ; il s'enquiert minutieusement de mon état et

constate finalement le miracle. Et sur la promesse qu'il m'avait faite préalablement de me donner un certificat, il me dit qu'il me l'accordera dans quelques semaines, si la guérison se maintient.

Quelques heures plus tard la voiture de Sillery m'attend à la porte de l'Hôtel-Dieu. J'y monte et j'arrive à mon cher Couvent où toutes les joies viennent à moi. Toute la journée du lendemain la communauté, deux par deux, reste en prières devant notre statue de la bonne sainte Anne ; le jour suivant, une grand'messe d'action de grâces fut chantée dans notre chapelle ; toute ma famille vint unir ses bonheurs à nos prières. Quoique je n'aie jamais été favorisée d'une voix à effet, il y eut une sensation profonde, au commencement de la Messe, lorsque j'entonnai mon chant de reconnaissance à la bonne et douce Sainte. Depuis, j'ai regagné toutes les forces perdues, mêmes celles que je n'avais jamais eues ; je suis tous les exercices de la Communauté sans éprouver aucune fatigue, et qui plus est, je remplis actuellement tous mes emplois auprès de mes élèves auxquelles je veux m'efforcer d'inculquer une vrai et solide dévotion à ma céleste Protectrice.

Avant de terminer, je veux aussi remercier le Docteur de notre maison, de vouloir bien apposer sa signature à cet humble récit, et de me permettre d'affirmer plus sûrement l'évidence du miracle fait en ma faveur par la glorieuse Patronne du Canada.

UNE RELIGIEUSE DE JÉSUS-MARIE.

CERTIFICAT DU MÉDECIN

Je suis d'opinion que la Révérende Mère Saint Aurèle, du couvent de Jésus-Marie de Sillery, a été miraculeusement guérie par l'intercession de la bonne sainte Anne.

Elle souffrait d'une obstruction instestinale causée par des adhérences. Ces adhérences se sont développées à la suite d'une opération qu'elle avait subie dix-huit mois auparavant.

La malade a été transportée à l'Hôtel-Dieu de Québec, où tous les traitements médicaux n'ont donné que peu de résultats. A la suite d'une consultation il a été décidé de lui faire subir une seconde opération pour briser ces adhérences qui liaient les intestins et produisaient l'obstruction.

La malade avant d'y consentir, a voulu faire un pèlerinage au sanctuaire de la grande Thaumaturge. A son retour, elle m'annonça que sainte Anne l'avait guérie. Elle me paraissait guérie. J'ai attendu trois mois pour lui donner ce *certificat* afin de m'assurer si la guérison était réelle.

Tous les symptômes sont disparus, et ma malade jouit d'une santé parfaite. Je suis heureux de lui donner aujourd'hui cette attestation, parce que je suis convainçu de sa guérison miraculeuse par la bonne sainte Anne.

EDWIN TURCOT, M. D.

XCI

GUÉRISON DU JEUNE NELSON DESROCHERS

DE MONRŒ, MICHIGAN, E. U.

(26 juillet 1904)

Relation des parents du petit protégé de la Thaumaturge, et attestation du curé de la paroisse

EN mai 1903, nous remarquâmes que notre petit *Nelson*, âgé de quatre ans, avait un défaut de constitution. Nous le fîmes examiner par le Dr G. McCallum de Monrœ. Celui-ci déclara que l'enfant avait une déviation de l'épine dorsale, que c'était un cas difficile, et que Nelson devait porter un corset. Suivant cet avis,

nous menâmes notre infirme à Détroit et le Dr X Laterte lui fit un corset. Nelson le porta trois mois, mais sans résultat satisfaisant, car l'enfant continuait toujours de se plaindre d'un mal au dos. Au printemps suivant, un abcès se forma dans son côté droit, et le 10 avril 1904, le petit malade fut placé à l'hôpital Harper, à Détroit. Le lendemain le Dr Laterte, spécialiste, lui fit une opération. Après une semaine, nous le ramenâmes à la maison et il fut confié au Dr McCallum; tout ce que celui-ci pouvait faire, c'était de laver le côté, ce qu'il fit durant deux mois environ. Découragé et n'ayant plus d'espoir de guérir notre enfant, il nous conseilla de le soigner nous-mêmes ; nous le fimes, mais sans avoir plus de succès que lui. Durant tout ce temps, Nelson ne pouvait marcher, sinon en tenant les mains sur les genoux, et quelques pas suffisaient pour le mettre à bout de forces.

Cependant, nous avions recours à la bonne sainte Anne, faisant usage de l'eau et de l'huile du sanctuaire. Le 14 juillet 1904, nous allâmes avec l'enfant au sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré. Nous y arrivâmes le 17, et nous commençâmes une neuvaine. Or, à la fête de sainte Anne, Nelson fut capable de marcher pendant tout le temps de la procession. L'abcès qui n'avait cessé de couler jusque là, était complètement guéri. Alors nous remîmes le corset au Père Wittebolle. De retour à la maison, l'enfant commença à se porter mieux et à se tenir droit, et le 8 décembre 1904, il était redressé et capable de marcher comme les autres enfants, et cet état s'est maintenu dans la suite. Aussi nous remercions sincèrement la bonne sainte Anne, en qui nous avions placé toute notre confiance, pour obtenir cette guérison, si telle était la sainte volonté de Dieu.

(Signé) Mr et Mme WALLACE DESROCHERS.

Attestation du curé de la Paroisse.

Nelson Desrochers, enfant de ma paroisse, souffrait, depuis l'âge de deux ans, d'une déviation de l'épine dorsale. En vain ses parents l'avaient confié aux soins des médecins les plus renommés ; sa condition n'avait fait qu'empirer, et bientôt il fut tout-à-fait incapable de marcher. Dans l'été de 1904, ses parents résolurent de le conduire au fameux sanctuaire de Beaupré, près Québec. Avant de partir, ils me l'apportèrent dans leurs bras, me priant de vouloir le bénir. Deux semaines plus tard, l'enfant revenait tout plein de santé et de vie, et depuis lors il ne s'est jamais plus ressenti de son mal.

J. S. DOWNEY, CURÉ.

XCII

GUÉRISON D'ARSÈNE LAVOIE

de Lewiston, Maine

(14 juillet 1904.)

Relation du R. P. Cl. Leclerc, C. SS. R., rédacteur des Annales de la Bonne-Sainte-Anne, et témoin oculaire de la guérison.

MR *Arsène Lavoie* de Lewiston, Maine, est arrivé hier à la Bonne-Sainte-Anne. Il marche en s'appuyant sur une béquille. En janvier dernier il est tombé sur la glace et s'est violemment frappé le genou gauche. Il en est résulté un mal qui l'a retenu plusieurs semaines à l'hôpital, et qui semblait résister à tous les traitements. La jambe était si faible qu'elle se refusait absolument à porter le poid du corps. Essayer de se mettre à genoux, c'était provoquer des douleurs intolérables. Le patient ne pouvait marcher qu'à l'aide d'une béquille. Les médecins ne lui avait laissé d'au-

tre espoir que de voir le mal disparaître à la longue, peut-être après des années. Le brave homme s'est rendu au sanctuaire de Beaupré. Ce matin, il s'est approché dévotement des sacrements, conjurant la bonne sainte Anne d'avoir pitié de ses huit enfants. A onze heures, il s'est péniblement traîné à la suite de la grande procession. Au retour à l'église il se sentait écrasé de fatigue. Ce fut le moment fortuné de sa guérison instantanée. Il s'est mis à marcher sans le secours de sa béquille, s'est rendu à la sacristie et est resté une demi-heure à genoux devant l'autel où se trouvait exposée la grande relique de sainte Anne. C'est après, cette longue action de grâces, à genoux, qu'il nous a fait part de son heureuse guérison. Nous l'avons fait marcher en présence de plusieurs prêtres, il a pu sans éprouver la moindre douleur monter et descendre les marches d'un escalier. L'évidence de la miséricordieuse intervention de sainte Anne ainsi dûment constaté, l'heureux favori de la grande Thaumaturge s'est présenté à plus de quinze cents pèlerins réuni dans la Basilique, a déposé sa béquille au pieds de sa Bienfaitrice, et la foule émue a entonné le *Magnificat*.

XCIII
GUÉRISON DE L. P. AUBIN
DE NEWPORT, VERMONT
(23 avril 1904.)

Relation du R. P. Cl. Leclerc, rédacteur des Annales de la Bonne-Ste-Anne, et attestation de quatre ecclésiastiques.

MR *L. P. Aubin*, manufacturier de Newport, Vermont, souffrait depuis quatre ans d'un rhuma-

tisme goutteux. Le siège du mal était surtout aux genoux et aux pieds. Il ne pouvait, sans être aidé, ni monter ni descendre les escaliers ; il ne marchait que bien péniblement en s'appuyant sur sa canne.

Bien que très souffrant, Mr Aubin a voulu prendre part au second pèlerinage de Sherbrooke Au cours de la procession dans les allées du parvis, le malade a senti tout-à-coup ses douleurs disparaître. La canne sous le bras, il s'est mis à marcher d'un pas ferme. Pleurant de joie et de reconnaissance, Mr Aubin s'est rendu à la sacristie pour raconter son bonheur à plusieurs prêtres de sa connaissance qui l'avaient vu le matin se traîner si péniblement. Ces messieurs n'ont pas hésité à reconnaître dans une guérison si soudaine l'intervention de notre puissante Thaumaturge ; en foi de quoi ils ont signé la déposition faite par Mr Aubin lui-même.

J.-W. LARUE, prêtre de l'évêché de Sherbrooke.
J.-A. RHÉAUME, vicaire à Richmond.
AM. GOYETTE, curé de Sainte-Suzanne.
P.-B. COUILLARD, Eccl., Sherbrooke.

XCIV

GUÉRISON DE Delle MARIE OUELLETTE

DE OLDTOWN, MAINE,

(18 août 1905)

Relation du R.P. Thuot, C.SS.R., témoin oculaire des faits qu'il atteste.

DEMOISELLE *Marie Ouellette*, âgée de vingt-et-un ans, est une paroissienne de Mgr F.-X. Trudel, à Oldtown, Maine.

En novembre 1903, elle eut une attaque de fièvre typhoïde très violente. Elle se remit assez bien pour reprendre le travail, quoique assez péniblement. Elle restait toujours faible, souffrait de douleurs dans les jambes et pouvait à peine se tenir debout. L'estomac fonctionnait irrégulièrement.

En octobre 1904, Melle Ouellette eut un accès de fièvre rhumatismale, qui la tint trois semaines au lit. Elle se remit quelque peu et fut capable de se lever, de marcher. Mais après quelques semaines, elle dut reprendre le lit. Tout le système nerveux paraissait détraqué ; la fièvre lui causait de très douloureuse contractions des nerfs.

En avril 1905, comme les médecins ne pouvaient plus contrôler ces affreuses contractions, ils envoyèrent leur patiente à l'hôpital. Elle endurait d'atroces douleurs. Une jambe se contracta au point que le pied tout contourné se fixa sous la hanche Les chrurgiens coupèrent deux tendons et lui mirent la jambe dans un étui de plâtre.

Après une couple de mois, absolument incapable de marcher, la malade se fit transporter chez elle. Elle avait toujours prié la bonne sainte Anne, et Mgr Trudel l'encourageait beaucoup à mettre sa confiance en cette puissante protectrice. Elle promit un pèlerinage à Beaupré. Au commencement de juillet elle se trouva capable de marcher péniblement avec deux béquilles. Mgr Trudel préparait un pèlerinage pour le commencement du mois d'août ; on fit une neuvaine durant laquelle les fidèles prièrent pour la guérison de Melle Ouellette. Le 7 août, bien que très souffrante, ayant l'estomac tout bouleversé, elle quitte Oldtown avec les autres pèlerins. Le pèlerinage entre au sanctuaire de Beaupré le lendemain sur les dix heures. La malade fait

aussitôt sa confession et s'approche de la sainte table. Après avoir reçu la sainte communion, elle dit à ceux qui la soutenaient : " Laissez-moi, je puis marcher seule et même sans béquilles." Effectivement elle se rend au pied de la statue de sainte Anne, puis va s'asseoir dans un banc. Elle avait laissé ses deux béquilles a la balustrade.

Un peu plus tard un Père se présente avec la sainte relique. Melle Ouellette revient à la balustrade, elle marche d'un pas ferme, ses forces lui reviennent comme par enchantement L'estomac reprend ses fonctions normales ; la miraculée mange avec appetit et sans éprouver aucune indisposition. Mgr Trudel, informé de cette guérison, déclare qu'il n'en est nullement étonné, qu'il avait encouragé Melle Ouellette à faire ce pèlerinage avec la ferme confiance que la bonne sainte Anne ferait un miracle en faveur de cette jeune personne.

Après avoir passé quelques jours à remercier sa céleste bienfaitrice, Melle Ouellette est retournée chez elle. Elle a revu les médecins qui l'avaient soignée et lui avaient déclaré que jamais elle ne se remettrait de ses infirmités, et qu'elle ne pourrait jamais marcher autrement qu'avec l'aide de ses deux béquilles. Ces messieurs, tout en professant ne pas croire au miracle, se virent forcés d'avouer que, pour remettre leur patiente dans l'état de santé où ils la retrouvaient, il avait nécessairement fallu l'intervention d'une puissance supérieure à toutes les ressources de la science humaine.

Cette puissance supérieure, reconnaissons-le à la gloire de Dieu, c'est l'intercession de la bonne sainte Anne invoquée avec confiance.

L'heureuse protégée de sainte Anne nous écrivait, à la fin de décembre dernier, pour nous assurer que sa

guérison obtenue au sanctuaire de Beaupré, le 8 août dernier, se maintient sans aucun retour du mal dont elle a tant souffert. Elle invite tous les lecteurs des *Annales* à remercier avec elle Jésus et sa très miséricordieuse Aieule.

A. Thuot, C. SS. R.

Relation authentique.

F. X. Trudel, Curé.

XCV

GUÉRISON DE Delle CÉCILE BÉRARD

DE PITTSFIELD, MASS., E. U.

(août 1906.)

Cette guérison est racontée par le Rév. Père Garant, C. SS. R., et déclarée authentique et par la miraculée et par le curé de la place.

MADEMOISELLE Cécile Bérard, de Pittsfield, Mass., souffrait depuis l'âge de six ans d'une déviation de l'épine dorsale, causée par une chûte. Elle est maintenant âgée de vingt-trois ans. Elle a fait quatre pèlerinages à Beaupré pour obtenir sa guérison. Depuis de longues années, elle ne pouvait se tenir debout ni marcher sans porter un corset en plâtre d'abord, puis plus tard en métal. L'année dernière, pendant son pèlerinage à la Bonne-Sainte-Anne, elle a déposé ce corset au sanctuaire, après avoir éprouvé une commotion extraordinaire et une sensation inexplicable dans toute sa per-

sonne. Depuis lors elle marche facilement et peut vaquer à ses occupations sans aucune difficulté Elle a voulu attendre une année avant de publier ce fait miraculeux, afin d'être bien assurée qu'elle était réellement guérie. Elle accomplit cette année son pèlerinage d'action de grâces, et désire exprimer sa vive reconnaissance à la bonne sainte Anne en publiant sa guérison dans les Annales.

Témoignage de la miraculée

Révérend Père.—Je vous envoie la lettre du Révérend M. Baudouin, curé de Pittsfield, au sujet de ma guérison miraculeuse. Il a vu le corset que je portais avant celui que j'ai laissé à Ste-Anne de Beaupré. Je le conserve en souvenir de mon infirmité et de mon heureuse guérison. Il est en plâtre, et bien des personnes ici ont peine à croire que je devais autrefois porter cet appareil pour me tenir debout et marcher. Depuis le jour où j'ai eu le bonheur de laisser mon corset en métal au sanctuaire de Beaupré, je jouis d'une parfaite santé.

CÉCILE BÉRARD.

Attestations du curé

Je suis heureux de certifier que Melle Cécile Bérard a été en effet miraculeusement guérie dans le sanctuaire de la Bonne-Sainte-Anne, d'une difformité dont elle souffrait depuis nombre d'années. Les bandages qu'elle portait pour pouvoir se tenir debout et marcher, ont été mis de côté. Depuis lors, Melle Bérard marche facilement et peut travailler sans trop de difficulté. Comme cette guérison soudaine ne peut être attribuée au soins des médecins, il est évident qu'elle a été miraculeuse et que la bonne sainte Anne a exaucé les prières de celle qui la priait avec tant de ferveur et de confiance.

C. BAUDOUIN, Curé.

XCVI

GUÉRISON DE LA SŒUR CAMERON

DE L'HOTEL-DIEU DE CORNWALL, ONT.

(28 août, 1907.)

Relation du R. P. Garant, C. SS. R. Attestation de la miraculée et de sa supérieure.

LE 28 août 1907, s'est opérée, dans le sanctuaire de Ste-Anne de Beaupré, une guérison qui a toutes les apparences d'un véritable miracle. *Sœur Cameron*, religieuse de l'Hôtel-Dieu de Cornwall, Ontario, souffrait depuis neuf long mois, d'une inflammation à la membrane qui entoure la jointure du genou. Sur l'ordonnance du médecin, elle gardait constamment la chambre, et si elle pouvait y faire quelques pas, ce n'était qu'à l'aide de deux béquilles.

En dépit des meilleurs traitements, le mal ne faisait que s'aggraver. Les nerfs du genou devenaient raides ; la jambe ne pouvait plus plier. Le médecin jugea prudent de mettre le membre malade dans le plâtre. Les douleurs si vives et si continuelles que la chère sœur endurait, lui firent perdre peu à peu le sommeil. On ne pouvait lui apporter aucun soulagement. Les efforts des médecins étant impuissants, les remèdes sans effets, elle obtint la permission de se rendre en pèlerinage à Ste-Anne de Beaupré. Elle accompagnait les pèlerins d'Alexandria.

Après avoir prié avec ferveur et s'être recommandée avec beaucoup de confiance à la bonne Ste-Anne, Sœur Cameron demanda à un Père de lui faire vénérer la relique. Au moment même où on appliqua la sainte relique sur le genou malade, elle éprouva une sensation

extraordinaire dans sa jambe ; les douleurs cessèrent ; elle était guérie ! Après quelques instants d'actions de grâces, elle se rend à la sacristie sans l'usage de ses béquilles, et, en me rencontrant, elle m'adresse, les yeux baignés de larmes, ces paroles : " Mon Père, Ste-Anne vient de me guérir "—Je l'invitai à entrer au parloir où elle brisa le plâtre qui emprisonnait encore sa jambe. Vingt-cinq à trente prêtres, qui étaient présents, ont pu constater qu'elle marchait sans difficulté.

Avant de quitter le sanctuaire de Ste-Anne de Beaupré, en témoignage de son éternelle reconnaissance, Sœur Cameron a deposé elle-même au pied de la statue ses deux béquilles et son moule de plâtre.

Depuis lors, elle n'a éprouvé aucune douleur, elle marche sans béquilles, elle assiste à la sainte messe tous les matins, elle s'agenouille comme les autres religieuses, elle dort bien et même elle remplit une des charges importantes et difficiles de la Communauté.

J'ai en ma possession de nombreux témoignages confirmant cette guérison. Je me contente de citer les suivants :

HÔTEL-DIEU, Cornwall, 14 octobre 1907.

Mon Révérend Père,

Vous serez heureux d'apprendre que Sœur Cameron peut se livrer quotidiennement à ses occupations. Elle n'a plus ressenti aucune douleur dans le genou.

Sœur CHISHOLM, Supérieure.

HÔTEL-DIEU, Cornwall, 11 février 1908.

Mon Révérend Père,

Sœur Cameron est parfaitement guérie. Elle travaille tous les jours, depuis 5 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir. Nous ne pouvons jamais être assez reconnaissantes envers la bonne Ste Anne pour cette merveilleuse guérison.

Sœur CHISHOLM, Supérieure.

Dans les premiers jours de février 1908, j'ai envoyé le récit ci-dessus à Sœur Cameron. Voici le témoignage que j'en ai reçu :

" Je, soussignée, atteste et certifie que les faits ci-dessus relatés par le R. P. J. S. Garant, C. SS. R., sont authentiques et conformes à l'exacte vérité."

Sœur CAMERON.

Pour ma part, je n'hésite pas à considérer cette guérison comme miraculeuse et je la crois de nature à exiciter la foi et la confiance des dévots serviteurs de la bonne Ste Anne. Je regarde comme un devoir de reconnaissance de publier cette nouvelle merveille de Ste Anne. Si j'ai tant tardé à la rendre publique, c'est que j'ai voulu m'assurer que la guérison était complète et durable.

En terminant, je déclare et certifie que dans ce que je viens de relater, je me suis attaché à être en tous points conforme à la plus scrupuleuse et exacte vérité.

En foi de quoi j'ai signé.

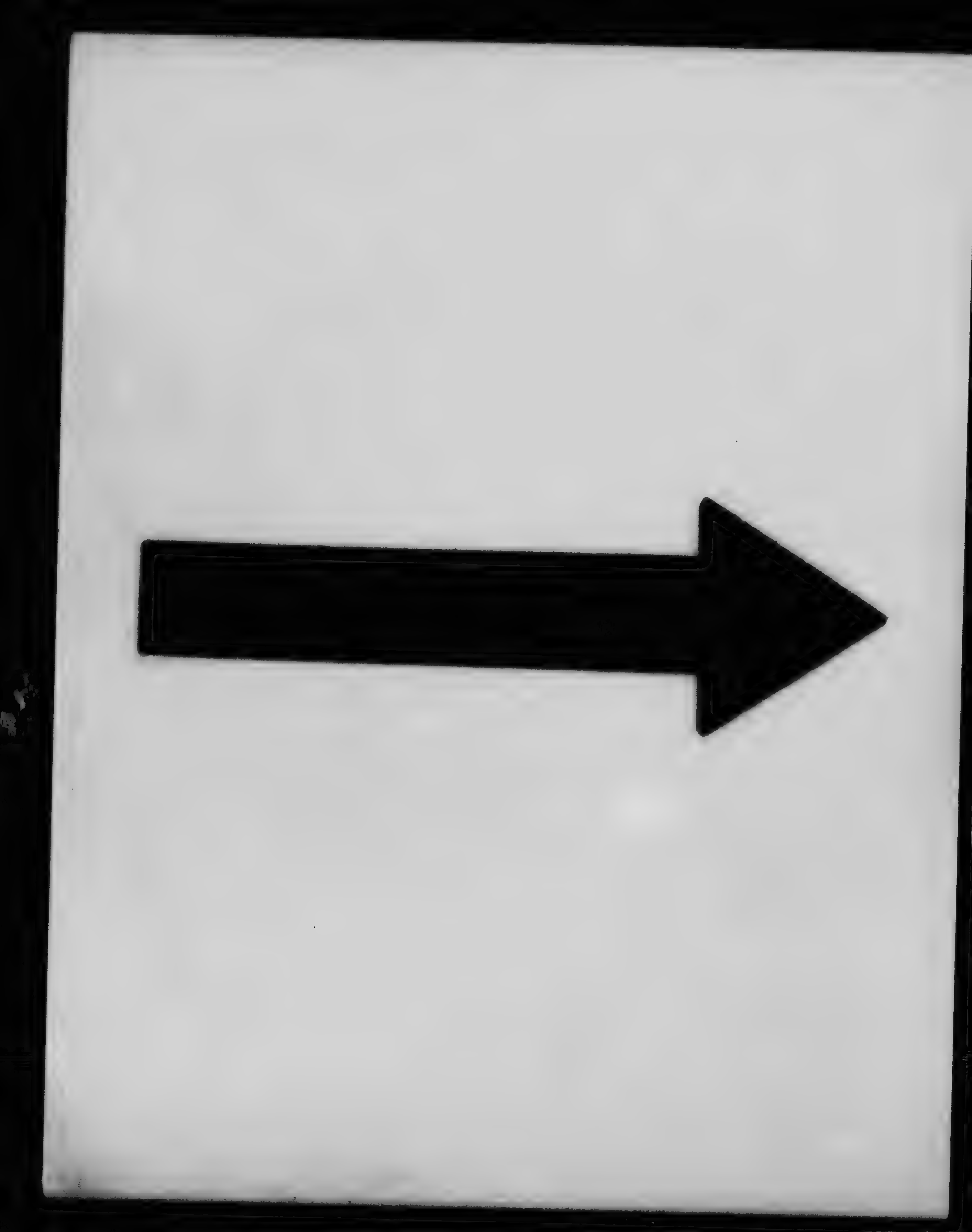
J. S. Garant, C. SS. R.

14 février, 1908.

FIN

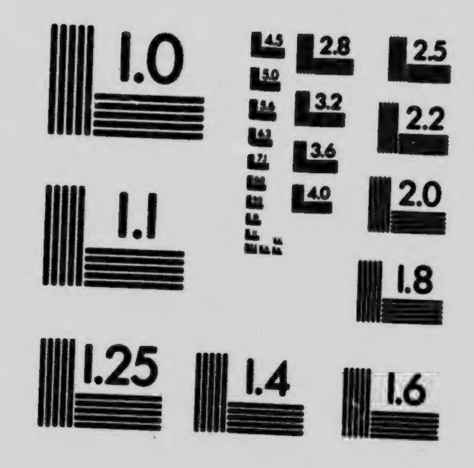


TABLE DES MATIÈRES



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

INDEX—(*Suite*)

